

A.C.J.

A.C.M.

LES HUMANISMES

==

FACE A L' HUMANISME ETERNEL

==

THESE PRESENTEE A L'UNIVERSITE

D'OTTAWA

POUR L'OBTENTION DU

DOCTORAT EN PHILOSOPHIE

=====

(Charte civile)



OTTAWA, 1949

Frère Fulbert, s.c. M.A.

UMI Number: DC53400

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform DC53400
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

TABLE DES MATIERES

APERÇU GENERAL		Page	I
AVANT-PROPOS		Page	VI
CHAPITRE 1er	LE L'HUMANISME EN GENERAL	Page	11
CHAPITRE 2ème	DES HUMANISMES ANTIQUES	Page	30
CHAPITRE 3ème	DES FACTEURS INTRINSEQUES DE L'HUMANISME MODERNE	Page	53
CHAPITRE 4ème	CONCEPTION NOUVELLE DE L'AMOUR DE SOI	Page	77
CHAPITRE 5ème	CONCEPTION NOUVELLE DE L'AMOUR L'AUTRUI	Page	103
CHAPITRE 6ème	BOURCES DE L'HUMANISME ETERNEL	Page	121
CHAPITRE 7ème	CRITIQUE PRESENTAIRE DE L'HUMANISME MODERNE	Page	152
CHAPITRE 8ème	REINTEGRATION ACTUELLE DE L'HUMANISME	Page	179
CONCLUSION		Page	223
BIBLIOGRAPHIE		Page	229

APERÇU GÉNÉRAL DE L'OUVRAGE

1ère Partie.

Chapitre 1er

DE L'HUMANISME EN GÉNÉRAL

Page 1

Ce qu'il n'est pas. - Sa notion complexe. - Théorie de l'Encyclopédie britannique. - de Pic de la Mirandole. - du 16è siècle. - du classicisme. - du romantisme. Diverses acceptions du mot en nos âges modernes. - Témoignages contemporains. - La méthode traditionnelle d'humanisme doit-elle évoluer? - Notion actuelle à tendance plus large.

2ème Partie.

Chapitre 2ème.

DES HUMANISMES ANTIQUES

Page 30

Article 1er: Humanisme grec.

Développement personnel aux points de vue moral, intellectuel et artistique. - Idée dominante de beauté et d'élégance. - Sommet de la morale grecque. - Stoïcisme. - Fatalisme. - Conclusion.

Article 2ème: Humanisme latin.

La personne humaine. - La destinée. - La prière. - Les prédicateurs de bonnes mœurs. - Cicéron et la morale naturelle. - Horace et la bonhomie désinvolte. - Les auteurs secondaires. - La libéralité. - Idée dominante de la morale latine et paléenne en général.

3ème Partie.

Chapitre 3ème.

DE L'HUMANISME ÉTERNEL

Page 53

Comparaison toute à son avantage. - Appui sur l'humain et l'antique compatibles. - Place et rôle des facultés. - Nouveau rôle de l'homme considéré par rapport au prochain. - Les entités

formatrices antiques se réforment. - Catholécité, mystécité, abnégation ,effectivité et aspirations de cet humanisme chrétien. - Epanouissement jusqu'aux perfections divines. Identification.

Chapitre 4ème. CONCEPTION NOUVELLE DE L'AMOUR DE SOI.

Page 77

Relativement aux biens de l'intelligence:

Mystères. - Esprit de foi. - La brièveté de la vie...-

Souffrances. - Prière. - Béatitude éternelle.

Relativement aux biens de la volonté:

Faiblesse de la nature connue. - Tentation révélée. -

Péché... - Pauvreté. - Humilité...- Paix intérieure.-

Sacrements.

Chapitre 5ème. CONCEPTION NOUVELLE DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Page 103

Organisation nouvelle de la société. - La charité. - L'enfance. - La femme. - Les souffrants. - Les humbles. - Les travailleurs. - Délimitation des droits et devoirs réels - proches des riches et des pauvres. - L'autorité. - Les défectifs. -

Chapitre 6ème. SOURCE DE CET HUMANISME; PRINCIPES ET EXEMPLES TIRES DE L'ECRIURE SAINTE.

Page 121

Exode: réglementations sur la conduite personnelle et le culte.- Lévitique: la charité. - Les Nombres: conseils évangéliques préfigurés. - Livre de Job: problème de la souffrance. Psaumes: gamme des sentiments chrétiens. - Proverbes: intérêts internes. - Ecclésiaste: conception nouvelle du bonheur terrestre.

Les exemples: Adam - Noé - Abraham - Isaac et Jacob - Joseph Moïse - David - Salomon - Judith - Les Machabées. - Job.

Chapitre 7ème. TRIPTYQUE EXEMPLAIRE DE CET HUMANISME

Page 152

Saint Paul.

Saint Augustin.

Saint Thomas.

Mise au point. - Humanisme pour tous. - Religion, Sainte Ecriture et Saints Pères. - L'autodidacte et le problème du latin. Les deux buts des études latines. - Où puiser la vraie formation latine, - Humanités sans langues anciennes. - Humanisme populaire, ses véhicules. - Sciences. - Arts. - Sport. -

" LA RENAISSANCE A ETE LA PLUS REDOUTABLE
EPREUVE DE L'EGLISE DEPUIS SON BERCEAU. "

(Mgr. Parisis, évêque d'Arras.)

" A QUOI DONC A SERVI LA RENAISSANCE PUISQU'
ELLE FAIT REVIVRE L'AMBITI N, LA CUPIDITE,
L'ORGUEIL, LA FIEVRE DE TOUTES CES CHOSES
DEFENDUES ET ABROGES PAR LE CHRISTIANISME? "

(Guillaume Budée.)

" LE TEMPS VIENr, OU TOUTE ESPERANCE PLACER
MOINS HAUT QUE LE CHRIST SERA DEQUE... "

(Jacques Maritain.)

AVANT-PROPOS

Revoyons en esprit le fameux tableau d'Ary Scheffer.
Embrasure d'une fenêtre s'ouvrant sur la campagne d'Ostie.
Augustin et Monique, transportés d'une ardeur céleste, lui,
parce qu'il inaugure le règne de la vraie joie, elle, parce
qu'elle couronnera bientôt ce règne dans les cieux, causent
paisiblement des réalités surnaturelles. De temps à autres,
Augustin tourne un regard vers la plaine découpée de bouquets
d'ajonc près des berges et semée d'édicules qui dressent leur
maigre stature au milieu des tertres fleuris de la grande so-
litude romaine, face à une forêt de pins qui marquent la limi-
te des Monts Albains...

Mais, ce regard porte l'empreinte d'un regret lancinant.
Ce paysage, cette campagne, cette petite cité, ce port grouil-
lant qui est le vestibule de Rome, le grand rhéteur leur voit
une gloire décadente. Il a joui du charme païen de plusieurs
villes analogues à celle-ci et ce, jusqu'au jour où il n'a pu
s'empêcher d'admirer éperdument une autre idéologie, une autre
mystique, portant celle-là, des fruits tout à fait inconnus, mais
combien suaves. Idéologie puissante, elle montait silencieuse et
magnifique, persécutée et fière dans le sentier de la considéra-
tion générale et allait supplanter sans cliquetis d'armes les
concepts reçus depuis toujours. Apparemment tissée d'incompati-
bilités, elle ralliait déjà des suffrages innombrables: les maî-

tres philosophes aussi bien que les pâtres illettrés s'épre-
naient à son charme ennoblissant. Augustin s'était bientôt
vu subjugué lui-même par cette transcendance lumineuse. Il
avait répudié ses principes d'autrefois et leurs conséquen-
ces outrageantes. Maintenant, il jouissait de son adhésion à
la pensée chrétienne qui l'emportait en précellence sur tous
les électismes de son ancienne philosophie. Et en ce soir d'é-
té, où les parfums des fleurs poussés par une brise évanescen-
te envahissaient le modeste pied-à-terre du néophyte, un bon-
heur indicible se mêlait au désir ardent que formait ce grand
cœur de voir bientôt ses amis de jadis ouvrir les yeux à la seu-
le lumière reposante. Augustin a bien voulu nous léguer les se-
crets de cet entretien si doux

"qui se déroulait au moment où un air de nostalgie funè-
bre descendait sur la lande à demi voilée par les om-
bres croissantes. "Alors, écrit-il, nous portâmes plus
haut nos esprits. Où était-il ce Dieu? Toutes les créa-
tures interrogées, par leur pressante supplication, nous
répondaient: Quære super nos! Cherche au-dessus de nous.
Nous parvîmes à nos âmes, mais nous les dépassâmes pour
atteindre, Seigneur, cette région d'inépuisable abondan-
ce où tu rassasies éternellement Israël du pain de la vé-
rité. Or, tandis que nous prions, que nous nous élan-
cions, affamés, vers cette région divine, par un bond de
tout notre cœur, nous y touchâmes un instant... Puis,
en soupirant nous retombâmes, y laissant attachés les pré-
mices de notre esprit et nous redescendîmes à ces balbu-
tements de nos lèvres, à cette parole mortelle qui commen-
ce et qui finit..." (1)

(1) LOUIS BÉTRAUD. "Saint Augustin". P. 281

Contraste éternel! Que d'Augustins heureux de leur science acquise à la Source immanente de toute connaissance, portent un regard anxieux vers ces foules fiévreuses qui coulent leur existence désaxée et s'essaient à étouffer sous les rires et les chansons les angoisses que soulève le problème de la destinée. Les grands cœurs qui voudraient tant que le bonheur simple et profond de l'humanisme chrétien, ce vrai "CAIN DE VERITE" atteigne les masses encore mal informées sur la vérité qui délivre. Or, cette assurance, elle ne peut se trouver hors de Dieu qui l'intègre en sa plénitude.

C'est précisément l'objet de cette étude que de mettre en lumière LA CAPACITE RAISONNABLE FORMATRICE DES DOGMES ET DES PRATIQUES DE NOTRE RELIGION.

Evidemment, ceux qui n'ont jamais pu voir dans le christianisme autre chose que des entraves à la liberté, des préceptes sévères et des défenses multiples, quelques rites accomplis froidement à époques fixes, ceux qui en un mot ne le considèrent que négativement: principe d'inhibition, de répression, sans en découvrir l'aspect positif ou constructif plus dans la pensée que dans les actes, ceux-là orient au scandale quand on ose ériger en école de formation un système dont ils ne perçoivent que les côtés arides parce qu'ils ne l'ont jamais étudié et surtout jamais traduit dans leur conduite. Tant pis pour ces gens qui ont néanmoins soif d'idéologie et vont puiser leur doc-

trine dans ce que la raison humaine chancelante semble avoir produit de moins imparfait. Mais aux âmes droites qui cherchent la vérité comme Augustin le fit, qui s'accrochent de la suivre quand ils la repèrent, une considération des techniques humainement formatrices de la religion ne saurait déplaire... aux âmes surtout qui cheminent seules dans la voie du redressement ébauché par le Baptême, nous voulons apporter un message: les encourager, malgré les moqueries de quelques prétentieux trop rivés aux humanités antiques, à continuer l'approfondissement des textes sacrés et le contact avec la religion chrétienne pratiquée dans tout son ESPRIT. Ces âmes suivent la voie rapide, car elles traitent avec la Cause première. Elles ont pour elles l'exemple de réussites merveilleuses en ce domaine. Qu'elles poursuivent leur ascèse, elles ont la sanction même d'un ancien hellène, qui, tourné à l'humanisme chrétien, fonde tout succès sur l'intimité avec cette Cause essentielle. "La prière, écrit-il, c'est-à-dire, non la formule machinale, mais la contemplation réfléchie, est utile à tout, ayant pour elle les promesses de la vie présente et celles de la vie éternelle." (1)

F.F.

(1) SAINT PAUL, 1ère Épître à Timothée, IV, 8

1ère PARTIE

CHAPITRE 1er

DE L' HUMANISME EN GÉNÉRAL

Le mot "humanisme" est passé à la mode. C'est un vocable reçu aujourd'hui dans les milieux les plus divers et différemment interprété depuis le temps où Pierre de Nolhac le prononçait pour la première fois en 1886 dans ses cours sur l'Histoire de l'Humanisme italien. Depuis la Coupole de l'Académie jusqu'au bureau du patron, le substantif circule comme un flambeau d'idéologie nouvelle et toute heureuse, du moins en son principe, parce qu'orientée vers le problème capital de l'heure: L'HOMME.

Quelque soit le sens donné à ce vocable d'humanisme, on lui retrouve en somme, une allure optimiste. Seuls, quelques attardés continuent à voir sous sa désignation un passe-temps d'érudits antiques, à perruques généreusement poudrées, penchés sur des grimoires indéchiffrables et en train de sécher tout vifs à force de

scruter des pièces grecques, hindoues et égyptiennes d'incontestable antiquité... Les "snobs", également, défigurent la portée de ce mot. Ils l'ont évidemment agrippé dans leur chasse aux mots rares! L'humanisme répond pour eux à un ensemble d'études fashionables, raffinées, assez séduisantes, certainement propres à attirer sur soi l'attention des badauds sans discernement qui se pâmeront pour trois syllabes émises en langue étrusque, pour dix noms tirés de l'âge du silex. Pour un snob, l'humanisme équivaut à un vernis de science à base de rudiments exotiques, sans répercussion utile, ou encore à un rébus de bizarreries et de formules abracadabrantes.

Mais, Dieu merci, entre ces pôles éloignés se tient la multitude de ceux qui étudient l'humanisme avec la religion du praticien penché sur son malade pour prendre conscience de ses troubles et apporter le remède efficace: belle théorie des économistes, légistes, hommes d'Etat ou d'Eglise, éducateurs surtout, qui veulent à tout prix trouver la recette de formation capable de remettre sur pied un monde déchiré par trois guerres en une seule génération. Des milliers de cerveaux se sont arrêtés à réfléchir, ont fait le point, se sont demandé si l'on peut cultiver un avenir brillant pour les âges qui montent, alors que les systèmes culturels du passé affichent une carence totale d'horizon sur la conscience publique.

Deux mille ans se sont envolés depuis que le Christ est venu

apporter une formule de bonheur apparemment paradoxale: "Bien - heureux les malheureux!" Ces béatitudes se fondent sur un ensemble de défis à la nature jouisseuse et bornée, incapable d'imaginer un bonheur réel en dehors de la satisfaction brutale de ses appétits. Le monde a reçu alors un code de formation morale infaillible. Il est resté sceptique, dédaigneux de cette théorie renversante, pourtant couronnée de succès dans la chrétienté primitive. En globe, le monde a hoché la tête et s'en est allé, répétant à la suite des Juifs scandalisés: "Ce discours est vraiment trop fort, qui peut l'entendre?" Derrière, la civilisation s'en est allée demander des apports aux lubies païennes déjà bien usées, souvent discréditées par leurs adeptes mêmes, tout à fait déficientes, dès leur origine. Qu'y a-t-il gagné? Nos temps modernes de grandes lumières, de maturité intellectuelle, de sens critique et de jugement pesé valent-ils le bonheur simple du Moyen-âge, sa foi ardente, sa philosophie définitive, sa poésie colorée qu'incarnent à la fois la cathédrale gothique, la Somme de saint Thomas et la Divine Comédie?

Enfin, puisque l'homme est le centre de l'univers, puisque tout passe: ses occupations et productions, puisqu'il est d'abord "Homo sapiens" avant d'être "Homo faber", puisque sous toutes les latitudes, malgré les diversités accidentelles de langues, de coutumes, d'environnement matériel, l'homme reste l'image de l'intelligence divine et marche vers sa fin sublime et dernière qui est Dieu, ne peut-

on pas, ne doit-on pas, pour sauver la logique, aspirer à une communion de pensée et d'idéal par le truchement d'une seule entité formatrice, humaine dans ses procédés et divine dans son but? Après des siècles de tâtonnements, il reste donc encore à trouver le secret d'une pensée dynamique pour les peuples et les individus. Pour les individus, la difficulté se simplifie: on a rencontré au cours des âges des types humains parfaitement achevés, en pleine efflorescence intellectuelle et morale, tout à fait conscients de leur destinée et capables de jouir sainement des contingences présentes. Mais, ces ferments actifs n'ont pu toujours pénétrer les masses et c'est pourquoi il faut les adapter pour qu'enfin s'installe le règne d'une paix solide où le minimum de bien-être requis à l'écoulement de la vie corporelle permette à l'homme de vaquer aux opérations propres de sa vie cognitive et valitive.

Qui ne concevrait une sainte anxiété de voir enfin poindre le jour où une culture adéquate, dosée selon les classes de l'activité sociale et les quotes de l'intelligence, mais substantiellement la même formera la partie la plus noble de l'homme: son âme et en celle-ci les possibilités d'inhibition ou d'action vers les causes supérieures. Multiples sont les tactiques employées au cours des siècles pour arriver à parfaire l'homme intérieur. Selon que l'on a voulu un ascète, un mystique, un esthète, un dilettante ou un rationaliste émancipé, l'humanisme a connu des formules contradictoires, des résultats plus ou moins satisfaisants. Le mouvement oscille toujours entre l'activité mentale intense, en profon-

deur, hermétique, donc inaccessible aux masses et les incitations générales, superficielles, faites de ferments édulcorés, capables de relever un instant le niveau culturel d'une époque.

De toutes façons, on est convenu de ne parler d'humanisme que pour les époques postérieures au quinzième siècle. Non pas, certes, que le Moyen-âge s'abîme dans les ténèbres sous ce rapport. Il n'est plus permis de parler des noirceurs médiévales à la suite des travaux désintéressés de la grande critique médiévale contemporaine. Après les retentissantes études de James Walsh, Gustave Cohen, Paul Luceroix, Victor Duruy, Ellen Power, Sitwell Sacheverell et de tant d'autres, il faut taxer de mauvaise foi ou d'ignorance les retardataires qui ne voient aucun ferment civilisateur dans la Chevalerie, les Croisades, le règne de saint Louis, la papauté principe d'unité à travers toute l'Europe, le culte de Notre-Dame, l'amour courtois, l'art gothique, la philosophie thomiste, l'établissement et la note hautement culturelle des grands Ordres, la poésie religieuse-narrative ou épique-nationale des diverses nations occidentales. A propos du thomisme, en particulier, qui est le sommet du 13^è siècle, il convient de rappeler le mot bien exact de Chasterton:

"Eul ne comprendra la magnificence du 13^è siècle qui n'y sente la vie créer la vie; en quoi il surpasse de haut la Renaissance qui n'est que la résurrection de nobles choses mortes. Ici, c'est une Renaissance qui ne copie pas ses temples sur des tombeaux et n'évoque pas de dieux morts dans leur linceul de pourpre. Elle se fait une architecture neuve, aussi neuve que nos hangars d'acier et nos usines de béton; en fait la seule architecture moderne que l'on ait jamais vue. Le retour au périmé, la restauration de l'antique ne vaut pas le nom de Renaissance mais de Rechute, au lieu que l'effort titanique

qui dresse au-dessus des foules les flèches des cathédrales et la haute nef du thomisme, jeune, neuf et clair, est un coup d'épée dans le ciel." (1)

Du reste, il ne faut pas oublier que les clartés classiques de tous les temps (et ce mot classique doit ici être entendu en son sens le plus large) ne sont que le plein midi d'une aurore glorieuse, un rayonnement majestueux de ces périodes préliminaires où, dans un silence fécond, s'élaborent les œuvres de génie.

Mais, il outrepasserait les cadres de cette étude de dénombrer les phases humanistes avant la lettre, phases multiples, recelées les unes aux autres avant la renaissance gréco-latine, communément considéré comme l'avènement de l'humanisme pris en son sens restreint et tel qu'entendu jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire, jusqu'à la querelle du gauchisme. Le sens alors né était celui de Pierre de Nolhac: culture d'esprit et d'âme résultant de la fréquentation des classiques et goût que l'on a pour ces études.

Selon l'Encyclopédie britannique, l'humanisme du quinzième siècle s'annonça comme un mouvement de pensée, qui, dans l'Europe occidentale se fraya un passage à travers les traditions médiévales de la théologie et de la philosophie scolastique, mouvement qui était essentiellement une révolte contre l'autorité intellectuelle en particulier contre l'autorité ecclésiastique. Ce mouvement de

(1) G.K. CHEYSTER "Saint Thomas d'Aquin" p. 36

pensée manifestait un intérêt prédominant pour les affaires humaines en tant qu'opposées au surnaturel et à l'abstrait.(1) Remarquons-le tout de suite: il s'agit bien d'une scission catégorique entre l'intellectuel et le moral.

Ce 15^e siècle part d'une conception toute philosophique du mot. Écoutons Pie de la Mirandole: à lui seul, il nous ouvre un large horizon sur la mentalité de l'époque:

"Enfin, le meilleur des ouvriers (opifex) décréta que cette créature (l'homme) à qui il n'avait pu donner rien qui fût propre à lui-même posséderait toutes les caractéristiques particulières des différentes créatures. Il conféra donc à l'Homme la fonction d'une forme non déterminée et une place au milieu du monde et lui adressa la parole: "Je ne t'ai pas donné une demeure permanente, Adam, ni une forme qui est seulement tienne, ni aucune fonction propre à toi-même, afin que tu puisses, au gré de ton désir et de ton jugement avoir et posséder cette demeure, cette forme et ces fonctions qu'il te plaira à toi-même. La nature de toutes les autres choses est limitée et enfermée à l'intérieur des frontières des lois par moi prescrites: toi, contraint par aucune nécessité, tu décideras par toi-même des limites de ta nature en accord avec le libre arbitre qui t'est propre, dans les mains duquel je t'ai placé. Je t'ai établi au centre du monde. Je ne t'ai fait ni divin ni terrestre, ni mortel ni immortel, de sorte que tu puisses, avec une plus grande liberté de choix et avec plus d'honneur, étant en quelque sorte ton propre modelleur et créateur (plastes et fiector) te façonner toi-même selon toutes les formes que tu pourras préférer. Tu auras le pouvoir d'assumer les formes inférieures qui sont animales..."..."Tu auras aussi, de par le jugement de ton esprit, le pouvoir de renaître aux formes plus élevées de la vie qui sont divines." " (2)

(1) ENCYCLOPÉDIE BRITANNIQUE. Article "Humanisme"

(2) JOANNIS PICI MIRANDOLAE, "Concordiae Comitum Legi Patres".

Nous saisissons aisément le problème: l'homme est substantiellement, d'après cette théorie extrémiste, un être en perpétuel devenir. Cette insistance sur le manque de forme nous désaxe. Notre humaniste mirandolien, ce sera donc tenter de se fixer quelque part dans le cosmos, alors que les ignorants, faisant corps avec tout le groupe des créatures inférieures à l'homme, se tiennent à la périphérie, limitées qu'elles sont par leurs formes sensibles, singulières et individuelles. Que l'on remarque l'abus: "Tu auras le pouvoir d'assumer les formes inférieures qui sont animales..." Eh non! l'homme, encore moins l'homme cultivé n'a qu'une liberté physique de se rapprocher de la bête, il n'en a aucune facilité morale, sinon, il devient licencieux. Il doit se porter vers sa fin et donc, de toute nécessité, choisir l'autre partie de l'alternative exposée: il doit renaître aux formes plus élevées de la vie qui sont divines".

Cet humanisme des premières heures, en sa potentialité illimitée, n'était qu'aspiration au non-être en vertu de laquelle la créature intelligente se trouve en fait placée au bas de l'échelle. On peut y voir une poussée panthéiste qui permettrait à l'être une extensibilité outrée. Comment fixer les règles de la conduite dans ce chaos où l'homme participe à la science du bien et du mal? Or, nous le savons par expérience, notre liberté ne part pas de si loin. L'homme n'abdique pas sa nature raisonnable pour devenir un impondérable dans l'univers vivant. Il y a ici exaltation trop enthousiaste du progrès éternel. Fierbach et Marx

reprendront ces tendancieuses dialectiques dans leurs concepts du perpétuel devenir et des avatars éternels.

Et si de fait, cette théorie fût réelle, si la perfection de l'homme pût être de s'actuer sans cesse, si l'humanisme appelait à des formes individuelles sans cesse muables, il deviendrait pour le moins un échec dans son but, car, on le verra, il se propose essentiellement d'apporter des éléments formateurs à la fois éternels et catholiques, au-dessus des temps et des individus, pour surélever le genre humain.

Le seizième siècle se départit peu de ces théories. Il se mit à la recherche des œuvres où le génie humain avait laissé les empreintes de la pérennité et de l'universalité propres à fixer l'homme en son milieu. D'un bond, il s'en fut, et voilà son erreur capitale, demander aux premières élucubrations humaines les règles immanentes de la conduite. Il a confondu vérité avec antiquité. Non pas que toute ancienneté cause un affadissement de la vérité, mais non plus, le relief d'un passé lointain ne saurait créer à lui seul l'impression de grandeur. L'erreur peut perdurer, d'autant plus même qu'elle flatte les passions et emprunte souvent les dehors du vrai. Les Renaissants sautent à pieds joints le Moyen-Age et sa philosophie pourtant définitive, bâtie sur les ruines de l'antiquité. Ils s'en vont exhumer de ces ruines les quelques gloires fanées qui ont survécu à la catastrophe des civilisations gréco-latines. Être humaniste, alors, vouloir dire s'allier, non sans écolastisme, à la civilisation romaine.

en prendre les penses et les sentiments et même parler couramment le grec et le latin. Rabelais ne raille-t-il pas tous ces écrivains de son temps, Français d'origine, mais "grécaniseurs et latiniseurs" sans merci dans leur style. On importe tout, alors, on veut revivre l'âge des Homère et des Virgile, sans discernement des circonstances vitales. Là encore, il est facile de s'expliquer que le philosophe renaissant, à la recherche d'éléments capables d'actuer son devenir trouve dans les multiples permutations de l'Olympe la norme de son existence. Il demande la vie définitive à des dieux fantaisistes, eux-mêmes en quête de leur destinée.

Le dix-septième siècle va se libérer quelque peu de ces ridicules entraves mais pour retomber dans un piège plus captieux. Le cartésianisme a repoussé la théorie mirandolienne. Le "Cogito, ergo sum" nie à priori l'absence de forme, chère aux deux siècles précédents. L'humaniste du grand siècle, au contraire, se réjouit de sa fixité rassurante. Il est un bourgeois plein de santé, repu, heureux de sa situation, de son élévation morale, sociale, ayant le culte de la beauté, mais, surtout, du fini. Il aime les cadres, les bornes, l'achevé, mais, l'achevé excellent. Par toutes les pores de sa chair, il respire la jouissance. S'il remonte au paganisme littéraire, ce n'est pas pour assouvir sa soif de concepts philosophiques, c'est uniquement pour s'enivrer à la source de toute beauté. Le parfait, le fixé pour toujours, c'est, à ses yeux, le drame, l'épopée, toutes ces majuscules pièces de "grand genre" aux lois

rigides et nombreuses, preuves de la force géniale du cerveau créé. Il les imite scrupuleusement, il veut même tellement bien faire qu'il finit par errer. Au lieu de constater que l'Antiquité n'a atteint le sommet littéraire que pour avoir chanté ses dieux, ses croyances et ses aspirations en une gamme toute personnelle, le classicisme reprend le même air et le même libretto. Erreur! Il y a ici danger de faste pour le grand nombre des talents ordinaires. En ne gardant que l'enthousiasme gréco-latin, le classicisme devrait chanter ses propres croyances, ses aspirations surélevées par un millénaire et demi de contacts avec le christianisme, chanter ses héros et leurs exploits merveilleux, de Vercingétorix à Duguesclin. D'où cette erreur monumentale du superbe classicisme: l'intérêt tout artificiel placé dans une mythologie désuète, immorale, inutile chez un peuple catholique et riche en traditions de toutes sortes. Car, qu'on ne s'y méprenne pas: l'humaniste, sous Louis XIV, ne prétend pas puiser sa religion dans l'Antiquité comme l'avaient fait Ronsard, Estienne et Amyot. Le classique, au contraire, feroement convaincu, siégera volontiers aux premières stalles de son église, à la messe dominicale. Mais voilà, son catholicisme, ancêtre du laïcisme actuel, est à manchettes empoisées: il régit les circonstances marquantes de la vie sans incarner les actions ordinaires. Cet homme va demander à Jésus-Christ la vérité pour son intelligence et à Junon la beauté pour son goût et sa sensibilité.

"De la foi des chrétiens, les mystères terribles

D'ornements égayés ne sont pas susceptibles". (1)

affirmation outrancière qui veut Dieu relégué à son tabernacle tandis que la mythologie satisfera l'action de la rampe. Conception malheureuse, préjugé néfaste dont les racines embarrassent encore de nos jours le sol des humanités où s'engagent maints étudiants. Pourquoi les chrétiens, fils spirituels de Celui qui s'est déclaré la Voie, la Vérité et surtout la Vie vont-ils étancher leur soif intellectuelle aux maigres filets desséchés suintant des rochers imaginaires d'Athènes? Pourquoi s'acharner à reconnaître la beauté idéale en des récits imaginatifs semés d'inepties ou de grossièretés?

Heureusement que "le style, c'est l'homme" et que tous ces humanistes ont laissé transpirer malgré eux, dans leurs œuvres, la robuste foi orthodoxe dont ils se nourrissaient; autrement, le grand siècle eût été inférieur à l'âge antique sous tous rapports, car le classicisme étant imitation, fond et forme eussent constitué de pâles reflets d'œuvres déjà pâlies.

Le dix-huitième siècle, sorte de dernier écho classique, ou si l'on veut, point d'orgue ultime d'une fugue brillante, différa peu de la période antérieure dans ses concepts humanistes. Les classiques décadents de cette époque, livresques, arides, guindés, prêchent, eux aussi, une dévotion respectueuse à l'Antiquité méridionale. Ils la conçoivent comme le seul moyen de perfectionner les facultés et de procurer des jouissances esthétiques. Que l'on se

(1) BOILEAU "Art poétique"

rapelle André Chénier, amoureux tour à tour de la pensée et de la forme grecque.

"Sur des penses antiques, faisons des vers nouveaux"

Il se reprend bientôt et ne veut plus que le tour ancien, sentant que l'heure a sonné de chanter d'autres héros et d'écouter d'autres confessions:

"Sur des penses nouveaux, faisons des vers antiques".

En un dernier effort, il se libère de toute entrave et augure bien de toute l'époque suivante: le romantisme. Si le fameux vers de ce poète semi-classique, semi-romantique, "Les doux parfums n'ont pas sculpté sur tes cheveux" annonce le trépas définitif d'une ècle et la naissance d'une autre dont les théories vont tendre à libérer la personnalité, ce même trimètre prédit aussi une heureuse révolution que le romantisme va opérer dans la conception de l'humanisme, avec Chateaubriand comme précurseur. Non, à date, les "doux parfums" du catholicisme n'ont pas embaumé le chef auguste de la culture française. Ils le vont enfin. Le dix-neuvième siècle, pas si stupide qu'on l'a dit, va porter attention aux beautés littéraires des populations nordiques et surtout placer souvent dans sa réalisation de l'idéal humain la nostalgie du divin, culte de l'infini. L'humaniste nouveau ne sera plus le satisfait que contente la beauté finie, il sera volontiers celui qui tout en appréciant l'échantillon terrestre porte ses desirs vers l'original céleste et ne se sent rassasié qu'en cette dernière possession.

Ce qui plus est: le sentiment de l'infini n'étant nulle part plus puissant que dans le catholicisme, l'écrivain du dix-neuvième

siècle ne craint pas d'y puiser ses sujets et il en tire des effets puissants, des accents inoubliables. Que l'on se rappelle "A VILLEQUIER" de Victor Hugo. On cherche la beauté là où elle est et sans craindre le scandale. Finie l'équation simpliste du grand siècle. Maintenant, christianisme égale vérité et au surplus, beauté. Chateaubriand et Lamartine envoient un magistral coup de balai aux dieux et aux déesses insipides de la vieille Grèce, désormais indignes de promener leur squelette hâve dans les bois de St-Malo ou de Milly. Ils se prennent à aimer leur patelin avec ses bosquets et ses sources, ses oiseaux et ses fleurs. Ils ne rapetissent plus l'Océan à la mesure des vasques et les bises déchaînées aux souffles des chalumeaux.

Tout de même, à mesure que les siècles vont s'accumulant, les maîtres formateurs réalisent que l'humanisme doit changer sa formule pour façonner l'individu plongé au sein d'une ère où le progrès matériel ne connaît plus de bornes et qu'on ne saurait bouder impunément. Il faut hâter la préparation à la vie si l'on ne veut pas que l'attraction du plaisir facile et la fascination du mécanisé ne soustraient les âmes à toute emprise spirituelle. Il faut faire plus vite qu'autrefois, surtout, il faut agir plus adéquatement.

L'humanisme contemporain a pour formule: LA REALISATION DU TYPE IDEAL HUMAIN PAR LA PREDOMINANCE DES FORCES SPIRITUELLES SUR LES A PETITS INFERIEURS. Il tend à mettre en tout premier plan les valeurs humaines, donc morales et intellectuelles, puis les valeurs

matérielles. Il est essentiellement une relation de l'univers à l'homme. Il veut travailler à l'éclosion du vivant en toute sa plénitude. En nos années de dispersion où tout sollicite les possibilités d'agir, il tend à poser devant les yeux "un archétype que l'on aime avec ivresse". (Curtius) On fait peut-être moins de cas des sources où puiser pourvu que l'on s'adresse vraiment à des prototypes de l'humanité et que l'on retire de leur contact "les moyens de donner à la vie son contenu d'éternité". (Dante.) La vie moderne tient tous les vivants en son engrenage cruel, tyrannique, sans-cœur. L'humanisme tend à "se situer vraiment à sa place et à donner un sens précis à la vie." (Mgr. Bruno de Solages) Personne n'a le droit de rester en arrière. La civilisation avance et qui ne la suit pas se fait dépasser, il recule par conséquent; l'humanisme veut alors assurer "l'intensité de la vie artistique, sociale, intellectuelle et morale." (Deman.) Il est donc à l'affût de tout, il est vaste comme l'univers, il veut "concentrer le monde en l'homme et dilater l'homme dans l'univers." (Scheler.) Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Les décisions sont magnifiques, le point de vue reste insurpassé, les résultats pourraient être des plus consolants. Mais, quel moyen choisir? Quelles voies s'offrent à nous pour opérer des transformations aussi nécessaires au sein d'une humanité malade, fiévreuse?

Examinons ce qu'offrent les diverses écoles d'humanisme et voyons si leurs méthodes peuvent en toute efficacité réaliser le TYPE IDÉAL HUMAIN... Pour atteindre à des résultats si élevés,

jusqu'ici on a eu une foi profonde dans ce que l'on nomme les humanités. La période des études secondaires se passait sous l'égide du classicisme. Anxieux qu'étaient les maîtres d'inculquer les grands principes où demeurent l'éternel et l'universel qui survivent à l'usure des âges et conviennent à toutes les personnalités, ils ne croyaient frapper à meilleure enseigne que chez les anciens prétendus définitifs tant par leur enseignement que par leur mode d'expression. A cette "autantique moëlle", rien de plus tonifiant que l'addition du classicisme français, imitation fidèle, traduction impeccable des paradigmes grecs et latins. Une propension à la piété devait couronner le tout, car si la beauté païenne alimentait le goût et charmait la sensibilité tout en ouvrant l'intelligence, la religion devait assurer l'apport des éléments de vérité propres à mettre dans le droit chemin tout ce mécanisme intellectuel du plus solide et du plus brillant métal...

Cette formule resta longtemps en honneur. Est-elle encore un moyen de préparer à la vie? L'aucuns en doutent. Il semble que la première partie du système soit de par trop la plus accentuée et inapte à réaliser seule le type idéal que l'on désire. Depuis Homère, l'on conviendra qu'il s'est énoncé bien des vérités profondes; après Sophocle, après l'âge d'or latin et le classicisme français, si fulgurant soit-il, on a connu des penseurs sérieux, le monde a exploité de nouveaux filons pour polir ses moeurs et prétendre qu'en nos temps, on ne peut s'ouvrir l'esprit aux jouissances esthétiques que par des retours assidus aux classicismes de

de toutes ordonnances, c'est vraiment se priver de multiples richesses pour le plaisir de respecter la tradition quand ce n'est pas tout simplement l'opinion. Qui oserait nier que les recherches spécifiquement ascétiques, philosophiques, les spécialisations en musique, en architecture, en peinture n'ouvrent des horizons du plus pur intellectualisme, ne polissent les mœurs ou ne rapportent une somme incommensurable de plaisirs esthétiques aux adonnés de ces études? Chacun de ces arts ouvre des perspectives très attirantes et il semble qu'à l'heure actuelle une formule d'humanisme intégral doit comprendre quelque-une au moins de ces spécialités. Il faut élargir les cadres: tout ce qui relève et enrichit l'humanité a droit à notre considération et doit figurer à la liste des agents formateurs.

Car, il est certain que cette méthode traditionnelle des humanités à base de classicisme retapé d'exercices de piété n'avait pas l'heur de plaire à Erasme lui-même.

"Vous êtes dans le faux, complètement dans le faux, tonnait-il aux partisans de ses procédés. Vouloir faire de vos jeunes gens des Cicérons, c'est-à-dire de grands orateurs et de grands écrivains en leur faisant étudier comme vous le faites les auteurs païens, c'est l'antipode du bon sens. Avec votre méthode, vous pourrez former des cymbales retentissantes, des bavards en vers et en prose, mais de grands orateurs et de grands écrivains: jamais! La parole suppose la pensée. Pour former des Cicérons, il faut commencer par faire le travail sérieux que Cicéron lui-même a fait, travail que vous ne faites pas et que vous ne pouvez pas faire car vous faites tout le contraire. Celui-là deviendra un Cicéron qui mettra autant d'ardeur à étudier LA RELIGION CHRETIENNE, la société chrétienne, les hommes et les choses de son temps, que Cicéron en mit à étudier la philosophie païenne. Celui qui aura recueilli cette moisson de connaissances pourra, avec quelque droit, prétendre au titre de cicéronien. En effet, rien n'empêche de lui donner ce titre, si toute-fois vous convenez qu'un Cicéron est un homme qui parle avec connaissance de cause, avec lucidité, avec abondance, avec vigueur et convenance, suivant la nature de son sujet, des

temps, des lieux et des personnes. Horace vous l'a dit et vous l'oubliez: "Scribendi recte sapere est et principium et fons." Des idées d'abord, les mots viendront ensuite; agir autrement, c'est folie. Cette folie, l'éducation en est coupable. Grâce à elle, nous touchons à peine du bout du doigt le christianisme, base de notre ordre social. Nos prophètes, nos historiens, nos commentateurs, nous les méprisons, nous les avons à dégoût. Par quel miracle deviendrons-nous des Cicérons?" (1)

Voilà tout de même un témoignage peu suspect dans la bouche d'un grand érudit. Après de tels aveux, on peut croire que tout n'est pas dit sur la question. Il faut rester d'accord que la piété juxtaposée aux concepts païens était insuffisante et souvent dérisoire. Aujourd'hui, il faut une école intellectuelle pour tous et complètement imprégnée du Christ, "base de notre civilisation" nous a rappelé Erasme. Pour qui veut monter seul dans les valeurs formatrices, les anciens moyens restent insuffisants. Ils ne captent pas son intérêt justement parce qu'ils réfèrent à un ensemble de coutumes dont on ne retrouve plus trace en nos temps. Il faut donner le sujet adéquat, sinon, à défaut de médium culturel, les foules vont continuer à endre au pragmatisme qui menace la société. Elles croiront avoir travaillé à l'ornement de l'esprit si elles se sont contentées de faits courants et de littérature enfantine. C'est pourquoi, Monsieur le Chanoine Groulx, reprenant les justes appréciations d'Erasme, mais en une langue plus familière, disait tout récemment, lors d'une conférence prononcée sur les destinées de l'humanisme:

(1) ERASME Extrait de "La méthode chrétienne". P. 36

"Un humanisme complet ne saurait SURTOUT ignorer l'apport du christianisme qui ne vient pas seulement compléter l'humanisme profane, mais, qui en l'imprégnant de surnaturel, c'est-à-dire, en le mettant dans la ligne de l'Incarnation, intègre l'humanisme tout court, le redresse et le transfigure. Humanisme chrétien, méthode d'éducation, si j'ose dire, qui procuit l'homme plein de la vie de Dieu, l'homme retourné à sa rectitude morale, type superbe d'équilibre gouverné par la loi éternelle et type d'homme - ce qui n'est pas la moindre merveille - réalisable et avec une égale perfection dans toutes les classes sociales et à tous les degrés de l'échelle humaine." (1)

(1) Cité dans "Le Devoir", 15 mai 1948.

Conférence donnée à Ste-Thérèse, le 2 mai 1948

2^e PARTIE

CHAPITRE 2^{ème}

DES HUMANISMES ARTIFICIELS

Article 1er: HUMANISME GREC.

Jusqu'au début du siècle actuel, l'humanisme consistait souvent, affirmions-nous plus haut, en une longue accoutance avec les classiques, puis, avec les classiques français, le tout couronné par un effort vers la religion chrétienne.

Qu'allait-on puiser dans l'antiquité? En tout premier lieu: la sève grecque!

Et, comment le grec prétendait-il réformer les mœurs? D'abord, par une attention à l'adaptation personnelle de l'homme, puis, secondement, à son adaptation sociale.

La morale grecque veut, en première instance, développer l'homme moral. Les vertus prônées sont des plus primitives et des plus simplifiées. Il faut feuilleter nombre d'ouvrages pour les codifier. Les enseignements pivotent sur la prudence: cette capacité de tenir les passions en brides. On porte une fière attention à la modestie, mais c'est là une retenue toute extérieure: il s'agit de contenir la

démésure, d'éviter le ridicule des attitudes. Nulle question de règles positives: composition extérieure et intérieure des réflexes psychiques, réserve discrète ou effacement pesé. Cette modestie serait au fond un premier gradin de notre eutrapédie chrétienne.

De plus, il faut évidemment mentionner la piété. C'est le terme le plus remarqué sous la plume des hellènes. Mais, qu'est-ce que la piété entendue ici? Dans son sens obvie, elle sera la disposition à rendre les devoirs afférents à l'âge et à la condition. Toute façonnée de rites extérieurs que ne relèvent jamais de sincères hommages intérieurs, elle se manifeste par des prévenances stéréotypées pour les vieillards, les anciens et les héros, non en tant que leur personne soit digne d'honneur, mais en tant qu'elle symbolise un achèvement respectable de la grande nation en l'un de ses membres. Le père de famille, les ancêtres, les dieux même ne reçoivent d'hommages que pour leur représentation de haut mérite ethnique.

Cette piété porte à étudier les exploits des dieux, à les citer avec orgueil. Et voilà le sommet du progrès moral. Va-t-on parler de commerce ennoblissant avec des divinités de pacotille que l'imagination enlumine à son gré? La règle suprême du bien et du mal n'est pas dans l'au-delà pour le Grec. Il la possède en lui-même: c'est sa raison. Voilà pourquoi, fidèle à l'axiome de Platon, il veut se connaître à fond... Sa vie morale parfaite suppose une ardeur intellectuelle sans démenti. Pour asseoir le règne de la raison, il

faudrait s'habituer au syllogisme, il faut pouvoir manier la pensée, la tourner avec la facilité du jongleur. D'où, grand respect pour toute dialectique serrée, luxe de notions scientifiques et philosophiques, assez justes, en somme, pour l'époque. Le monde et l'âme y prennent des essences variées, toutefois, dans ce dédale d'hypothèses, l'esprit finit au moins par puiser la notion de noblesse incompréhensible que revêt le principe générateur de la vie humaine.

Enfin, le Grec perfectionnera sa vie personnelle par des initiations sérieuses aux arts: poésie, sculpture, architecture, théâtre, chorégraphie. Il ajoute l'hygiène pour augmenter l'estime de cette merveille qu'est le corps humain.

-- --

Pour son adaptation sociale, il lit dans les philosophes les théories gonflées de l'amour du bien public, du sacrifice pour la communauté. Certes, à l'occasion, l'individu se porte à l'oblation de l'existence, mais, ce qui déconcerte en ces offrandes, c'est le manque de désintéressement: on ne se meut pas en toute charité, mais avec un sang-froid stoïque et orgueilleux, dans l'idée d'effectuer un dernier rite dans une palinodie sans signification.

L'apogée de la vie sociale se place dans la justice. On lui pardonnerait ses insistances, cette justice antique, n'était-ce de ses illogismes. Toujours courte par quelque endroit, la justice humaine tourne souvent à la comédie sans le complément de la charité, cette justice divine. C'est bien en effet cette seule justice humaine qui

tient les trois cinquièmes de la nation sous un esclavage terrible pendant que les deux autres cinquièmes, sous prétexte de satisfaire à l'équité vis-à-vis les talents et la fortune, festoient élégamment, lèvent la coupe d'or encore humide des sueurs de l'esclave orfèvre. Quand donc intervient la charité chez les Grecs? Quand on désire un élément d'esthétique dans le grand programme d'apparat qu'est cette civilisation. La charité intervient comme aide d'harmonie et de beauté. C'est dans cet esprit de distinction, pour faire honneur à son rang, que le riche tend l'aumône. Il comprend la libéralité comme un accessoire de sa richesse. Quand Aristote nous dit: "Il est injuste de laisser dans le besoin ceux que nous pouvons secourir", il nous enseigne à combler les inégalités sociales plus qu'à soulager les affections individuelles, la saine harmonie de l'ensemble primant deux modalités particulières. Cette charité aristotélicienne doit s'interpréter comme une élégance morale et sociale dictée par une prudence toute humaine. La personne se voit toujours jugée en fonction de la famille ou de la Cité.

On pourrait jusqu'ici, nous accuser de partialité et à bon es-sient. Pour détourner tout soupçon, nous nous permettons de citer quelques dictamen de la plus pure antiquité, laquelle, par intervalles, recèle de prometteuses sentences. Sans doute, Pythagore nous dit: "Si tu peux faire le bien, tu le dois", ou Phocylide: "Ne rebute point le pauvre, donne à l'instant au malheureux, sois le guide de l'aveugle" ou encore Ménandre: "Ne reproche jamais à celui

que tu assistes le secours que tu lui donnes", mais, en vérité, sur l'expérience concluante des faits, pouvons-nous affirmer que ces bons enseignements connurent jamais de lendemain? Théories généreuses laissées sur les parvis des temples. Que l'on se rappelle les marques de mépris prodiguées aux faméliques, aux serviteurs décrépits, abandonnés près du temple d'Esculape, livrés aux victimes de l'amphithéâtre ou à la sanguinaire volupté des esclaves. D'ailleurs, une grande partie de toute la vieille histoire ne roule-t-elle pas sur les situations impossibles que les créanciers imposaient aux débiteurs, sur l'accaparement méthodique par les plus riches des domaines issus en partage aux moins fortunés? Les anciens, en pratique, ignoraient la pitié, surtout les veuves, les orphelins, que, d'autre part, la Bible ne cesse d'exalter et de recommander à la protection des cœurs purs. Non, le malheur était ici une humiliation et la superbe se devait de le piétiner. Puisons-en la preuve dans l'Illiade:

"Celui qui ne reçoit en partage que les sombres peines est livré à l'insulte et au mépris; des chagrins dévorants le poursuivent sur la terre; il erre de toutes parts, en opprobres aux dieux et aux hommes." (1)

La détresse atteignait-elle un individu personnellement? Jusqu'au bout il fallait se targuer de mépris pour elle. Alors intervenait le stoïcisme, pendant obligato de la dureté pour autrui. Le stoïque, à force de se rire de la douleur veut se prouver qu'elle ne

(1) HOMÈRE "Illiade" Chant XXIV.

le touche pas. Il n'en souffre pas moins et ajoute à ses tourments celui de se briser la tête à vouloir oublier le mal qui le ronge. Devant l'affliction morale: le deuil, la séparation, l'incompréhension, l'infidélité, il faut se dresser seul, étonner les forces vives par l'impassibilité et bien craindre les doux épanchements, si tonifiants en ces circonstances, pleurer ou gémir, s'arrêter même un instant sur sa douleur, voilà la capitulation. Quelle consolation Achille apporte-t-il au vieux Priam décontenancé par la glorieuse défaite de son fils Hector?

"Ne nourris pas dans ton âme une douleur éternelle, recommande-t-il. Tes regrets sont inutiles, ils ne rappelleront point ton fils des sombres rivages, tu dois plutôt t'attendre à quelque nouvelle infortune." (1)

Quel baume sur une plaie vive! Si consoler les hommes équivaut à leur lancer de pareilles bourdes, voisines du sarcasme, il faut abdiquer toute compréhension des mots et des idées qu'ils enveloppent. Et dire que le classicisme se pâmera devant cette prétendue vigueur d'âme, cette résignation travestie, entêtement de bourrique. Entendons Malherbe versifier le thème d'Homère en guise de consolation à son ami DuPérier, inconsolable de la mort de sa fille:

"Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre et des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé
Par le canal des yeux vidant son amertume
Cherche d'être allégé.

(1) HOMÈRE. "Illiade" Chant XXIV

Mais d'être inconsolable et dedans sa mémoire
 Enfermer son ennui
 N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
 De bien aimer autrui? (1)

Dispensons-nous de citer davantage. Cette stance sonne assez faux qu'on a peine à se l'imaginer capable de relever le courage ou de ranimer l'espérance. Mais, pouvait-on parler d'espérance au sein de l'idéologie grecque? La mort est le trou noir où tout s'engloutit irrémédiablement. L'éternité n'offrant aucune compensation pour les vicissitudes présentes, il s'ensuit que les moins tarés de stoïcisme se répandent en jérémiades oratoires quand le deuil les frappe. Si les larmes sont interdites, les envolées épiques prétendent servir le distame qui tonifie aux heures sombres. Que l'on se reporte à cette désespérance rhétorique d'Achille pleurant son fidèle Patrocle.

Par un corollaire naturel, naît la cruauté envers l'ennemi dont les prouesses guerrières ont ravi un être aimé. Puisque la consolation de l'au-delà ne se suppose pas, il reste la vengeance assouvissante. Ainsi, Achille devenu vainqueur d'Hector décharge sa haine longtemps accumulée à la suite de l'infortune où a péri Patrocle. Avec quelle inhumanité il pratique une méthodique déformation de l'honneur qui pourrait rester à son rival. Il le traîne dans la poussière plusieurs soirs de suite, s'arrête pour insulter à l'impuissance éternelle de son ennemi, repaît ses yeux de cette inertie honteuse qui laisse en son pouvoir l'ancienne gloire de Troyes. Homère nous passe d'affilée une dizaine de pages qui ne contiennent

(1) ~~SHAKESPEARE~~ "Consolation à DuPerrier". 33-45

pas vingt lignes d'humanité: on envisage le paganisme dans toute sa laideur.

Comme bien l'on pense, par un autre corollaire, la négation de toute vie perdurable entraîne l'homme à tirer le maximum de jouissances des créatures. Si l'âme ne remonte pas au Créateur, elle s'enlise dans la profanation des œuvres créées. Une de choses innombrables sous l'hypocrisie des apparences artistiques d'une cette Hellade! La volupté y règne en souveraine comme il convient nécessairement aux cœurs endoloris qui ne peut bercer aucun espoir futur. Le "Carpe diem, carpe florem" de Rome ne constituera qu'un prolongement du cri d'ensemble s'élevait de poitrines haletantes sous les souffles des plaisirs dégradants généralisés en rages. L'impureté reste le paradis précaire de ces multitudes sans aspirations. La situation semble si naturelle que le divin Homère ne se fatigue pas de répéter à plus de dix reprises, dans la seule Iliade, que le premier prix décerné à des vainqueurs, soit de l'arène guerrière, soit de la lice olympique, se concrétise en un choix de belles captives. Voilà la récompense de la bravoure et de l'endurance! Les amollissantes délices de la chair. Aussi bien, quand Mahomet viendra élargir les cadres de la religion primitive et lui annexer une caricature de vie éternelle, il ne trouvera rien de mieux que de monter en système, pour ses édens sans fin, le culte aristocratique de la chair. Les vainqueurs de la guerre sainte recevront en partage, tant sur la terre qu'au ciel des captives riches d'opéas...(1)

(1) MAHOM T. "Sura", LXXVIII.

Quelle pitié que tout ce marasme! La conception de joie et de bonheur se hausse au niveau du plaisir bestial. Où donc l'intelligence trouve-t-elle sa part là-dedans? Et comment pourrait-il en être autrement? L'homme n'a par lui-même qu'une vie chancelante et quand le Grec tourne ses aspirations vers le ciel, il ne peut invoquer que des dieux sans opérations ad intra, des êtres uniquement doués de force brutale ou de charmes séducteurs. Comment se hausser en une telle ambiance? Ernest Hello en pose la remarque:

"Voyez dans l'Illiade, la religion proprement dite, les querelles des dieux, leurs disputes, leurs amours, leurs batailles. Quelle lourdeur, quelle froideur, quelle platitude, quel ennui! Voyez dans la même Illiade l'art antique. Voici Achille sous sa tente: l'inaction du héros est l'action du poème. Voici Andromaque et son sourire plein de larmes; voici Hector et la peur du petit Astyanax quand le casque de son père fait un mouvement. Voici surtout Priam aux pieds d'Achille et le sublime intervient. N'est-il pas vrai que l'art moins altéré que la religion ralentissait par de graves souvenirs les progrès de la pourriture?" (1)

De graves souvenirs, voilà bien tout ce qui nourrit jamais la vie de l'âme chez les Grecs. C'était insuffisant, parce que seul, un idéal éminemment riche peut réussir à mettre en branle les sentiments les plus généreux. Il faut au cœur une mystique, même compliquée: cela ne lui répugne pas, au contraire. Il faut des résonnances d'infini à l'être qui a reçu le privilège de comprendre l'infini et d'aller s'y plonger un jour. Au lieu d'espoirs enlevants dus à une mystique bien tressée, on ne voit planer au-dessus de tout cet horizon qu'un fatalisme déprimant, fatalisme d'Antigone qui équivaut à la rigidi-

(1) ERNEST HELLO "L'Homme" P. 329

té. Il choque nos notions de liberté. Pourtant, c'est tout ce que l'antique sagesse proposait comme solution au problème de la destinée. L'en est voué à son sort, pourquoi s'en faire?

"Par là s'explique le calme singulier de ces infortunés qui n'ont pas l'espérance. Ils se sentent bien sous le coup d'une condamnation irrévocable et leur désespoir dérobe à la tranquillité quelques-unes de ses apparences. Leur désespoir, parce qu'il se connaît incurable, ressemble presque à une parodie de la paix. L'abîme dans lequel ils se précipitent paraît les attirer malgré eux et ils y vont avec le sang-froid de ceux qui font leurs fonctions et ne peuvent en faire d'autres. En se précipitant dans l'abîme, ils ont l'air de payer tribut à celui qui les attire." (1)

-- --

Qu'avons-nous à gagner dans ce contact avec l'idéologie grecque? Un culte de la beauté, de l'esthétique extérieures qui essaie d'amenuiser les comportements et les attitudes; une grâce de la pensée, de la parole, du geste, de la tenue même, par une attention à l'esthétique d'ensemble. Hélas! une housse magnifique pour recouvrir une misère sans nom, misère de l'âme sans accès vers le perfectionnement. La vertu reste toute de surface, n'atteint pas les couches profondes de la concupiscence pour les tourner face au soleil de la grâce et y faire périr sous l'action de ce feu ardent les germes de mort qu'elle détient.

-- --

Article 2ème: HUMANISME LATIN.

Cet ensemble des idées et des sentiments issus de la philosophie latine ainsi que des idéologies étrangères successivement ad-

(1) ERNEST HELLO. "L'Homme", p. 341

nées à l'esprit romain par les diverses conquêtes, forment ce que l'on est convenu d'appeler l'humanisme latin.

Son caractère porte des traits bien personnels, voilà pour - quoi, de tous temps, l'on a jugé efficaces les contacts assidus avec lui. Car, si pour nous, remonter au latin, c'est tendre aux origines de notre parler, partant de notre mentalité tout entière, c'est également assimiler une philosophie que l'on peut qualifier de plus pragmatiste et plus utilitaire que la pensée grecque.

La civilisation latine, en règle, nous présente d'abord une différence marquée avec la précédente, en ce qu'on y apprécie davantage la personne humaine pour soi, pour sa valeur actuelle, intrinsèque, sauf en ce qui regarde la femme où il faut déplorer le statu quo. De plus, on arrive à un essai de compréhension de la finalité humaine: le problème de la destinée se pose définitivement. On opte pour la métempsychose, peut-être copiée des Grecs, mais une métempsychose moins brutale, moins terre à terre, s'il est permis de parler de la sorte. Virgile, par le moyen d'Anchise, va nous initier à cette théorie de l'immortalité alors que le héros fait visiter les enfers à son fils Enée. On puisera aussi dans l'extrait des notions nouvelles sur la nature de l'âme ainsi que la pensée déjà vigoureuse et bien dessinée des lieux d'expiation.

"Il faut que vous sachiez que la terre, le ciel, la mer, le globe brillant de la lune et tous les astres du firmament ont une âme. Cette âme générale, répandue dans l'univers, est le principe du mouvement de tous les corps. De là viennent toutes les espèces différentes d'animaux:

les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons. Ils possèdent tous une portion céleste, portion pure et vive, de cette âme universelle: mais la matière terrestre dont ils sont composés, sujette à l'altération, en produit aussi dans leur âme. C'est l'origine des passions, de la crainte, du désir, du chagrin, de la joie. Tant que l'âme est en prison dans le corps, elle est courbée vers la terre et effusquée de ténèbres. Dégagée de ses liens par la mort, elle conserve les souillures contractées durant la vie par son union avec un corps terrestre. Les vices dont elle s'était fait une longue habitude, subsistent avec elle dans les enfers. C'est pour cela qu'on fait expier aux âmes, par divers supplices, les crimes qu'elles ont autrefois commis sur la terre. Les unes, suspendues dans les airs, sont exposées aux vents; les autres sont plongées dans un vaste étang qui lave leurs taches et quelques autres dans le feu qui les purifie. Chacune de nos âmes a une divinité infernale chargée de son expiation; elles passent ensuite dans les Champs Elysées, mais cette grâce n'est accordée qu'à un petit nombre. Lorsque le temps a enfin achevé d'effacer toutes les souillures de ces âmes et qu'elles ont recouvré la pureté de leur céleste origine et la simplicité de leur essence, un dieu, au bout de mille ans, les conduit sur les bords du fleuve de l'oubli afin de les rappeler à la vie et de les unir, suivant leurs désirs, à de nouveaux corps."1)

Voilà donc le sort de l'âme que l'on veut moins souiller pour la mettre en état de survivre. Pourtant, à ce culte, il faut ajouter un amour sans borne pour la gloire, l'orgueil étant toujours le pivot du paganisme, comme l'humilité, celui du christianisme. Cette soif de renommée s'étend à tout et Cicéron dira que ceux-là même signent avec superbe les livres qu'ils publient sur le mépris de l'estime générale. C'est certainement cette gloire que recherche Ovide quand il termine l'un de ses ouvrages par ces mots suggestifs: "Exegi monumentum aere perennius nomenque erit indelibile

(1) VIRGILE "Enéide", Chant VI.

nostrum".

Et voyons les citoyens, sous l'Empire, subjugués par l'attraction du théâtre. Ils déchoient de toute dignité personnelle, abdiquent titres et postes pour courir à l'estrade et recueillir la louange aveugle que le peuple prodigue aux tragédiens et aux comédiens. Or on le sait, c'est chez le peuple que la société trouve sa base: elle vaut ce que valent les individus en particulier. Les Bucoliques nous le prouvent éloquentement. Qu'y voit-on, en somme? Le tableau d'une Rome usée, décadente, victime de ses propres excès, prête à tous les démembrements, spectacle d'une cité cupide, orgueilleuse, dissolue, en proie à la rapine, à la guerre civile, inapte à la métaphysique. Ces Bucoliques prêchent alors un juste retour à la vie simple et plus facilement pure des ruraux. La quatrième Bucolique, celle que l'on a appelée messianique, parce qu'écrite en 39 avant notre ère, elle prédit l'avènement d'un enfant mystérieux qui doit changer la face du monde, cette même Bucolique est le sommet de l'œuvre justement parce qu'elle constitue une incarnation des soupirs et des aspirations sincères de belles âmes non entièrement enivrées par les aromes capiteuses d'une société pervertie au sein des délices. Virgile, en ce sommet, résume les aspirations confuses et angoissées de l'Occident.

Mais, voilà, le paganisme ne saurait trouver en lui-même amendement à ses excès. Il peut tout au plus prendre conscience de sa situation. Les tentatives de culte vraiment répressif, puis aspiratif vers le Créateur restent hésitantes. C'est pourquoi, dans les

Géorgiques, par exemple, on ne voit le laboureur vaquer au soin de la prière qu'en face de périls extérieurs. Il demande le secours du ciel s'il se voit menacé de l'inclémence des saisons. Encore faut-il, pour le déterminer, un ensemble grotesque de présages. Voilà toute la mystique paysanne: les présages s'intitulent signes des dieux et ceux-ci invitent à la prière. Quant au prédicateur de bonnes moeurs, quelles que soient les appellations flatteuses décernées à ce sujet au maître des Eglogues, il faut y regarder objectivement et avouer que cet auteur reste païen autant que ses consorts et s'échappe parfois en expressions trop significatives. Ovide, expert en lubricité, prétend que le "chaste Virgile" est l'auteur le plus propre à corrompre les moeurs. C'est vrai qu'il faut ici en prendre ou en laisser, mais, quand même, Ovide voulait-il s'en rapporter à la troisième Eglogue, vers 78, où l'on lit:

Phyllida amo ante alias, nam ne discedere flevit.

ou au vers 101:

Idem amor exitium est pecori, pecorisque magistro.

Au reste, dans la 6^e Eglogue, on rencontrera encore de ces froides allusions à la bestialité:

*Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent
Pasiphaen nivei solatur amore juveni.*

L'en se souvient des dialogues avancés entre Corydon et Thyrsis, dans la 7^e Eglogue, tandis que la 8^e contient encore de poétiques envolées toutes à la gloire de la douce volupté...

Les Géorgiques ne seront pas moins suggestives sur cette question capitale toujours douteuse dès que l'on régresse à l'Antiquité. L'Enéide elle-même est sujette à caution, à preuve, les vers 276 et suivants du livre Ier :

Hic jam ter centum totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea, donec regina sacerdos
Morte gravis, geminam partu dabit Ilia prolem.

Le début du livre 6^e ne va pas sans ressasser le vieux thème infamant :

Hic crudelis amor tauri, suppositaque furto
Pasiphaë, mixtumque genus, prolesque biformis
Minotauros inest, Veneris monumenta nefandae.

Il ne faut pas perdre de vue que la pudeur, gardienne de la vertu est encore une splendeur embryonnaire, chez tous les chantres de l'époque. Ils y vont rondement : les compromissions ne les étonnent pas et ils célèbrent à l'envi les tendances naturelles dans toute leur crudité.

== ==

Sur un autel vénéré comme celui de Virgile, on avait longtemps placé Cicéron. Ce philosophe et ce rhéteur semblait destiné à révéler les mystères du christianisme s'il eût vécu vingt autres années, à en croire certains cerveaux incandescents... La Révélation allait confier son dépôt immarcescible au vieux maître si la Parques ne lui eût coupé le fil des jours. Pour jeter un peu de sédatif sur cette fièvre admirative, qu'il suffise de produire au grand jour les notions bien précises que Cicéron se forme de la vertu dont il ne cesse de s'intituler un ardent prédicateur. Il n'est qu'un naturaliste, un laïque avant la lettre ; il fraye magistralement la voie à Ronsard,

à Montaigne, à Molière et à La Fontaine dans leurs perfections aisément satisfaites, leur religion de débrouillardise, leur souveraine peur de l'héroïsme. En effet, puisons quelques mots du traité sur l'Amitié:

"Quand je parle de vertu, il est question de celle qui se trouve dans le monde et telle que nous l'entendons ordinairement; n'allons pas, comme certains savants, vouloir ce que comporte la magnificence du mot... Dans le monde tel qu'il est aujourd'hui, il faut se contenter de cela, ne nous mettons point en peine de ce qui peut exister." (1)

Est-il surprenant qu'à l'école de tels hommes, la France se soit écriée par la bouche d'un de ses fils, Allouy:

"La morale antique est la morale humaine par excellence, la morale de ce monde et de cette vie; la morale de l'Evangile est la morale surhumaine, la morale de l'autre monde et de l'autre vie. L'une a pour but la vertu laïque, l'autre, la perfection mystique; l'une fait les hommes, l'autre fait les saints."

Erreur! comme si les saints ne fussent pas des types humains d'une puissance sociale incontestable.

Cette vertu cicéronienne, vertu de tout repos, satisfaite de ce qui court les rues, souffrira quelque brèche, comme bien l'on pense, en ce qui regarde le côté le plus humain de l'homme... En effet, Cicéron trouve tout naturel à l'homme de se livrer aux convoitises de la chair (*De Amicitia*) puisque cela est propre, est essentiel aux animaux et que l'homme partage la vie de ceux-ci jusqu'à un certain point. On peut se permettre de demander au grand philosophe pourquoi l'homme, alors, possède une raison. Mais, pas-

(1) CICÉRON "*De Amicitia*". Chap. IV

sons! Entendons-le récidiver quand il ne va pas sans louer certains attrails musqués qu'ont parfois les vieux pour les jeunes...

"Adulescentibus praeditis indole bona sapientes senes
delectantur, leviorque fit senectus eorum" (De Senectute)

ou plus loin, pour élucider définitivement la situation:

"Hobis qui concedentibus philosophis antiquis adolescen-
tibus delectamur, etiam vitia jucunda sunt." (De Senectute)

Toutefois, il est dans l'ensemble moins emballé que ses contemporains en cette matière, ou du moins, il affiche plus de circonspection extérieure pour garder son prestige, mais, ce n'est que pour donner dans l'excès opposé: l'amour de la gloire, l'orgueil de la vie. Que l'on relise ses discours "Pro Archia", ou "Pro Marcello": c'est le mépris du prochain jusqu'à l'idolâtrie du moi. Quant à sa charité, elle ne vaut guère mieux que la libéralité grecque. Elle connaît même des apostilles révélatrices. Pour sauver la bonne entente, il approuve les turpitudes cachées.

"Dans l'amitié entre honnêtes gens, tout sans exception doit être en commun: mêmes vues, mêmes volontés. Mais, si par malheur notre ami a besoin d'être secondé dans quelque démarche équivoque d'où dépendent son honneur et sa vie, il faut se relâcher des principes, pourvu toutefois que l'infâmie ne s'ensuive pas, car l'amitié peut excuser." (De Amicitia.)

Et quand il s'agit de porter secours hors du cercle étroit des amis et des connaissances, à quelle aulne mesure-t-il? Jugeons-en par quelques préceptes du De Officiis.

Que la libéralité ne dépasse pas nos moyens ordinaires.
Que la libéralité ne nuise pas à celui qui en est l'ob-

jet ou à un autre.

Jusqu'ici, il ne fait que recommander la prudence de gestion et la politesse. Poursuivons :

Dans la libéralité, il faut avoir égard au mérite et au rang, tout en considérant que les rapports que nous avons avec nos obligés peuvent nous valoir de bons offices, après coup.

Il faut donner aux malheureux, à moins qu'ils ne méritent leur sort.

Il faut racheter les captifs parce qu'il est utile à la société de lui rendre ses citoyens.

Il faut aider ses amis à payer leurs dettes parce qu'il est utile à l'Etat d'enrichir les citoyens pauvres.

On le constate donc nettement: toutes ces restrictions, tous ces amendements de la loi générale profitent aux parents, aux amis, aux clients; les vrais délaissés et les miséreux, ceux qui ne peuvent rembourser l'hypothèque n'ont droit qu'à l'oubli. Tout conspire à une élégance nationale, à un standard de vie apparemment réussie, tout exalte l'amour-propre de l'homme et du citoyen. On ignore l'humilité qui consent à descendre au déshérité de basse classe.

-- --

Est-ce donc à la porte de la somptueuse villa d'Horace que nous nous adresserons pour voir la pratique de la vertu ou en savourer l'éloge? Ce serait frapper à pierre enseigne. Si jamais la luxure trouva meilleur adepte, vous eussiez et talent à la fastueuse dépravation, si elle réussit à suborner les humains par un exemple plus achevé du seigneur perdu dans les délices méphitiques

que chantent des talents consommés, elle peut erier son triomphe. Car, justement, Horace réalise le type du satisfait, de celui qui jouit pleinement de son esprit et de son corps, peut se procurer la satisfaction de rimer les appels délirants d'une chair qu'il assouvit en aristocrate. C'est la turpitude sourdante, l'avarie poétisée, l'abêtissement méthodique pratiqué à la cadence des beaux alexandrins chantés avec accompagnement de harpe, entre deux rasades qu'embauvent les parfums... Quelle charité peut bien avoir ce blasé? ce Hérode intellectuel, mieux fleffé que le renard... Ses odes Ad Romanos, Ad Mecenem, ad Amphoram, ad Dianam, Ad Galatam, Ad Lallium ne respirent que copulations sacrilèges avec les beues ou que vierges souillées dès leur printemps. L'ode Ad Romanos s'ouvre ainsi :

Motus deceri gaudet Ionice
Matura virgo et fingitur artibus
Jam nunc et incestos amores
De tenero meditatur ungui.

Dans l'ode Ad Fontem Bandusiam, on lit également

Cras donaberis haedo
Qui frens turgide cornibus
Primis et Venerem et praelia destinat.

Quand on est ainsi embourbé dans l'égoïsme des sens, il ne reste plus de place pour les sentiments et les pensées altruistes que constituent les notes de charité. Au fait, il ne souffle pas de conseils moraux à teinte au moins philanthropique. Horace ne connaît qu'un thème et s'y consacre dévotieusement. Il se range parmi les derniers en liste des adeptes du désintéressement. Il n'ap-

porte qu'un message au monde: la joie de vivre, encore là, par quel moyen douteux la cultive-t-il cette joie? Écoutons à ce sujet la cinglante remarque d'un penseur:

"Quant à Horace, il a un avantage, c'est de ne pouvoir être montré. Il échappe par nature à la honte d'une citation; ce qu'il a en lui de caractéristique ne peut être indiqué par aucune périphrase en français ou en latin. Ce qui distingue et augmente l'ignominie de cet homme, c'est la jovialité. Les oiseaux de nuit ont au moins la pudeur d'être tristes. Mais Horace est jovial. Le mot de gaîté ne veut pas lui être appliqué, mais c'est la jovialité qui lui convient... Horace est à peine un esquin, c'est surtout un polisson." (1)

== ==

Si l'on trouve peu de cette dilection désintéressée chez les plus illustres littérateurs, en verra-t-on davantage, du moins, chez les plus discrets? Voyons Lucien en ses Saturnales. C'est lui qui prône la libéralité, à l'instar de Pline, comme un moyen rassurant de s'associer les pauvres, méthode qui est donc une sou-pape de sûreté capable de garantir contre les révoltes possibles du prolétariat, un échappatoire discret en face des justes revendications de la plèbe écrasée.

Le seul, vraiment, qui instruit ses disciples sur ce sujet de la charité fraternelle et s'exécute en une langue pas trop éloignée des axiomes du Christ, c'est Sénèque, le Stoïque. Il va jusqu'à prôner la libéralité pour la seule joie intime d'une conscience heureuse d'avoir répandu un peu de bien autour d'elle-même. Il réclame de ses adeptes qu'ils foulent aux pieds tout ressentiment à l'égard

(1) ERNEST HILLO. "L'Homme". P. 337

des ingrats et continuent l'exercice de leurs faveurs, quelque répugnance que la nature en éprouve.

Cette vive esquisse du programme altruiste se délave, s'estompe, hélas! par les immixtions stoïques. Sénèque ne se réclame d'une si haute attitude que pour relever orgueilleusement le chef devant son propre malheur ou celui du prochain, voilà pourquoi il ne manque pas de suggérer à l'occasion: "Que l'âme reste insensible aux maux qu'elle soulage." (1) Cette recherche de la bienfaisance reste trop intéressée, tout de même, car elle vise surtout à une secrète délectation du bien accompli. Ce n'est pas si mal, certes, mais on sait qu'il existera beaucoup mieux. Il y aura l'amour chrétien qui donne et qui s'ignore. Il y a la main qui s'ouvre, mais, aussi, le cœur prêt à s'épancher au même instant: recette infallible pour édulcorer l'humiliation de l'aumône, pour doubler l'influence du geste. La charité chrétienne, joyau du catholicisme, constituera plus qu'une aide rationnelle calculée mathématiquement, départie en vue de l'harmonie universelle ou de l'esthétique humaine. A l'exemple de Cimon, le Grec, les Romains les plus philanthropes n'élargissent guère le cercle de leur influence au-delà de leurs concitoyens. De toutes façons, à cette générosité romaine, il manquera toujours deux caractéristiques exclusives à la charité: la catholicité et le désintéressement.

==

Avant de refermer le rideau sur le théâtre d'une Rome prétendant à la culture des esprits modernes, il convient de jeter un re-

(1) SENEQUE "De Clementia" II, 5

gard sur un ensemble de théoriciens peut-être idéalistes à leurs heures, possédés parfois de généreuses intentions, mais tout à fait passifs devant l'appel du renoncement. La superbe et la chair les retiennent à tel point que Victor Hugo n'a pas cru les caractériser mieux que dans un sévère quatrain où il leur fait chanter :

"Tirons de chaque objet ce qu'il y a de meilleur
La chaleur de la flamme,
Le vin du raisin mûr, le parfum de la fleur,
Et l'amour de la femme." (1)

Voilà bien campé notre ancêtre lointain dans ses tendances les plus fœnicènes : un goût non caduc pour les flammes de l'esprit, mais aussi, une propension terrible pour les appels de la chair. La question épineuse reste à savoir qui l'emporte le plus souvent. L'histoire s'est chargée de répondre et donc de nous apprendre ce que vaut une civilisation sombrée sous le poids de ses orgies. Pour qui veut se donner totalément au beau, veut s'abstraire au réel déprimant, la pensée romaine ne suffit jamais.

(1) VICTOR HUGO "Les Chants du Crépuscule". Dans l'église.

3ème Partie

DE L'HUMANISME ÉTERNEL

CHAPITRE 3ème

FACTEURS INTRINSEQUES DE L'HUMANISME ÉTERNEL

Comparer l'humanisme du Christ avec celui des philosophes! Mais, quand on y pense deux fois, établir un tel rapprochement, c'est se livrer à la plaisanterie ou au blasphème. A-t-on jamais voulu prouver que le feu réchauffe plus que la glace ou que le jour prime la nuit en clarté? C'est vrai que pour rapprocher les deux termes de la comparaison, il convient de se rappeler que le Christ est venu parachever l'humanisme éternel à peine ébauché dans les vieilles écoles.

Car, autrement, comparer les moyens divins d'ennoblir l'homme avec les ruses diaboliques pour abrutir une créature sortie des cieux, ce serait perdre le temps, en prêchant, soit à des convertis, soit à des faibles. Se peut-il que l'homme ne croie pas aux moyens extraordinairement puissants d'un Créateur pour parachever de petites personnalités qu'il connaît à l'intime? Pourtant, ce qui paraît si simple à nos yeux ne l'est pas aux yeux de tous, car Satan se charge d'obscurcir la vérité. C'est en effet pour lui le

point crucial de toute la question du salut des hommes. Pour monopoliser les agissements de la race humaine, le démon se doit de faire miroiter des richesses aux yeux de l'intelligence, l'homme se dirigeant par ses connaissances. Toute la tactique se résume donc en une mise en lumière de principes brillants, apparemment vrais, (l'homme, au fond, recherche la vérité) mais réellement tissus de paradoxes, de sorte qu'ils poussent à des compromissions en face du devoir. Satan joue gros jeu et se pique de cacher ses pièges sous couleur de vérité, quand il s'engage à séduire les plus intellectuels parmi ses ennemis, tout de même inférieurs à lui sous le rapport de l'intelligence. Or, cette hégémonie morale, le prince des ténèbres l'a exercée royalement jusqu'à l'arrivée du Fils de l'Homme. Ce n'est pas sans raison qu'il pouvait montrer à Jésus tous les royaumes du monde et leur splendeur en disant: "Omnia haec mea sunt et tibi dabo..." (1) L'esprit des humains était tourné vers le mal et c'est avec fierté que Lucifer contemplait les masses accorder leurs lyres sur celles des auteurs perversis qui donnaient le ton. Aussi bien, après la victoire idéologique du Christ, il s'avisa de lui susciter des obstacles d'abord physiques, pourrait-on dire: les persécutions, puis intellectuelles: les hérésies.

Toutefois, sa tactique se découvrait sans peine: la haine, l'erreur, le mensonge identifiaient trop bien leur père. Il allait porter un grand coup après les inimitables ferveurs médiévales: une fois de plus, il se fit ange de lumière et relança dans le courant

(1) MATH. IV, 9.

des idées la quintessence empoisonnée de l'antiquité païenne. Cette fois, les hommes s'y laissèrent prendre, le piège était trop subtil. Cette embûche insoupçonnée, nous l'appelâmes la RENAISSANCE, "la plus redoutable épreuve de l'Eglise, depuis son berceau", au dire de Mgr. Parisis. Oui, ce fut la Renaissance, "cet engouement qui a fait revivre l'ambition, la cupidité, l'orgueil, la fièvre de toutes ces choses défendues, abrogées par le christianisme", gémissait le grand Budé, lui-même, on le sait, ardent protagoniste du mouvement.

Depuis ce temps, les revers de l'économie sociale, politique, domestique, ont prouvé amplement le succès de l'esprit des ténèbres soulevant le monde par le point d'appui d'une pensée neutre, laïque, païenne, uniquement originaire de l'antiquité. Oh! tout de même, cette comparaison avec l'humanisme païen offre un avantage: celui de comprendre mieux l'origine céleste et la transcendance reposante de notre religion. "Abyssus abyssum vocat": les contraires ou contrastes travaillent eux aussi à l'avènement ou à la mise en lumière de la vérité. Les contrastes se ressortent mutuellement ou pour parler en termes picturaux: il faut un arrière-plan pour mettre davantage en relief une nature morte.

Oui, à l'arrivée des écrits antiques jusqu'à nous, il faut voir un dessein providentiel. Elle sert à nous montrer que la pensée chrétienne n'a pas toujours alimenté les agissements de l'homme et que celui-ci n'a pas toujours eu le bonheur d'évoluer au sein d'une civilisation sans négligence hautaine pour les intérêts présents.

quelque orientée vers l'éternité, en principe. Nous aurions peut-être trop joué au fait accompli sans une illustration des misères du passé. Nous aurions peut-être moins goûté le message du Christ sans la vue navrante de quarante siècles à la recherche infructueuse la vérité qui délivre. Nous aurions moins craint un esprit assez pervers pour sevrer l'homme de ce message tant attendu et lui substituer le clinquant de paroles creuses qui avaient fait l'exaspération de nos aînés. Dès lors, les moines qui pendant dix siècles ont civilisé l'Europe à la sueur de leur front et qui occupaient leurs loisirs à tirer de l'oubli ou à cacher du pillage les textes antiques se doutaient-ils que leur labour montait dans les siècles, suivi d'une ombre formidable: leur œuvre de paix et d'avancement, ils la faisaient suivre des copies du paganisme comme pour attester la supériorité de leur action et de leur pensée catholiques sur une pensée désuète et cause de millénaires malheureux. La civilisation ancienne dont ils rassemblaient quelques lambeaux s'assimile à ces trophées que le vainqueur attache à son char glorieux et exhibe avec fierté pour rehausser le lustre de sa victoire.

Hélas! pourquoi faut-il que les Renaissants se soient trompés et aient pris pour but ce que les Pères n'envisageaient que comme moyen? Pourquoi, par une tricherie sacrilège, exaltèrent-ils jusqu'aux nues le mérite de ces épaves sauvées de l'oubli uniquement pour attester le bienfait sans nom de la vérité chrétienne répandue sur la terre? Que le démon joua habilement la partie quand il re -

tourna contre l'Eglise son oeuvre de protection simplement intellectuelle, son titre de protectrice des arts. Cet épisode ne rappelle-t-il pas la vipère qui mord le sein où elle a reçu hospitalité?

Qui dira toutes les perturbations sociales dont les quatre derniers siècles ont été témoins, perturbations nées d'une idéologie mal adaptée à nos aspirations désormais comblées par le Christ? Erasme lui-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître que son ardeur immodérée pour les classiques païens avait frayé la route à Luther: "Ego peperì ovum, Lutherus exclusit". C'est moi qui ai pondé l'oeuf, Luther l'a fait éclore, disait-il. Si donc un Renaissant confesse lui-même un trop fameux succès quelques années après l'apparition du mouvement, ne peut-on pas, sans parti pris, croire que vingt autres erreurs ont puisé leurs sucs mortels dans ce sol favorable de la vieille morale? C'est à coup sûr l'origine de ce si funeste laïcisme tant déploré par Sa Sainteté le Pape Pie XI et premier fauteur de cette paix boiteuse qui apeure notre monde et en exclut tout équilibre.

== ==

Inclure dans une seule phrase une définition adéquate de l'humanisme chrétien ou divin, comme voie de formation personnelle, c'est quasi tenter l'impossible. Cet humanisme, en effet, contient tellement de principes féconds, se puise à des sources si pures, s'illustre d'exemples si convaincants, se greffe sur de si multiples méthodes qu'il doit se condenser vraiment en une formule adéquate

après une considération de chacun des éléments ci-dessus mentionnés et après cela seulement.

Evidemment, en guise de notion préliminaire, nous pourrions bien avancer que l'humanisme chrétien ou éternel, pris objectivement, c'est une référence aux humanismes anciens considérés en ce qu'ils ont de commun à tous les hommes, (et, en cela, ils ne sont pas nécessairement païens) plus une forte addition d'idées chrétiennes. Subjectivement, ils constituent une volonté et une aptitude à épanouir la nature dans toutes ses ressources par une discipline rigoureuse. C'est la mise en valeur de toutes les potentialités, de toutes les énergies latentes que la création apporte en nous. Il peut atteindre des sommets inouïs, dans tous les domaines, à proportion d'un travail ardu, celui qui croit à la perfectibilité de son être. Un sain humanisme chrétien tend donc tout simplement à faire produire les talents départis à chacun, afin de pouvoir entendre un jour, sans honte méritée, le "Redde rationem villificationis tuae". C'est donc un fait: la nature a des ressources et il les faut exploiter.

Un achèvement complet suppose toujours une base impeccable. La nature de l'homme, épanouie à toute capacité, ne se conçoit pas sans une perfection relative de cette base de la vie humaine: le corps, soutien du complexe psychique. Un juste milieu favorisera le perfectionnement d'ensemble: ne pas le glorifier comme étant une fin, à l'instar des vieux Grecs ou Romains, mais, non plus, ne pas l'ignorer comme le dix-septième siècle, qui se targue de cultiver

dans l'être humain la partie psychologique exclusivement. D'un autre côté, un concept nouveau régit cette estime: l'on considère le corps comme un moyen indispensables aux opérations spirituelles, mais jamais comme un but. On le craint donc, on le mâte, le tient en servitude, de peur que l'appel de ses aises n'éteufile les réclamations de l'élément supérieur. Secondement, cette formation touchera la sensibilité pour la mettre bien à sa place, car, dans l'âme, partie supérieure du composé humain, la sensibilité tient le plus bas niveau et doit voir ses manifestations réglées par les facultés supérieures.

L'intelligence garde tout son prestige, le même que lui décernait l'antiquité. Toutefois, on lui connaîtra plus de réserves: elle ne sera plus la règle suprême devant laquelle doit s'incliner toute chose. La Révélation l'outrepasse, le mystère la confond, la foi l'ennoblit et centuple sa sphère d'action. De plus, à l'école de formation chrétienne, l'intelligence ne se livre plus au dilétantisme, elle se met à la cadence des graves problèmes de l'heure. Au reste, elle prête ses opérations, avec une égale estime, aux appels du progrès extérieur qu'elle considère dans ses moyens propres à simplifier la vie, à sauver le temps, à doubler les loisirs qui permettent de vaquer à l'intellectualisme. D'ailleurs, l'opération spécifiquement intelligente: le travail philosophique ou recherche des causes premières se rehausse encore par la méthode chrétienne. La pensée métaphysique nouvelle se simplifie et se fortifie, fière de sa vérité immuable, construite sur les axiomes aristotéli-

siens, peut-être, mais qu'ont par la suite enrichis ou émondés les écoles successives.

Quant à la volonté, elle s'exerce uniquement à la pratique du bien montré par l'intelligence et considéré comme bien réel, non fictif. La volonté n'est jamais un but, elle reste un moyen, aussi, on ne l'exercera plus "in vacuo" comme les héros classiques le faisaient. Elle s'emploiera de toute son ardeur à la fuite du péché, partie négative, mais surtout à la recherche de la vertu, unique décoration et apanage de la personnalité nouvelle.

On le voit, le produit achevé qui résulte de cette formule ne ressemble en rien au sage de la tradition. Il n'a pas deux manières, ne cherche pas sa destinée, ne se tourmente pas sur la nature de ses facultés ou sur l'ordre de leur agir. Il se connaît à principe, part de pied ferme et s'essaye à reproduire en sa vie la formule vitale de son paradigme: le Christ. La personnalité ainsi entrevue, c'est l'homme nouveau, l'homme régénéré dont saint Paul offre l'exemple et désire l'avènement.

Voilà pour les relations de l'humaniste avec lui-même.

Quant à ses relations avec autrui, elles subissent tellement l'influence d'un principe nouveau, (mandatum novum) absolument ignoré de la Cité païenne, qu'elles sont toutes métamorphosées. Les relations s'ouvrent maintenant au niveau de la charité. C'est tout l'ordre social qui s'en ressent, à preuve, là où l'idéologie spirituelle triomphe, la vie s'organise sur un pied humanitaire qui culbute l'esclavage. Cet amour du prochain décrit la fin spirituelle de la cité,

même plus, la religion crée une cité où tout intérêt divin prime-
ra l'intérêt humain et périssable. Là où le paganisme avait posé
comme fondement la justice (si elle eût été observée, du moins,) le
nouvel humanisme installe la charité, souvent faite d'appré-
ciations divines au lieu de réclamations humaines. Non pas que la cha-
rité fût totalement inconnue des Antiques: on dit que Pline l'An-
cien économisait pour mieux secourir... Toutefois, les chrétiens
ne le dépasseront-ils pas quand ils mettront leurs biens en commun,
se dépouilleront totalement pour mieux servir ou secourir?

Surtout, cette charité s'étendra aux ennemis et c'est là du grand
nouveau. Si Pythagore seul avait prôné ce désintéressement dont le
Ciel lui dévoilait sans doute le sublime, on ne lit pas qu'il y fit
suite personnellement, encore moins que ses contemporains y prêtas-
sent un soin plus particulier.

Et que penser de la valeur libératrice de ce principe tout à
fait absent de la morale païenne: la valeur individuelle de la per-
sonne, le prix attaché à l'homme, parce que doué d'une âme immortel-
le, membre de la société spirituelle et non simple jeton des échi-
quiers terrestres ou simple soldat de la milice étatiste? C'est là,
nous allions dire, une pierre de touche de l'humanisme nouveau, à
preuve, c'est qu'en son absence, les peuples retombent dans l'anti-
que et odieuse servitude plus ou moins dissimulée, servitude qui lie
les individus, sacrifie leur indépendance au gré de l'Etat tout-puis-
sant, seul juge de la liberté! Le Christ rétablit les valeurs: l'hom-
me ne doit plus être vu en fonction de l'Etat ou de la Cité, il est

mesuré aux barèmes éternels: les périssables institutions terrestres sont uniquement chargées de pourvoir à son minimum de bien temporels en vue de l'exercice de la vertu.

L'éducation elle-même se tourne vers des fins uniquement spirituelles. Elle vise d'abord à doter l'homme des éléments nécessaires à la réception des données supérieures. Elle aménage le terrain, rend l'esprit ouvert aux appels idéalistes. On est loin des buts immédiats et terre à terre des Grecs ou des Romains: l'élégance physique ou la force brutale.

Un revirement si capital dans les méthodes et les buts de l'éducation pouvait seul venir à bout de l'esclavage si ancré dans les coutumes. Mais voilà, la science divine montre à l'homme sa vraie nature, lui révèle son âme, partant, relève l'esclave à ses propres yeux et à ceux de son maître. L'espérance brille à ses yeux, il entrevoit le ciel comme une terre d'égalité parfaite, non utopique, lieu où les mérites particuliers seuls établissent des gradations qui ne suscitent pourtant aucune jalousie. En même temps, une émancipation terrestre se prépare, la saine raison ne pouvant maintenir malgré tout des distinctions fondées sur l'égoïsme. La charité remplace la justice ou la complète, la vie s'en épure et semble acquérir quelque douceur. Ainsi, le seul acte à peu près désintéressé que pratiquait le païen, l'hospitalité, prend lui-même une signification et une valeur nouvelles. Le christianisme lui infuse les attributs d'une vertu surnaturelle, la rend nécessaire, car, bientôt, l'augmentation numérique des disciples, augmentation inquiétante

pour les princes de l'erreur, la désigne comme un moyen de garder les forces vives à l'abri des persécutions. L'évêque et les clercs donnent l'exemple. Ils vont jusqu'à construire un édifice spécial, le "xenodochia", attenant à la collégiale et tout à fait destiné à unir les chrétiens par l'exercice d'une charité sans retour.

Considérés comme voies formatrices, les spectacles eux-mêmes s'épurent. A l'époque romaine, ils sont de bas étage, propres à repaître les désirs sanguinaires ou les affections inavouables: courses de chars, de chevaux, combats de gladiateurs ou de torréadors, pantomimes accompagnées de supplices et tortures savantes de condamnés. On inscrivait encore au programme les joutes navales tandis que la partie la plus intellectuelle devait résider dans la tragédie ou la farce. Celle-ci tournait souvent à la volupté, par la danse, la musique, soit instrumentale, soit vocale, qui la rendait plus séduisante.

Les Grecs eurent, au début, du moins, le mérite de placer l'art théâtral dans les jeux athlétiques où la formation physique de l'homme affirmait sa valeur. Les Romains, fidèles copistes, ne tinrent pas longtemps, cette fois. Il leur fallait l'émotion plus drue et plus brutale; à l'élégance et à l'endurance corporelles, ils préféraient le risque et l'immolation inhumaines. Les arènes connurent bientôt une vogue, un ascendant incalculable. Les meilleurs citoyens, les meilleurs moralistes approuvaient les jeux barbares. Sénèque est le seul à y répugner. Cicéron, dont on avait toujours vanté la distinction, prône les tournois de gladiateurs comme école où l'on apprend

à mépriser la mort et la douleur. (1)

On le sait, l'engouement deviendra si irrésistible que bientôt, les hommes libres envieront le sort des esclaves jusqu'à tenir seules victimes de ces hécatombes. Sur la fin de l'Empire, les citoyens courent aux arènes, quitte à perdre leur honneur et leurs privilèges. Ils embrasseront les carrières de comédien ou de tragédien, souvent de gladiateurs, pour obtenir une admiration non équivoque des masses qui cependant, ne professaient aucun respect de ces gens. Tout ce que le peuple demandait au Colisée, de fait, c'était l'assouvissement de ses instincts animaux. Il ne ménageait pas ses encouragements pour des héros, que, chose curieuse, il méprisait totalement, en secret.

Quelle dégénérescence! Mais, on se devait de toucher le fond de l'abîme. Rome y atteint la première et avec un succès déplorable: on en vint bientôt à savourer les combats de femmes, soit entre elles, soit contre les bêtes...

Un humanisme chrétien ne pouvait en aucune façon accorder une part à ces spectacles, ni dans leur fait matériel, ni dans un éloge livresque, si rhétorique fût-il. Les Pères de l'Eglise s'attaquèrent avec acharnement à ces tueries inutiles. Recueillons à ce propos le témoignage de Théodoret et par un à-côté nécessaire, admirons le rôle pacifique, libérateur de la sainte Eglise dont le doigté va abolir ces inepties, redresser les valeurs, montrer les dignités respectives des esclaves et des citoyens. Notre historien ecclésiasti-

(1) CICÉRON. "Tusculanes" II, IV.

que raconte donc qu'un jour où l'annonce des jeux avait été proclamée dans l'Empire, un grand solitaire d'Orient, nommé Télémaque, quitta sa retraite, ne pouvant contenir davantage sa sainte haine contre de telles abominations. Il se hâta vers Rome et arriva au moment où les joutes battaient leur plein.

"Il court à l'amphithéâtre, continue Théodoret, s'élance au milieu des gladiateurs et fait les plus grands efforts pour les empêcher de continuer cette lutte sanglante. Les spectateurs de ces barbares assassinats s'enflamment de fureur contre lui, inspirés par le démon qui savourait avec volupté ses effusions de sang humain. Les pierres volent de toutes parts et écrasent le saint auteur de la paix. A cette nouvelle, l'empereur demande que Télémaque fût mis au rang des martyrs et il abolit pour toujours ces sortes de spectacle." (1)

Pareillement, l'Eglise peut se louer d'une victoire à la fois morale et économique quand elle jeta le discrédit sur les courses de chevaux. A la fin de l'Empire, cet amusement, devenu fureur, coûtait excessivement cher et le pauvre peuple se saignait à blanc pour la conservation de ce prétendu intérêt national. Et pourtant! quelle inutilité. Les cavaliers eux-mêmes ne recevaient pas de rétribution; esclaves pour la plupart, ils devenaient la proie toute désignée des prostituées auliques. L'Eglise canalisa les immenses fortunes que rongeaient ces amusements. Elle les tourna vers le soulagement des misères morales et même physiques d'un peuple aveugle, payant de ses gros sous sa propre décadence.

L'Eglise refit aussi le théâtre corrompu jusqu'en ses racines.

(1) THEODORET. Cité par Baudrillart: "Mœurs chrétiennes, mœurs païennes, P. 239

Elle restaura cet art avec les drames liturgiques et les Mystères qu'elle considérait formateurs au point de leur donner accès en ses temples. Mais, fidèle à ses normes, elle les expulsa du Lieu Saint lorsqu'à leur tour, ils ne répondirent plus aux exigences de la morale, dégénérent et perdirent leurs heureux effets du début.

Aujourd'hui, l'Eglise ne boude ni les arts ni le progrès, quelles que soient les calomnies suscitées à ce sujet. Elle-même tient le théâtre en haute estime étant ^{reconnu} qu'elle lui a en quelque sorte donné la vie. Le nouveau théâtral, si prometteur de nos jours, a eu pour instigateurs ses fils les plus dévoués. Elle patronne les sociétés vouées à cet apostolat et salue avec reconnaissance ceux de ses enfants qui s'adonnent à la réforme chrétienne de cet art si éloquent. Bien plus, si l'on se souvient que le théâtre antique, surtout la pantomime (danse silencieuse de la plus haute expression et de la plus complète élégance, découpée d'effets lumineux) était une excitation tacite à la passion, dégradait l'acteur officiellement dès qu'il choisissait sa carrière, l'on conviendra encore que l'Eglise relève toute une classe de la société: elle ennoblit les interprètes et leur assure des cachets convenables que savent leur verser les adeptes du beau.

-- --

Mais, il nous semble anticiper. L'heure n'est pas tout à fait venue de considérer plus en détail les entreprises révolutionnaires (au sens non péjoratif du mot) de l'Eglise, dans les agissements

particuliers et sociétaires qui ont bâti la civilisation franchement chrétienne dont le Moyen-Age a laissé un si lumineux exemple. Il convient plutôt ici d'étudier quelques caractéristiques fondamentales de cet humanisme, quelques ressorts secrets qui expliquent sa puissance, quelques attributs de la plus haute sagesse qui donnent tant de poids à ses opérations. Car, si l'humanisme chrétien jouit d'un dynamisme sans égal, c'est qu'il étale sa force sur les théories les plus formatrices que ne manque pas d'insuffler le maître des âmes, l'Esprit-Saint, éducateur prouvé.

Pourquoi donc l'humanisme éternel réussit-il ?

C'est d'abord parce qu'il est CATHOLIQUE. Il embrasse toutes les autres formes de culture déjà passées sur la terre, en extrait les valeurs capitales, puis leur redonne une orientation surnaturelle et non seulement spirituelle. N'allons pas croire, toutefois, que s'il tient à puiser à droite ou à gauche, c'est qu'il manque de richesses et s'emploie à grossir son patrimoine de dépouilles abandonnées. Il s'assimile plutôt à la greffe féconde qui ne se refuse à aucun sauvageon désireux de renouveler sa vie. Il condescend pour relever, se plie aux modalités des aspirations terrestres, consent à une actuation passagère pour infuser ses éléments immortels et relever plus efficacement la civilisation où il s'est en quelque sorte incarné. Les différentes cultures ainsi recrées offrent des dissemblances que l'esprit humain a profit à étudier mais présentent toujours une même ligne commune : la vérité des conceptions et la noblesse des aspirations. Et les contraires prouvent nos avancées : rappe -

lons-nous l'humanisme gréco-latin avant son alliance au greffon chrétien, deux mots le caractérisent: fausseté des notions élémentaires sur la nature de l'homme, déchéance des aspirations esthétiques.

Catholique, notre humanisme l'est encore parce qu'il survole tous les âges. Il consent à relever le patrimoine intellectuel des générations successives afin de se faire tout à tous. Dans la mesure où ces idéologies sauvegardent les intérêts de la foi et de la morale, il les compénètre et leur donne un relief d'éternité. Il agit ici comme ce sel de la sagesse qui conserve en leur fraîcheur primitive les tentatives que l'homme fait pour se rehausser. On le remarque aisément, toutes les fois que les actes civilisateurs de l'humain ont reçu la consécration de l'humanisme chrétien, ils ont perduré à travers les contradictions. A preuve, c'est que l'institution monacale, essai héroïque de coordination et de sublimation des intérêts humains a subsisté en une verte jeunesse et promet encore des jours florissants parce que la pensée chrétienne a fortifié chacun des éléments qui en constituent la charpente.

Quelle force, dès lors, que cette pensée théocentrique! Elle participe à l'éternité et à l'infailibilité de Dieu, elle relève définitivement toute pensée qui se joint à elle. La civilisation chinoise, scandinave ou aztèque peut réussir à orner une personnalité, parce que si la sève de l'humanisme chrétien la vivifie, elle devient une partie du grand tout régénérateur, lui conférant une modalité uniquement accidentelle.

Mais, d'après le Père Sertillanges, cet humanisme est catholique, c'est-à-dire, universel en profondeur, l'humain trouvant dans le mysticisme chrétien son explication première, la règle de son action et son originalité dernière. Et ce, est attribuable au fait que le catholicisme est revêtu d'un caractère divin et d'un caractère humain.

"En effet, l'Eglise est comme la continuation du Christ. Or, le Christ est à la fois Dieu et homme. Donc, l'âme de l'Eglise se sera à la fois divine et universellement humaine. En tant qu'institution divine, l'Eglise ira donc puiser sa notion de l'humanité à la source même, dans la pensée créatrice; et, en tant qu'institution humaine, elle voudra réaliser cette notion dans l'histoire, en collaboration intime avec le Créateur. Mais, cette réalisation ne pourra se faire sans une information totale de l'homme. L'homme appelé à la divinisation en vue d'une humanisation plus complète, ne peut négliger en aucun de ses actes les directives de cette Eglise humano-divine." (1)

== ==

Notre humanisme religieux est encore une ÉCOLE DE MYSTIQUE et non seulement d'art. L'homme a besoin de mystique, quand elle lui manque, il s'en crée une de toutes pièces. Si ses dogmes ne s'épanouissent pas en une mystique, il y érige ses œuvres. Voilà toute l'origine de la mythologie grecque et de ses complications ténébreuses. Qui dit mystique suggère une nuance marquée d'élévation religieuse. Notre code formateur embrasse les notions de la foi révélée, adhère aux doctrines insondables du mystère, les reconnaît indispensables, même pour l'avènement de la joie intime, joie d'une âme qui connaît l'infini et admet des sublimités qui outrepassent les

(1) A.D. SERTILLANGES, o.p. "Civilisation, Culture, Humanisme et Catholicisme". Vie Intellectuelle, t.39. P. 360.

puissances humaines. Rien de surprenant que le monde spirituel renferme des secrets insondables puisque la création en contient un grand nombre.

-- --

Cet humanisme qu'est le nôtre tient encore sa vitalité et sa profondeur de L'ABNEGATION MEME SUR LEQUEL IL REPOSE. Il suppose une sage modération dans la part destinée au créé. Trop d'entraves matérielles retiennent les facultés au niveau de la seule perception, elles empêchent de prendre l'essor vers les sphères spéculatives. Trop de bien-être favorise le corps aux dépens de l'esprit. Il importe souverainement de pratiquer cette diète du coeur et des sens, diète qui enlève le superflu à la bête et en gratifie la partie supérieure. L'humaniste en voie de former en lui l'homme novus se répète volontiers avec De Senis: "Je ne veux de la terre que juste ce qu'il faut." Il va se rappelant que ni le débauché, perdu dans l'affection des sens, ni le riche d'esprit, accaparé par son avoir, ne s'adonnent vraiment à la vie intellectuelle. Seuls les saints ont réussi à posséder tout l'humain sans en être possédés le moins. Ils participaient en cela à la perfection divine qui se répand sur tous les êtres pour les activer à la vie, sans que pour ce fait, la vie divine s'amoindrisse ou se partage. L'humaniste chrétien règne sur la matière, il n'en subit pas l'esclavage, il la compénètre, lui fait remplir son but en ce sens qu'elle concourt à la gloire du Maître par l'usage raisonnable qu'en fait l'homme, pontife, intermédiaire entre la créature et le Créateur.

Notre humanisme porte encore, comme quatrième marque, sa possibilité de REALISER TOUTES LES NOBLES AMBITIONS. Et, en tête de ces ambitions, il faut placer la tendance vers la perfection de sa nature. Que désirait Platon, en somme, dans ses théories sur l'âme? Se mieux connaître afin de mieux parvenir au sommet de la vie spirituelle. Et, si étrange que cela paraisse, même au milieu de leurs rites les plus barbares, les cultures de tous les temps et de toutes les latitudes ne cessaient de vouloir la précellence de la nature, parce que cette recherche constitue une forme très nette de la tendance au bonheur vers lequel l'âme aspire. L'on pourrait affirmer que la béatitude de l'homme, double en son objet: une béatitude objective et entière après la mort, une autre relative et partielle ici-bas, consiste, en ce monde, à voir sa personnalité croître sans cesse jusqu'à ce que la réceptibilité atteignant sa pleine mesure, il se voit admis dans l'au-delà par la mort, pour parfaire et fixer cette perfection. L'homme veut l'absolu. Il sent que tout glisse sous ses pas, tout se gâte de relativité. Il lui reste une solution: adopter un *modus cogitandi* qui ajoute à sa nature imparfaite et bornée. Cette surnature qui dédouble au moins les possibilités d'action, Dieu y a pourvu largement. Il se charge d'infuser une goutte de sa vie propre, la grâce; ce faisant, il établit une peréquation entre les capacités et aspirations de l'âme, d'une part, et ses activités, d'autre part. L'âme saisit qu'elle évolue en pleine sphère favorable quand elle s'exerce sur les mystères, les vérités consolantes de la religion, quand elle se nourrit de la priè-

re, triomphe du sacrifice sur la matière.

== ==

Enfin, en cinquième lieu, cet humanisme éternel, on pourrait le dire ILLIMITÉ, ASPIRATIF JUSQU'AUX PERFECTIONS DIVINES MÊMES. Il n'a pas de frontières à son exercice, puisque loin de s'exercer sur des vérités contingentes, il fixe ses opérations sur la vérité éternelle. Il compte ses mérites à la richesse de son Objet. Nécessairement, il nous entraîne vers tout ce qui donne un prix éternel à la vie humaine. C'est vraiment le culte en esprit et en vérité, combien plus méritoire et apaisant que toutes ces cérémonies baroques d'un symbolisme immédiat, sans répercussion sur la vie, sans correspondance dans la pensée, telles que nous les présentait le paganisme. L'humanisme éternel veut diviniser le monde, relever la matière, rétablir la condition première de la créature humaine, plus près de l'ange que de la bête, amoindrir la poussée mortelle vers la terre à terre qui fait l'horizon de trop de vie; donner à une existence terne des reflets, des retentissements d'éternité, prendre à la terre les germes de vie éternelle qui constituent le trésor spirituel comme les filons d'or établissent le capital financier. Il faut achever la nature humaine réparée par la Rédemption, il faut mettre Dieu dans la vie, car à sa venue sur terre, celui-ci a fixé définitivement l'idéal du bonheur: jeter en nous le plus possible de vrais ferments divins. "Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance", ce que les Saints Pères expliquent en disant que Dieu s'est fait homme pour que l'hom-

me soit fait Dieu.

L'idéal nouveau, c'est un infini consolant, un infini assuré, non une abstraction conventionnelle, un seul acte de l'intelligence.

"L'infini agit sur l'âme pour l'élever et la dégager du temps. L'œuvre de la vie, c'est de sacrifier les intérêts de notre existence passagère à cette immortalité qui commence pour nous dès à présent, si nous en sommes dignes." (1)

Mais, remarquons la véracité de la réticence qui fait suite dans la pensée de Mme de Staël:

"Toutes les religions ont ce même but (un épanouissement de la tendance vers l'infini) mais, les beaux-arts, la poésie, la gloire et l'amour sont des religions dans lesquelles il entre plus ou moins d'alliage." (1)

L'auteur ne pouvait mieux dire: les joies du cœur, de l'intelligence, les intérêts de l'amour propre peuvent souffler sur l'âme des brises d'infini, mais, si elles ne puisent leur vertu fertilisatrice dans les richesses de l'éternité, c'est-à-dire, dans une application à Dieu, elles ne sont que des nuées desséchantes dont le passage cause une aridité douloureuse. L'homme se traduit, se stylise, se transpose dans les arts, il se sublimise souvent dans l'amour, montrant la valeur de ses sacrifices; il lui faut quand même la consécration du divin pour perpétuer cette élévation, surtout pour lui apporter son couronnement nécessaire. Seul le christianisme s'avère capable de franchir l'abîme de perfection en face duquel nous place l'humanisme ordinaire. Le sujet se rendra pas-sif

(1) MME DE STAËL. "De l'Allemagne", Tome II, p. 269

sous l'action de la grâce qui le divinise, qui l'élève à un ordre transcendant où il devient infiniment plus n'était.

Parvenu au faite de sa tendance vers le Souverain Bien, l'homme s'identifie avec son Créateur. Non pas qu'il participe aux opérations ad intra propres aux personnes divines ni qu'il devienne partie obligato de la nature divine, seulement, il voit très réellement sa vie informée par les opérations méritoires de Dieu. Celui-ci ayant emprunté une fois un corps humain pour accomplir l'oeuvre de la Rédemption, il se justifie d'en employer une multitude d'autres pour perpétuer cette entreprise à travers les âges. C'est ainsi que l'Apôtre pouvait avouer en toute fierté: "J'achève en mon corps ce qui manque à la passion du Christ." (1) Quelle gloire! La vie prend alors son véritable aspect. Sans contention aucune, elle se tourne vers la partie spirituelle de l'homme et lui présente un aliment de la plus pure substance. L'âme sent ici qu'elle adhère à l'infini de la vérité et en vit pleinement. Rayon émané de Dieu, ce n'étaient ni des symboles ni des augures, encore moins des vices qui allaient la rassasier, c'est l'astre même qui l'engendre. Par cette "identification", Dieu ne détruit point notre nature ou ne dissout nullement notre personnalité, mais par une génération mystérieuse, il produit en nous une nouvelle nature, capable de perfectionner la première et de transformer à fond toutes nos énergies productives. Il nous engendre dans le Verbe de vérité (2) et nous communique par le don de la grâce une réalité qui nous rend conformes

(1) COLOSS. I, 24

(2) JACQUES, I, 18

à sa nature, aptes à ses opérations. Il établit entre Lui et nous une union complète très réelle, préparation efficace ou plutôt commencement de la possession qui nous l'approprie dans les cieux.

"Cette oeuvre est supérieure à la création, car, ici, le résultat est une perfection essentiellement surnaturelle qui d'elle-même ne se mesure qu'à la divinité". (1)

Et que l'on ne croie pas à un mythe ou à quelque dévotion trouvée dans quelque béatille: c'est là l'aboutissement normal de l'humanisme chrétien. D'ailleurs, il faut voir l'enthousiasme avec lequel un classique de sévère ordonnance, le père Longhaye, s.j. embrasse cette unique méthode de réaliser toutes les hautes aspirations. C'est avec transport qu'il la salue et en remercie le céleste consommateur:

"Être en vous, m'abîmer, m'absorber, disparaître en vous, qu'est-ce, sinon me transformer autant que possible en vous, le nouvel Adam, l'Homme-Dieu, sinon tendre sans relâche vers cet idéal où touchait votre Apôtre, qu'il déclarait même avoir atteint, comme il est donné à l'homme d'y atteindre par grâce et par fidélité? O idéal magnifique et délicieux! Vivre de votre vie, vivre personnellement et tout juste assez pour ne plus vivre que par vous, de vous, selon vous, pour vous! Penser vos pensées, sentir vos sentiments, reproduire vos actes; n'avoir plus de moi que pour le confondre volontairement avec le vôtre. O manière sublime et pratiquement l'unique, de perdre mon âme et de la retrouver en la perdant." (2)

C'est là l'état mystique par excellence, une conscience d'être agi surnaturellement et qui exige pourtant une suprême activité, qui suppose un suprême dépouillement intérieur et des années de vertueux efforts. C'est Dieu qui se réfléchit dans l'âme comme en un miroir d'une souveraine perfection. Et comment se surprendre d'une telle magnificence quand c'est Dieu qui enseigne et réalise à la fois? Il

(1) FELIX ANIZAN, o.m.i. "En Lui", Chap. 6

(2) LONGHAYE, s.j. "Exercices spirituels". P. 607.

est le Maître, non seulement au sens de souverain (dominus), mais en tant que pédagogue insurpassé. (Magister et Doctor). Il doit s'y entendre en réforme de l'humanité. Sa thèse va renfermer la sûreté du procédé et le sublime de l'achèvement, le tout dans un bonheur dont seuls l'intensité et la vision différeront dans l'au-delà. Il n'y a pas à sortir de là : pour sauver la logique, il faut en venir à cette méthode. "Ego sum VIA, VERITAS et VITA", a-t-il affirmé. Quiconque le fixe en son âme ne peut que s'en féliciter et les passages de l'antiquité devant les quels on s'exalte sont ceux qui entrevoyaient ces consolantes réalités. Cicéron l'avait pressenti sagement quand il disait: "Summa religionis est imitari quem colis". Mais, précisément, le Maître a daigné hausser encore ce summa religionis. La seule imitation est trop statuaire, trop livresque. Il y aura en lieu et place une fusion de vies, une unité de pensées et de sentiments. "Ecce sentite in vobis quod et in Christo Jesu" (1) Et ainsi, la culture humaine a joué son rôle de moyen: fournir plus de terrain à l'exercice des activités divines en l'homme. En se développant, la nature a étendu le champ de la grâce. Pensées, sentiments, volitions calqués sur ceux du Christ: quel ton prennent-ils et quels fruits portent-ils? Jugeons-en par les réactions de l'humaniste en face des problèmes de sa formation personnelle et de son évolution au milieu de la société. Il ne peut que figurer glorieusement, car, "la vie de l'Eglise catholique menée en sa plénitude et en sa pureté parfaite ne serait autre que la culture même et la civilisation".(2)

(1) PHILIPP. II, 8.

(2) A.D. SERTILLANGES, o.p. "Vie Intellectuelle". t.39 P. 367.

CHAPITRE 4ème.

CONCEPTION NOUVELLE DE L'AMOUR DE SOI.

La créature ainsi rapprochée de son Principe, ainsi fusionnée à Lui ne se comportera plus comme l'homme naturel, l'homme livré à lui-même, penché sur la tâche laborieuse de tirer lumière et réalisation de ses efforts personnels seulement.

Que sera l'homme nouveau dans ses comportements? Il réagira divinement en face de la formation de l'intelligence, en face de la conquête de sa volonté et devant le culte à rendre au prochain. Ce sont trois aspects de la pratique humaniste qui formeront la matière des deux chapitres subséquents.

== ==

En tout premier lieu, relativement aux théories dont s'éclaire son intelligence, le mystique prime n'importe lequel compétiteur, car, il rétablit les valeurs morales dans l'ordre voulu par la Providence. Au premier plan, il met l'âme. Il ne saurait oublier qu'il est homme par cette âme et que sans elle, il se rangerait au niveau inférieur de l'animalité. C'est ce que lui montre le simple raisonnement. Sa décision de tout ordonner au règne de l'âme tire son origine de la parole non équivoque du Chef: "Que donnera l'homme en

échange de son âme?" Il préfère la sagesse, c'est-à-dire la connaissance de soi et de sa destinée à la science; il apprend à estimer selon son être du dedans; bien au-dessus de l'esprit il place le cœur et la volonté qui tendent au bien et à la sainteté, sachant que la vie nouvelle conférée au Baptême a un retentissement plus profond dans l'homme que n'en pourrait avoir aucune culture naturelle.

Mais, la difficulté s'établit bientôt: il est matériel aussi, ses sens ne perçoivent pas le royaume de Dieu qui exerce ses activités à l'intérieur. Le visible immédiat semble mettre le réel invisible en échec; trop de concret éblouit et détourne de l'abstrait qui ne se confond pourtant pas avec le fictif. Le remède qui s'impose à ce déséquilibre, qui permet au contingent terrestre de ne pas bousculer l'éternel nécessaire, c'est la répression organisée de l'élément inférieur, c'est un ensemble de comportements mesurés, c'est la mortification des sens au profit de l'esprit. Le corps ne peut régner en maître, s'adonner à toutes ses tyrannies et laisser évoluer l'âme dans les régions de la vérité. Cette mortification prend des formes très accentuées et plus poussées que toutes les prudences d'autrefois. Ainsi, la chasteté si intimement liée à la lucidité de l'esprit se voit adjoindre la pudeur, gardienne de la vertu délicate. Pour amoindrir les assauts contre l'esprit, la pudeur dresse autour de lui un mur de circonvallation, un ensemble de prudentes réserves qui bannissent jusqu'aux causes du mal. Le paganisme ignorait et ignore aujourd'hui même ces précautions dont s'en-

teure la vertu. Il s'en rit, les traite de bigoterie stupide et d'étroitesse de vues. Pourtant, que l'on juge l'arbre à ses fruits: l'impudeur qui n'est pas tout à fait le mal accepté et consommé n'était-il pas la cause même de l'immercialité antique? Où chercher une cause au libertinage sinon dans cette aisance que l'on professait pour le nudisme, la promiscuité, les propos graveleux? De là à la turpitude, la limite est souvent infinitésimale. Cette pudeur qui garde les entrées et assure le souverain domaine de l'âme, se joignent les diverses modesties: l'humilité qui règle les sentiments d'excellence, la studiosité qui met un frein au désir frivole de tout connaître, la bonne tenue qui sait vaquer aux occupations sérieuses, l'eutrapélle qui surveille les délassements. Ainsi gardée, l'âme n'a pas à craindre les assauts de la passion animale et peut davantage vaquer aux offices du commerce divin.

Or, dans ce commerce, l'âme n'a pas à redouter l'ennui, car Dieu, fidèle à sa nature, sait présenter à nos yeux des richesses dignes de son infinie perfection. Et voilà tout l'enthousiasme de l'âme identifiée qui s'emploie à scruter son Dieu. Enfin, elle trouve des mystères sérieux taillés sur le patron divin, des élévations pures chez un Etre tout à fait exempt de nos faiblesses. Combien la Trinité chrétienne l'emporte sur la contradictoire trilogie hindoue de Brahma, Vishnou et Siva! Que sont les apparitions sans but et les étranges descentes sur terre des dieux Avatara et Vishnou auprès de notre Incarnation, grandiose relèvement de l'âme par la foi, la confiance, l'effort personnel et l'espoir de la rétribution? Quel-

le comédie stupide que la neuvième descente d'Avatara où il apporte définitivement à l'homme, enseignait le Brahme, ruine et désolation, honte et désespoir. Tristes vestiges de notre doctrine de la Rédemption où l'on assiste à la dernière phase d'une victoire glorieuse sur un ennemi séculaire, lequel perd ses charmes lui permettant de nous lier à jamais. Ce sont là nos mystères, pour ne plus citer que les trois principaux: des vraisemblances, des réalités nobles et pleines d'espoir. Rien d'assujettissant pour l'esprit que d'adhérer à des doctrines aussi hautes mais combien libératrices. On a prouvé de tous temps que l'unité favorisait la force. Notre mystique canalise les potentialités spirituelles avec son culte du Dieu un.

"Les phénomènes du monde extérieur, les péripéties même de la végétation frappaient d'un étonnement religieux les peuples primitifs. La vie se révélait pour eux dans les ondulations d'un champ de blé, dans le jaillissement cristallin d'une source; ils devinaient une puissance infinie derrière toutes ces énergies en jeu, toutes ces forces en mouvement... De là, ces romans imaginés à plaisir et qui prétendaient raconter à plaisir l'existence des dieux et des déesses... L'homme était un enfant charmé par la curiosité des choses extérieures. Il n'explorait pas encore l'univers qu'il portait en soi." (1)

Oui, de là en effet ces kyrielles de dieux saugrenus qui s'étagent dans tous les musées du paganisme. Toutes les forces extérieures y sont représentées, les activités de l'homme s'y illustrent, mais, hélas, que de fois aussi ses vices y trouvent excuse. Car, répétons-le: quand l'homme n'a pas de mystique, il érige ses comportements eux-mêmes, voire ses déportements en un culte qui le satis-

(1) LUCIE PIERRE-COYAU, "Ames parfaites, mes chrétiennes." P.3

fasse.

C'est une force que notre idée d'un Dieu unique, ordonnateur et régulateur de tout, étranger à notre nature, c'est-à-dire, à nos faiblesses, principe de perfection, justice après notre mort, miséricorde durant notre existence, providence de nos jours, consolation de nos larmes. C'est aussi une assurance de constater que des millénaires durant, des multitudes ont prié le même tuteur de leur vie, ont traité simplement avec un vrai Père, dépouillé de ces misérables attributs guerriers dont le paganisme ne cessait de le revêtir. L'esprit ne s'égare pas à la recherche du dieu le plus propice à tel moment: c'est toujours à un Père que le chrétien s'adresse, un père qui a prouvé jusqu'à l'excès l'intérêt qu'il porte à ses petits enfants. Où l'Hindou, au contraire, puiserait-il une force quand son culte lui dit: "Crois que cette pierre est un dieu et elle le deviendra." Où le Grec puisera-t-il sa consolation et la force de se tenir droit quand ses volumes lui montrent Jupiter qui se meille après s'être livré aux voluptés avec Vénus? Faiblesse ridicule que ce ramassis de fainéants toujours prêts à se repaître des malheurs des hommes, fable ingénieuse astée par Satan pour flageller son ennemi de toujours.

== ==

Ce Dieu unique, tendre et désintéressé, quel profit aurait-il à maltraiter ses créatures si faibles? Pourquoi n'en aurait-il pas soin plutôt, puisque ses infinies perfections incluent la mansuétude, la bénignité? C'est là une certitude pour le mystique. Il sait

et voit Dieu sans cesse occupé à régler, à disposer les événements pour le bien de la terre. Finis les dédains orgueilleux du fatalisme, de la destinée ou du sort! Il y a trop d'ordre dans la création, trop de richesses dans l'âme humaine pour que tout s'organise ou se dissolve au gré du sort et de la fatalité. L'âme ne pouvant découvrir les deux extrémités de ce séjour sur terre préfère encore s'adonner à la confiance en un Père qui veille sur elle que de se croire le jouet de forces aveugles la jetant sur la machine ronde et la reprenant bientôt pour l'extinction dans le néant.

"A qui s'appuie tout entier sur la foi, à qui avance les yeux fermés, sachant qu'il ne peut rien par lui-même, il n'est d'autre force pour construire et pour aller de l'avant que l'Espérance - pour demain et pour le moment présent lui-même - et d'autre infailible garantie que le secours du Dieu tout-puissant et les mérites de Jésus-Christ en qui il a sa confiance." (1)

Foi et confiance: deux vertus à étroite interdépendance. Mieux vaut se perdre dans le Créateur et ne pas se tracasser outre mesure. Le Verbe ne nous apprend-il pas que les cheveux même de nos têtes sont comptés et que les volatiles ne tombent pas sur le sol sans un dessein prémédité du ciel?

La question de la prédestination, sous-jacente au fatalisme perd de son acrimonie devant l'esprit de foi et la confiance. Qu'est-ce que fait à l'âme ce savoir qu'a Dieu de son sort final et de celui où s'engagent toutes les créatures intelligentes? Dieu sait quel usage l'on fera de ses dons, voilà tout. Il ne saurait

(1) JACQUES MARITAIN. "La pensée de saint Paul." P. 158

porter atteinte à la justice parce qu'il donne à chacun les secours nécessaires au salut ou parce que tout simplement il introduit dans l'existence un être qui périra dans sa disgrâce. Il crée l'homme libre et ne peut pas s'empêcher de connaître le choix de cette liberté. Rassurée sur ce point, l'âme adore et se "jette dans les bras d'un Père qui ne se reculera pas pour la laisser choir."
(Saint Augustin)

-- --

Toute orientée vers les opérations intérieures que sont les vertus, la créature partisane de l'humanisme éternel n'en demeure pas moins les deux pieds sur la terre; elle n'évolue pas dans un monde chimérique, mais dans le monde même de l'Antiquité qu'elle voit avec des yeux tout différents. Elle s'élève de la terre à l'instar de son Maître, dont l'ascension glorieuse eut pour point de départ un quartier de roc... On ne peut l'accuser d'utopisme. Les saints sont taillés dans l'étoffe commune et Laprade ne pouvait dédier à ceux-ci un plus beau vers que l'immortel:

"Rien d'humain n'échappe au cœur de celui qui aime Dieu."

Si le mystique regarde la terre, c'est pour se bien convaincre du vide des existences qu'emporte le tourbillon de la mort. Il trouve sur la terre même le motif de son élévation. Il considère inutile un attachement immodéré pour tout ce qui a la consistance de la vapeur. Non pas qu'il affiche un dégoût aristocratique pour le bien-être raisennable, qu'il joue au désabusé que rien ne peut distrai-

re d'un superbe ennui. "Le mal du siècle" tournait au pessimisme, à l'inaction. La mélancolie chrétienne comporte une lueur d'espérance qui tue tout germe de morbidité. En face du relativisme terrestre, le vrai humaniste s'avise de répartir les activités selon l'importance des occupations vues sous l'angle "éternité". A l'exemple de son modèle et parce que digne fils d'une Eglise dont la mission toute spirituelle ne l'empêche pas de promouvoir ou d'instaurer au besoin les meilleurs systèmes pour la prospérité temporelle, il consacre ses activités au soulagement des afflictions présentes. Il veut pour tous ce bien-être raisonnable dont la possession assurée permet l'envol vers les sphères de l'esprit.

Toutefois, il travaille sans âpreté, ne lâchant jamais la proie pour l'ombre: il reste les yeux fixés sur l'étoile de sa vie pour ne pas renverser l'ordre des valeurs. Il sait bien que la souffrance ne s'éliminera jamais totalement d'un monde déshu volontairement. Aussi bien, après avoir dédié tous ses efforts à l'assainissement de son entourage, il accepte le reliquat de déboires qui contriste toute existence. Il baise le main qui frappe, le scalpel qui taille, le sécateur qui émonde pour son bien.

La vie est brève, c'est encore pour le mystique un appel à se tenir prêt. Il lui tarde d'aller parfaire les cadres de ses connaissances dans une pleine possession de la Vérité et dans une jouissance pure de la Beauté. Cette réalisation du type parfait, dernier épanouissement de sa personnalité, ne pourra atteindre son apogée qu'après la dissolution du complexe vital par la mort. Le corps ces-

sera alors de se porter comme obstacle à la spiritualisation totale de la connaissance et de l'amour. Le chrétien ne veut pour rien au monde compromettre cet épanouissement. Si au moment de la scission, l'élément spirituel, l'âme, était assujéti à l'élément charnel, le corps, par une affection quelconque au mal, cet assujétissement subsisterait par delà le tombeau et l'âme verrait dans les tourments de l'enfer se confondre et s'embrouiller l'ordre de ses connaissances et de ses volitions.

== ==

Or, au sein de son existence terrestre, par quel moyen premier l'humaniste intégral prend-il contact avec son idéal? L'antiquité n'avait que l'étude et la réflexion, le christianisme centuple l'efficacité de ces deux facteurs par un troisième que la vieille école acceptait à l'état de rite seulement: la prière. La prière sera la prise de contact parfaite avec cet idéal entrevu, ce sera comme le retour du sculpteur à son marbre, du musicien à son clavier, ou encore, puisque l'humanisme tend vers un épanouissement, la prière s'assimilera à la caresse répétée du soleil qui ouvre le bouton de la rose et le porte jusqu'à sa perfection.

La prière s'avérera ici d'autant plus sérieuse que dans l'Antiquité, elle était plus vide et toute extérieure. Elle prend surtout la qualité du désintéressement. Finis les rites uniquement impérateurs et expiateurs. La prière veut être une entrée en contact avec la divinité toutes les fois que les émotions deviennent un peu fortes ou même, à propos des mille riens de la vie. On ira jus-

qu'à la définir "une respiration de l'âme", tant on la voudra fréquente et inhérente à toute activité. La prière du mystique a ses formes particulières mais ne contient rien de la rigidité rituelle. Ce ne sont pas tant des gestes qui disent l'adoration ou la réparation que des pensées, des aspirations sincères et ferventes. Certes, il s'adresse encore des oraisons de demande et d'expiation, l'on veut encore mettre Dieu au courant des besoins actuels de la vie, l'on veut offrir des réparations pour les offenses personnelles ou celles de ses frères, mais, l'on connaît et pratique des formes supérieures à ces prières égocentriques, en somme, destinées aux intérêts propres et voulant les contenter à tout prix. Sur le plan nouveau, la prière prend volontiers la forme de l'amour de complaisance. L'âme redit à Dieu toute la joie qu'elle éprouve de Le savoir parfait, souverainement bon et digne des hommages qui lui sont rendus. Elle porte à ses pieds des désirs brûlants de lui rendre mille fois plus d'adorations, elle voudrait Le voir glorifié par tout ce qui respire, surtout par les êtres raisonnables. Elle emprunte les adorations et les actes d'amour de toutes les âmes mystiques, des créatures supérieures existantes ou potentielles et les offre en hommage souverain. Bien plus, elle présente à Dieu le Père, comme seul tribut digne de sa Majesté, les vénérationes infiniment agréables que lui porte le Verbe, reflet de sa perfection. Tout cela se fait sans contention, dans le plus grand calme, avec joie et dilatation de cœur.

Puis, succède le remerciement qui atteint la théorie nombreuse

des bienfaits que la Providence déverse sur la créature. Faveurs d'ordre temporel, d'ordre rationnel et surnaturel, tout y passe et à chacune, l'âme touche en quelque sorte la paternelle bonté d'un Père qui oriente tout vers le bien éternel de ses élus. L'offrande, l'espérance ou la confiance, la douleur ou détestation du péché, les saints désirs ou résolutions, autant de modalités nouvelles qu'adopte la prière, autant de facteurs inconnus à date.

L'union à Dieu par l'élévation fréquente de l'âme devient pour la personnalité une opération qu'elle juge, et avec bonheur, tout à fait indispensable à son achèvement, lequel se réalisera au tempo des contacts avec la Source de toute perfection. C'est un fait indubitable qu'avait remarqué le docteur Alexis Carrel et qu'il a livré à la constatation générale :

"Ne nous est-il pas permis de croire que nous sommes plongés dans un milieu spirituel que nous subissons et dont nous ne pouvons davantage nous passer que de l'univers matériel, c'est-à-dire, de la terre et de l'air? Et ce milieu ne serait autre que l'être immanent dans tous les êtres et les transcendant tous, que nous appelons Dieu. La prière pourrait donc être considérée comme l'agent des relations naturelles entre la conscience et son milieu propre, comme une activité biologique dépendant de notre structure. En d'autres termes, comme une fonction normale de notre corps et de notre esprit. Prier apparaît comme indispensable à notre développement optimal... L'homme a besoin de Dieu comme il a besoin d'eau et d'oxygène. Joint à l'intuition, au sens moral, au sens du beau et à la lumière de l'intelligence, le sens du sacré donne à la personnalité son plein épanouissement. Il n'est pas douteux que la réussite de la vie demande le développement de chacune de nos activités physiques, intellectuelles, affectives et spirituelles. L'esprit est à la fois raison et sentiment. Il faut donc aimer la beauté de la science et aussi la beauté de Dieu." (1)

(1) ALEXIS CARREL. "La Prière". P. 30-31

Dès lors que l'âme a saisi ce moyen, elle ne veut plus le quitter, elle y adhère et en fait le soleil de son existence. Elle répète volontiers que c'est là la sagesse dont Salomon vantait les mérites: "Avec elle, tous les biens me sont venus." La prière sera sa vie et toute sa vie sera une prière. Tout rentre au service de Dieu, tout devient hommage, sacrifice de louange.

"Pour l'Antiquité païenne, saint était synonyme de sacré, c'est-à-dire, ce qui est physiquement, visiblement, socialement au service de Dieu. Et c'est seulement dans la mesure où les fonctions sacrées la pénétraient que la vie pouvait avoir une valeur devant Dieu. L'Évangile a profondément changé cela en intériorisant dans le cœur de l'homme, dans le secret des relations invisibles entre la personnalité divine et la personnalité humaine la vie morale et la vie de sainteté." (1)

-- --

Vivant si près du ciel à cœur de jour par de si intimes relations avec la sainte Trinité, l'humaniste mystique ne peut que facilement se répéter le "Conversatio nostra in caelis est." Il doit dès lors se forger une conception éminemment digne et convenable du ciel. En cela, il s'éloigne encore de ses prédécesseurs. Nous le savons trop, leur Eden, leur Emyrée, leurs Champs Elysées n'étaient souvent que de gracieux bosquets où les ombres les plus propices charmeraient les plaisirs du plus bas étage. Leur paradis ne tendait qu'à perpétuer les mêmes délices dont ils regrettaient tant l'évanescence ici-bas. Les joies accordées à la vertu dans l'éternité n'avaient donc rien de substantiellement différent de celles que la nature s'accorde sur terre, en commun avec les ani-

(1) JACQUES MARITAIN. "L'Humanisme intégral." P. 135

maux... tout résidait dans la durée: ici, l'avant-goût; au-delà, le rassasiement. Or ce grossier matérialisme, cet infecte bourgeois cède la place à une théorie digne de la partie noble de l'homme. Le ciel chrétien, c'est une possession définitive, complète, illimitée de Dieu, par l'âme qui a mérité de voir le pur Esprit par ses triomphes sur la matière. Le corps est ici entraîné dans le tourbillon de délices spirituelles, il est lui-même glorifié, doué de nouveaux attributs pour recevoir une infusion de bonheur que sa condition présente ne peut supporter. Toutes les petites joies terrestres se retrouvent pour qui les veut, dans ce paradis chrétien, mais elles paraissent si chétives, si pâles devant l'attraction du Soleil de Beauté que tout l'être se fond dans une adoration et un amour ardents, oublieux de tout le reste. L'âme continue, sans craindre d'amoindrissement, les pleines visions de la réalité, les occupations d'amour qui s'augurèrent dans la vallée de l'exil. La béatitude reste la même que sur la terre: la grâce, effluve divin, circule comme autrefois, laissant l'âme débordée de reliefs d'infini. Seules, l'espérance et la crainte ont fui; la réalité et l'impossibilité de trahir ont pris la place. L'âme voit la grandeur de sa participation à la vitalité divine, elle pénètre en autant que Dieu le permet, que ses mérites l'ont acquis, le mystère des perfections ineffables du souverain bien, le tout dans un immuable présent qui détruit un autre aspect de la souffrance terrestre: le sentiment de la fuite du temps.

Combien tout ce mysticisme console, ennoblit, solidifie les positions, même intellectuellement parlant. Ces vérités plaisent par leur unité et leur puissance. Il faut voir avec quelle avidité les esprits les embrassent quand ils ont longtemps erré pour les découvrir. Toutefois, il y a plus, car, si l'intelligence a trouvé dans le christianisme des vérités dogmatiques dignes de son exercice, la volonté doit aussi y puiser des mots d'ordre qui assurent son prestige. La volonté mène l'homme et elle réussit cette direction quand d'une part l'intelligence lui présente des vérités péremptoires et que, d'autre part, elle s'exerce à un effort gradué et continu.

Connaître le bien, c'est en effet peu de chose si la volonté insuffisamment puissante ne se porte à sa recherche. La volonté, c'est le ressort sur lequel fonctionne tout le mécanisme intellectuel. Or, le christianisme s'empresse de mettre tout en oeuvre pour que ce ressort agisse fortement. Il peut seul présenter une culture complète de cette faculté. En tout premier lieu, il déblaie le terrain, s'occupe un peu de négatif et s'emploie à prévenir cette volonté des attaques du diable. Le christianisme a révélé le diable : avant lui on ne le connaissait pas sous sa vraie face. Satan s'était voilé les traits hideux et se gardait de produire ses véritables oeuvres. Le mysticisme lui a arraché son masque et a montré que cet imposteur sait bien plus présenter de faux principes, ankyloser les volitions qu'exercer de malins sortilèges sur les éléments ou les bêtes.

Dès le principe, la volonté connaît son ennemi acharné: le prince des ténèbres qu'il faut mettre en échec non par des rites palabriques qui le font pouffer de rire mais par une ascèse tonifiante. L'esprit pervers agissant d'abord par la tentation, le christianisme a jeté ses lumières sur ces influences infernales que l'Antiquité ne soupçonnait pas. Elles n'en étaient pas moins réelles. Aujourd'hui, l'ennemi des âmes amenuise ses flèches, car, sa stratégie a été mise à nu et il redouble d'artifices pour séduire et regagner les masses qu'il a jadis tenues en respect. L'accent se donne sur le spiritualisme qu'emploie le diable en sa méthode. Il a laissé les maléfices extérieurs qui servaient à avertir de sa présence et à inspirer une terreur respectueuse chez ses sujets. Aujourd'hui, il lutte par les idées et les passions qu'il remue dans les âmes: à un ennemi conscient de son âme spirituelle, il tend des embûches spirituelles. Au fait, comme deuxième précaution dans cette ascèse de la volonté, la stratégie spirituelle révèle à l'homme sa propre impuissance de nature, même sans les achoppements que dispose l'ennemi du genre humain. La nature est faible: l'intelligence connaît la vérité à travers bien des brumes et la volonté ne possède pas de ressort à moins d'avoir subi un long entraînement. Les facultés inférieures de la sensibilité et de l'imagination, accordées par Dieu pour faciliter les rouages des fonctions supérieures sont souvent les écueils de la conduite. Leur trajectoire est souvent faussée: ce sont des coursiers fringants qui conduisent le cavalier dans toutes sortes de plaines verdoyantes,

mais loin du but proposé.

La nature est courte par quelque endroit, une dualité à l'intérieur divise déjà les forces avant que de les présenter au combat contre les puissances du mal qui assiègent de l'extérieur. Le poète l'a répété en des termes si décisifs: "Je connais en moi deux hommes..." que Louis XIV ne pouvait s'empêcher de s'écrier, en entendant cette orchestration d'un thème de saint Paul: "Oh! que je les connais bien ces deux hommes, moi..." Oui, chacun de nous connaît sa faiblesse due à une faction intestine, à des méprises fréquentes sur le vrai bien ou à des bouleversements de l'ordre établi, bouleversements appelés le péché. Car le péché, véritable source de la mélancolie déprimante des vieilles civilisations, il a fallu attendre la mystique pour le révéler. Le paganisme est profondément triste malgré son sourire effronté, et pourquoi? C'est que le péché et le dégoût qui en est le salaire en dépense sans cesse les attraits, chasse toute paix intime, tout sens de la sécurité, base du contentement personnel. Et le péché vient non de Dieu, comme le pensait le Grec ou l'Hindou, il tient son origine de l'homme qui choisit de sang-froid le renversement d'un ordre immuable inscrit au for intime.

Le vrai humaniste ne sera pas impeccable, car, la maladie contractée par le premier père perdurera jusqu'au dernier fils. Il aura cette différence marquée avec les païens: il n'érigera jamais la turpitude en système ni ne la placera dans quelque divinité pour

obtenir un pardon plus facile, "comme si les défauts d'autrui pouvaient constituer nos vertus." (Saint Jérôme) Il ne sera plus question de satisfaire la médiocrité, de grouper grânement dans la mare infecte du vice après avoir supposé les dieux causes et exemplaires des déchéances qui brisent l'harmonie spirituelle; il sera question de lutte pied à pied contre les faiblesses de la chair ou les exaltations de l'esprit, lutte d'où sortira plus d'un vainqueur, libéré des contraintes gênantes et fort pour porter sa marche vers les zones de la grande perfection. Ceux-là, ce sont les saints au sens large du mot, "ceux qui ont crucifié leurs convoitises et vivent en hommes refaits." Ceux-là jouissent des plus pures lumières, même simplement intellectuelles, et ceux de l'antiquité qui ont connu les sommets de la pensée semblent des êtres exceptionnels, justement restés debout au milieu du borbier général. Platon professe une doctrine et affiche une existence déreglant à la corruption systématisée.

-- --

Quand le terrain a été expurgé de ses ronces, on peut y jeter la bonne semence. La volonté libre des contraintes du diable ou du vice peut se porter à une formation positive. Que conseille le Souverain Maître pour ce faire? D'abord une pauvreté qu'il nomme pauvreté d'esprit. Pour conserver son ressort, son élasticité dans les domaines spéculatifs, la volonté ne doit pas tenir à la terre. En d'autres termes, c'est un détachement calculé qui veut éloigner de tout ce qui tend à donner trop de prix à la vie présente. A tout

le moins, le vrai humaniste pratique un détachement affectif sinon effectif. L'âme doit ne tenir à rien pour contempler la face de son Dieu. Tenir à un objet ou à une personne d'une façon désordonnée, c'est leur voir plus de perfection que ces êtres n'en possèdent, c'est en prendre chez la Souveraine Perfection pour l'additionner à aux objets de son amour; or, c'est là une rapine que Dieu déteste et punit en voilant ses perfections. L'homme préfère alors son moi à la grandeur suprême, il s'égare pour son malheur. "Quand l'homme se recherche, il se trouve, mais, c'est pour sa peine, enseigne l'imitation.(1) Voilà pourquoi la vraie pensée suppose un isolement du cœur, il faut s'élever sur la montagne pour parler à Dieu, il faut se retirer à l'écart, s'enfermer dans sa chambre (2), autant de métaphores pour laisser entendre que la multitude des préoccupations et des affections assèche l'âme et la laisse sans ressorts pour les bons combats. La recommandation ne va pas, certes, sans scandaliser beaucoup d'esprits qui s'étaient assignés dans une médiocrité bourgeoise. Pourtant, l'exemple environnant devrait leur prouver le bien-fondé de ce détachement. Pour des causes mêmes humaines, n'en vit-on pas toujours qui oublièrent au moins momentanément les biens de la famille, de la fortune et qui se montrèrent prêts à l'abnégation de la vie? Pour le succès de l'entreprise, ils s'étaient créé un cœur dégagé de toute attache, se disant que ne périssent pas les causes pour lesquelles on sait mourir tout entier. A plus forte raison, peut-on recommander un sevrage affectif quand

(1) IMITATION, Livre II, Chap. 7.

(2) MATTH. VI, 6.

quand il s'agit de garder le contact avec Dieu, pour perpétuer et intensifier le perfectionnement moral. On s'explique ainsi la facilité avec laquelle les saints renonçaient à leur avoir. La prudence humaine ne voyait là qu'exaltation, en réalité, il y faut voir la plus haute forme de l'amour de soi qui préfère les satisfactions de la grâce et de l'union mystique acquises au prix des biens terrestres à ses richesses-ci accumulées au péril de la communion avec Dieu. Quand le Bien infini dilate l'âme, tout le reste s'affadit, on est parfaitement aise de le voir disparaître. Le cœur humain est, en un certain sens, si étroit, que l'amour y entrant, il ne reste plus de place pour autre chose. Tout amour le remplit: reste à savoir lequel adopter, car tous ne satisfont pas.

Concurremment avec la pauvreté d'esprit, le mysticisme développe un souverain respect pour l'humilité qui est une conception particulière de la vérité. La créature s'apprécie à sa juste valeur, en regard de ses dons et de leur productivité. Le paganisme a totalement méconnu cette juste notion de la personnalité, il pivote sur l'orgueil qui combat Dieu. L'esprit païen établit ses normes comme si les talents constituaient la règle immanente de justice. Erreur! Comment le borné et le faillible pourraient-ils persister seuls dans la droite ligne? Tout ravalé au niveau de nos faibles lumières qui ne parviennent pas même à éclairer les recoins mystérieux de la création naturelle, voilà bien une humiliation plus sensible, il nous semble, que l'aveu des faiblesses et la confiance en une

raison supérieure à la nôtre. L'humilité, c'est donc au fond une franche affirmation de nos limites, c'est même un accroissement de la richesse morale chez un être qui se défie de ses étroitesse et se porte acquéreur de la science divine à laquelle il réfère. Le christianisme enseigne à chacun sa valeur intrinsèque. De soi-même, on est un néant et quand l'intelligence s'ouvre, elle part du néant pour monter à la conquête de la vérité. D'où vient cette vérité? Elle émane de Dieu, c'est un de ses attributs. Or, cette opération a en nous des limites. Il y a des inconnaisables en raison des entraves matérielles qu'oppose notre composé. La vérité souveraine ne se découvrira qu'après l'abandon de cette matière. Prétendre que notre condition présente permet d'embrasser toute la science, c'est ravalier les forces supérieures à notre bas étage, comme d'ailleurs, la morale corrompue du paganisme taillait des dieux à sa mesure de nain. La sottise qui défigurait la morale a aussi destitué la philosophie.

L'humilité est donc tout: sagesse, vérité, science de la nature personnelle, disposition à accepter la vérité révélée. Et la REVELATION! voilà bien en effet le côté nouveau de la connaissance. L'homme n'est ni barème ni archétype, à moins que par l'identification à Dieu, la vie divine ne circule en lui et ne l'achève petit à petit en un archétype dont Dieu dessine les lignes. Il faut donc que la Révélation l'instruise des vérités nécessaires à son plein épanouissement. Faut-il qu'elle abonde dans le sens des aspirations charnelles? Non pas! Le paganisme et toutes les hérésies

post-messianique, le premier, par intuition, les secondes par un choix défini, ont rejeté ce message des cieux parce qu'il mettait en échec plusieurs articles de la prudence charnelle. A la place, ils ont tous plus ou moins brûlé d'encens à la déesse Raison, ne prétendant se fier qu'à elle, alors que celle-ci a bientôt prôné le règne de la matière. En d'autres termes, il n'y a pas de milieu: c'est la Révélation, l'humilité et Dieu d'une part; c'est la raison, l'orgueil et le laïcisme plus la chair d'autre part, notre société contemporaine ne l'attestant une fois de plus.

== ==

Comme tout s'enchaîne dans cette merveilleuse unité qu'est la vie du Christ circulant dans l'âme du plan nouveau. Etablie dans un règne de vérité et d'humilité, dépouillée des oripeaux superfétatoires que constituent les créatures aimées pour elles-mêmes, l'âme entre donc de plein pied dans le royaume de la paix.

Comment celle-ci ne règnerait-elle pas quand les facultés se liguent pour l'avènement de la justice et de l'ordre divin? Puisque la paix, c'est la tranquillité dans l'ordre, on n'en peut concevoir d'autre forme hors de cette adhésion à la cause mystique, hors de cette capitulation de l'égoïsme et de l'erreur devant la grandeur et la souveraine science qui descendent dans l'âme par le truchement de la grâce. Or, il y a paix et paix... Et le paganisme a connu la fausse paix, qui est une tranquillité, une quiétude benoîte dans un désordre porté à son paroxysme. Les heures de paix matérielle que la politique du dehors n'allait pas sans produire

dans l'Antiquité n'étaient jamais le résultat d'une adhésion commune des ennemis aux principes qui établissent l'harmonie: sous le calme relatif, l'en sentait grandir ou la sourde rancœur du vaincu réduit à l'impuissance, ou la rage féroce du guerrier qui s'armait pour de nouveaux combats. Comme d'ailleurs, les fausses paix du régime international actuel, rongé par un paganisme à manchettes, nous l'avons déjà sous-entendu, les tranquillités de ces temps s'imposaient souvent d'elles-mêmes quand les divergences de fortune, de talents ou de capital humain devenaient trop marquées. Or, est-ce une paix préparée par l'obéissance à des directives communes et supérieures que celle où l'on s'établit parce que les combattants ne peuvent plus se mesurer à la même aulne?

Dans le domaine individuel et intime, la paix ne régnait certes pas davantage. D'abord, la désorganisation sociale en donnait la preuve. On sait en effet que l'ordre social n'est qu'une addition des ordres particuliers où cherchent à s'établir les individus. L'ordre intime n'existait pas chez le pa nisme, quelque effort que la philosophie tentât pour l'instaurer. Les valeurs étaient trop savamment renversées pour que jamais une prospérité spirituelle pût y régner. L'orgueil à la racine, le plaisir au faite et entre les deux une série de pratiques vides, de vertus naturelles et incomplètes adaptées tant bien que mal aux nécessités du moment, c'est tout ce que produisait une idéologie qui s'inspire du bien-être présent. Ce n'était certes pas dans son holocauste d'animaux que le Grec im-

molait ses instincts pervers au profit du règne enrichissant de la vie divine; ce n'était pas non plus par ses pèlerinages, ses aumônes au prêtre ou son offrande des cinq produits de la vache que l'Hindou obtenait une lumière décisive sur les douceurs de la présence divine. Bien plus, l'on peut dire que le paganisme répudiait toute possibilité de paix: il posait la raison comme base de sa conduite. . . supposer qu'une âme païenne bien intentionnée dans son respect de la raison eût vécu selon les principes de la morale naturelle, il eût encore manqué un élément à sa béatitude morale: une secrète inquiétude, une vague aspiration vers une bien absolu l'aurait assailli sans cesse comme il propre à un dieu tombé de se souvenir des cieux... Déjà le risque de Platon et plus tard, le pari de Pascal jetaient une lueur sur cette éternelle aspiration du cœur humain.

Deuil et trouble, voilà le paganisme!

"L'âme d'hellas, elle ressemble à cette mer azurée qui baigne les côtes et les îles aux noms harmonieux, qui sourit et caresse à la surface, mais que les anciens disent être pleine de deuils et de funérailles." (1)

-- --

Dieu a des voies insondables pour nous attirer à lui. Après les secrets épanchements de la prière qui se terminent par les mystérieuses communions de la vie identifiée, il semblait que les voies d'accès vers l'infini eussent connu toutes leur richesse. Pourtant, il restait en la puissance du Maître formateur des procédés encore

(1) LUCIE P. JARRE-COYAU. "Âmes païennes, âmes chrétiennes." P. 69

admirables au moyen desquels il formerait l'esprit humain, cultiverait l'esthétique tout en satisfaisant aux plus hautes exigences de la mystique. Cet apport fécond, il l'a réalisé au moyen des sacrements. Il appartenait à Dieu, renseigné à fond sur les besoins de notre nature, de nous former à une école dont on n'avait vu nulle trace auparavant. Les sacrements, par leur nature même, constituent une échelle mystérieuse qui appuie sa base dans le sensible et dont le sommet touche les hauteurs de la contemplation. Ils satisfont les exigences qu'a la nature en faveur du concret: ensemble de rites, de matières et de formes percevables par les sens, ils s'exécutent dans un concours de cérémonies significatives qui portent un très haut cachet artistique comme le Génie du Christianisme l'a si bien démontré. De ce concret immédiat comme tremplin, ils bondissent vers la richesse de Dieu où ils puisent soit la régénération qui dote l'homme d'une vie divine, soit l'accroissement partiel ou total de cet influx surnaturel, soit une intimité plus étroite dans la vie de compénétration. Les fonctions sociales de la vie conjugale y sont même rehaussées, tandis que d'une part, les faiblesses de la nature s'évanouissent avant d'entraver les contacts de la vie spirituelle et d'autre part, un dernier coup-d'oeil sur l'Idéal à contempler durant l'éternité assure au moribond un glorieux passage de vie à trépas, sans attacher plus d'importance à la mort qu'à l'issue naturelle d'un voyage dont on a prévu la destination longtemps d'avance.

Pris in globo, les moyens précités sont toute l'ascèse essentielle qui suffit à élever l'âme et à l'épanouir complètement. L'humanisme chrétien, on le voit, est une plante vigoureuse qui puise dans le sol de la grâce des sucs nutritifs de la plus haute qualité. Plante généreuse qui donne sans pour un, qui pousse des tiges gonflées de sève. Les fleurs se reconnaissent d'elles-mêmes: ce sont les vertus dont le caractère même proprement humain a servi à l'établissement d'un régime nouveau depuis que le Christ est venu lui-même porter son message et en offrir l'illustration parfaite.

Pour atteindre à une fructification encore plus magnifique, le Christ a trouvé une autre formule, développement ou paraphrase de la première, autre procédé pour tendre plus rapidement et plus largement au règne de la paix intime. Il a proposé les conseils évangéliques: pauvreté, chasteté, obéissance, fleurs normales d'une si bonne tige; rayon obligé du soleil de la grâce. Par une contrainte plus étroites des virtualités de la nature, il recourt une libération complète vers tout ce qui a un poids d'infini. Autant la nature s'enlise dans la contrainte quand elle descend les pentes du mal, autant elle élargit ses capacités quand elle atteint les sphères du haut sacrifice.

"Cela semble un paradoxe d'affirmer que la liberté ne vit que de contrainte; si l'on y réfléchit, le paradoxe se transforme en une vérité qui en impose. La liberté individuelle n'existe que par une série de contraintes et de restrictions. Otez-les, elle sera menacée à toute heure, et, finalement, détruite. La liberté morale en suppose

plus encore. Pour se commander à soi-même, l'homme doit se soumettre à une véritable discipline." (1)

Or, cette discipline des conseils, l'âme se l'impose librement parce que la jouissance du surnaturel, toujours sujette à des revirements que provoquent les bas instincts, est un bien si précieux qu'en ne saurait trop le protéger.

Une fois de plus la sagesse du siècle crie à l'exagération, représente qu'il n'est pas nécessaire de s'en imposer à ce point. Mais l'humaniste fervent lui répond que "nous arrivons à des temps où toute espérance placée moins haut que le Christ sera déçue", comme le suggérait si bien Jacques Maritain. D'ailleurs, pour remplir toujours le devoir, il faut aller parfois au-delà du devoir. Pour les âmes ardentes, pour certaines âmes toutes d'une pièce, les demi-mesures prennent l'aspect des trahisons et ne pas tout céder, c'est ne rien céder. Ainsi donc, libéré des contraintes que tressent la possession des biens matériels, des joies charnelles même licites ou de la volonté propre si facilement erronée, le cœur vole avec aisance vers l'approfondissement du seul bien digne d'intérêt. Il reçoit tout pour avoir tout donné. Il jouit d'un centuple de bonheur qui prélude ici-bas.

(1) LUCIE FAURE-COYAU. "Âmes païennes, âmes chrétiennes." Introd. P. XII.

CHAPITRE 5ème

CONCEPTION NOUVELLE DE L'AMOUR DU PROCHAIN

Le chapitre précédent était donc une tentative de mettre en lumière la méthode chrétienne, nous allons dire christique, de former l'homme, d'humaniser son amour personnel.

D'autre part, l'homme vit en société et il est fort évident que bien des problèmes naissent de ce fait; celui de la misère et de la pauvreté où se débattaient certaines classes, par exemple, pour ne citer qu'un cas particulier.

Or, l'homme nouveau s'est-il trouvé des remèdes aux maux dont souffrait la société païenne? Sans nul doute, et ce sera l'objet de la démonstration de ce chapitre.

D'abord, posons une proposition paradoxale: la société antique n'était pas organisée du tout! L'intérêt particulier y régnait tellement que les individus ne parvenaient pas à cette fusion des esprits et des sentiments qui constitue un seul bloc dont toutes les pièces sont solidaires les unes des autres. La cité païenne se composait d'éléments juxtaposés les uns aux autres, prenant pour règle ultime la justice et l'esthétique générale. Cette société n'était en rien un tout organique dont les membres font, par interaction et par de mutuels services la santé et la fécondité. Or, si l'on peut

réaliser une certaine architecture au moyen de pierres semblables juxtaposées ou superposées sans aucun joint. L'on conviendra que cette maçonnerie pourra atteindre jusqu'à l'élégance mais prouvera un jour ou l'autre ses déficiences en face des secousses du sol ou des rages de la bise. C'est le cas de la société antique; la seule justice n'a pu réussir à étendre les intérêts particuliers au point qu'ils s'entretenaient les uns les autres. La révolution économique ou politique, l'avidité personnelle eurent toujours raison de ce principe si faible qu'est la justice humaine et l'intérêt du plus fort opprime le plus faible. La religion chrétienne a restauré tout l'ordre social par son culte de la charité. Et, cette charité, c'est précisément une délicesse de la justice qui adoute pour sien un intérêt d'origine étrangère.

En veut-on des preuves définitives?

Que faisait au pacha de Corinthe ou de Rome l'enfance abandonnée ou exposée, l'éducation sans idéal et la dégradation montane que l'on pratiquait chez ces petits êtres innocents? L'enfant, pour le citoyen avide de gloire, c'est une nuisance, une incapacité, un joujou qui amuse quelques instants et que l'on repousse bientôt du pied. Les pratiques anticonceptionnelles révèlent l'âpreté de la passion qui veut s'accomplir. Si l'enfant naît, on le garde, à condition que sa vitalité s'annonce généreuse. La fille a encore moins de chance de survivre que le garçon si elle naît délicate. L'enfant mal né, on le jette aux murènes et même s'il est bien conformé, il suffit qu'un dieu barbare réclame par la bouche d'un prêtre satani-

que: on le précipite dans un Moloch de feu.

Admis dans la société sous le signe de la force, l'enfant devra grandir seul. Son éducation physique et morale en fera un guerrier pour les luttes trop nombreuses que se livrent les métropoles. L'enfant, ce n'est pas la réponse de deux vies qui se complètent, qui veulent projeter leur amour dans une extension d'elles-mêmes, à l'instar de cette union du Père et du Fils qui dans leur infinie tendresse produisent le divin Esprit. Non, c'est ici une pièce de la machinerie guerrière, pièce n'ayant par elle-même qu'une valeur relative sacrificable aux intérêts de toutes les passions. Aussi, avec quelle avidité ce petit aspire-t-il à l'âge des responsabilités, à ce moment où il cessera de compter comme un pion du grand échiquier. Il aspire à dominer à son tour, il luttera sans merci dans la rude bataille qui met aux prises tant d'intérêts particuliers.

L'humanisme éternel arrive: "Prends cet enfant, dit-il, et élève-le pour moi." (1) C'en est fait: la progéniture prend figure d'un don de Dieu qui veut perpétuer la race humaine par le concours même des hommes. La famille accepte tout nouveau rejeton comme une grâce d'en-haut, un devoir, une mission dont Dieu a permis le dédommagement dans les joies charnelles. L'homme ne s'attribue plus le pouvoir de frustrer l'Eternel d'un de ses adorateurs ou la société d'un de ses futurs membres. Déformé ou fluet, le petit être n'en sera que plus aimé parce que moins outillé pour son emploi.

(1) EXODE, II, 9.

Le christianisme se penche sur le sort de ceux qui oublient leur devoir ou des enfants qui souffriraient de ces erreurs: il recueille les illégitimes et merveille! en presque tous les cas, ce sont les plus libérés de ses fils, les plus perdus dans les jouissances divines. (nous l'avons vu au chapitre précédent) les religieux eux-mêmes qui vaqueront au soin de ces infortunés. Au reste, un peu au long de toutes ses oeuvres, l'Eglise échelonne les théories de ces êtres exceptionnels, plus aptes à épanouir les âmes parce que plus ouvertes eux-mêmes aux rayons de la science et de l'amour. L'âme qui a goûté et goûte constamment les suavités de l'amplexion divine ne s'éprend-elle pas du désir de voir les autres partager sa félicité? La quotidienne fréquentation de ces âmes laisse pour la suite un parfum qui embaume longtemps.

Puis, cette enfance, l'humanisme nouveau la considère comme un dépôt sacré dont il a la charge. Sur son front ouvert et si calme il lit l'espoir des jours meilleurs. Alors commence une éducation qui diffère totalement du dressage païen. Ici, on cultive l'âme, on l'oriente dès son entrée en ce monde vers les avenues de la véritable destinée; on lui montre le terme pour que le passage soit moins ennuyeux. L'esprit lui-même n'est point négligé et ce n'est pas le moindre mérite de l'Eglise d'avoir instauré un système d'éducation et appelé ses ministres tout le long des âges, pour distribuer la science aux divers degrés. La formation du corps n'est point oubliée, même on la fait avec une délicatesse et un respect que les païens ne pouvaient imaginer dans leur dureté.

Au-dessus de toute cette action plane un souffle d'amour et de réserve infinie. L'enfance, délicieux rayon émané des divines demeures, âme fraîchement venue de la compagnie des anges, fleur d'un jour qu'il ne faut pas flétrir! La simplicité, la droiture, la pureté, la franche ardeur, autant de délicates aptitudes à rendre progressivement conscientes chez l'être si frêle. Le Maître avait voulu que tous ses disciples prissent au sérieux la dignité du petit enfant. Pour lui garantir à jamais l'amour et le respect, il avait fulminé les pires anathèmes contre les profanateurs de ces temples de la grâce: "Si quelqu'un scandalise l'un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer." (1)

L'enfance, c'est l'espoir de la société. C'est pour l'avoir compris que l'humanisme s'est donné à son service. Il a refait le monde parce qu'il a conquis la jeunesse de même que le paganisme tenait le monde parce qu'il enrôlait les jeunes esprits sous ses drapeaux dès l'éveil de leur raison. Et quand le même humanisme satanique atteint la jeunesse au sein d'institutions chrétiennes, au milieu d'exercices de piété, sous couleur d'rudition gréco-latine, par le truchement de manuels tissés de fallacieux principes, le danger n'est-il pas à craindre. C'est ce jeu que la Renaissance nous a montré et plus d'une fois nous avons perdu la partie au profit de Satan qui relance ses erreurs derrière le snobisme de certains esthètes.

(1) MATTH. XVIII, 6.

Non, il n'est rien que l'Eglise n'ait épargné pour la belle enfance. Elle a fondé son système de relèvement général sur cet être jusque là si incompris. C'est d'ailleurs le goût de Dieu de choisir la faiblesse pour confondre la force. De nos jours, avec les dangers qui se multiplient, augmentent les oeuvres de jeunesse et il n'est pas de besoin caractérisé qui ne voie une éclosion de surnaturelle entr'aide en faveur des petits. Les systèmes scolaires même que l'on a retournés contre elle sont bien son oeuvre et quand Charlemagne rendit les écoles obligatoires, il ne faisait qu'appuyer de son autorité civile une disposition adoptée par l'Eglise depuis six siècles. C'est l'Eglise qui a suscité un intérêt général pour l'enseignement populaire et gratuit où l'apparition des matières profanes servait d'appât pour la présentation de ses dogmes civilisateurs. Hélas! le singe des oeuvres de Dieu a réussi à éliminer la dernière partie qui est en somme le but de l'éducation, pour ne garder que l'instrument dont bon nombre se servent sans jamais savoir quel produit il faut façonner par son usage. "Avant de nous calomnier, tous les adeptes de l'enseignement sans-Dieu devraient commencer par nous dire: "Merci!" " (1)

== ==

Une deuxième tentative de restauration sociale ou humanisation chrétienne de l'amour du prochain, c'est la réhabilitation de la femme. Nous le savons, sous toutes les latitudes, l'Antiquité a traité la femme comme une esclave, une créature de bas niveau, in-

(1) LE COMTE RAOUL FOLLEREAU. Extrait d'une conférence donnée à l'Université d'Ottawa, le 20 mars 1948.

digne de partager la vie de l'homme. Ne ressemblait-elle pas plutôt à une bête quand l'homme se servait d'elle pour les offices humiliants, abusait de sa corps pour des satisfactions inavouables et s'arrogeait sur elle droit de vie et de mort en cas de mécontentement? Le retard de certaines peuplades reculées porte encore ces caractères distinctifs des mœurs païennes.

L'humanisme éternel a révélé l'âme de la femme, premier titre de sa noblesse. Les Livres Saints établissent eux-mêmes l'égalité de la création où apparurent les deux êtres. "Il créa l'homme, dit la Genèse, à son image et à sa ressemblance, il le créa mâle et fé-
melle." (1) La pensée divine ne fait donc pas différence entre ces deux êtres. Ils seront les deux parties égales d'un tout qui ne court en rien à l'harmonie générale s'il se mutile. Les différences physiques et psychologiques sont uniquement accidentelles, ce que le paganisme ne comprit jamais. Le christianisme montra à l'homme égoïste que la femme est une compagne, une associée, une auxiliaire indispensable pour mener à bien son achèvement. Image de l'homme comme celui-ci est l'image du Créateur, elle a droit à un respect spécial. Surtout, l'Eglise appuiera sur le rôle de complément que ces deux êtres jouent l'un pour l'autre. Les aptitudes de l'homme pour les œuvres qui requièrent la force physique et l'endurance, ses propensions à la vie politique, économique, industrielle et commerciale, ses inclinations vers le commandement et l'autorité se doivent de rencontrer les aptitudes spéciales de la femme pour

(1) GENÈSE, I, 27.

l'endurance morale, son ingéniosité native pour les arts domestiques où elle affiche le bon goût et la délicatesse, son penchant pour la douceur et la bonté. C'est sous cette double influence que doit naître et grandir le dépôt sacré que la Providence leur confie.

Le dogme chrétien appuie encore spécialement sur le rôle le plus noble de la femme: la maternité, dont la Vierge Marie porte la plus pure illustration. C'est à cause de la maternité que le christianisme désire et sollicite le respect de l'homme pour celle qui, des deux conjoints, s'unit plus intimement à l'œuvre créatrice. Pour consacrer le respect que l'on devra à cet être trop longtemps méprisé et profané, autant qu'à son office spécial de la maternité, le Maître interdit l'union libre et prescrit le mariage indissoluble. De cette façon, l'abus égoïste des forces de la nature au détriment de la partie féminine se trouve enrayé. Le jouisseur brutal perd sa contenance devant la femme qui connaît sa dignité et la sait défendre. Indépendamment de ce bienfait primordial, la cité chrétienne tire de l'indissolubilité au moins cinq avantages inconnus auparavant: une plus grande sécurité après le mariage, la bienveillance mutuelle et la communauté de biens plus affermies, la venue des enfants, leur éducation plus protégées, la porte fermée aux dissensions entre familles et une source de stabilité et de prospérité pour l'Etat.(1)

-- --

(1) GRENIER. "Cursus philosophiae," P. 300

Après avoir porté sa sollicitude à l'enfant et à la femme, ces deux êtres les plus injustement atteints, l'humanisme éternel se tourne vers les nécessiteux et les déshérités de toutes classes et il s'attendrit à l'exemple de son Maître, puis, ne bornant pas sa commisération aux paroles, il passe à l'action. Les principes sans lendemain cèdent la place à la grande voix de la charité qui domine tout. Dès les premiers siècles de l'Eglise, on peut voir de nombreux Laurents qui s'éprennent d'amour pour les nécessiteux, les infirmes, les sinistrés. Les ailes s'ouvrent, les hôpitaux se fondent, les orphelinats s'inaugurent. Le malade et le vieillard se reprennent à espérer, ils peuvent se croire encore utiles puisque des soins délicats daignent les entourer. Au prix d'efforts inouïs, au prix de sueurs et de fortunes, l'esprit de foi se dépense sans compter et ne craint pas d'appeler au miracle quand cela se montre nécessaire. La charité chrétienne transforme le sol durci du paganisme en un terrain béni qui pousse des tiges d'une espèce inconnue.

Plus éloquente que la rhétorique, la charité prêche le message que quatre mille ans auraient voulu entendre, essayaient d'épeler, balbutiaient gauchement: "Aimez-vous les uns les autres." -- "Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour celui que l'on aime." L'attrait devient irrésistible: les préventions encore tenaces contre la doctrine tombent en face d'un si noble désintéressement. L'étonnement est à son comble de voir tant de sacrifices chez maints représentants de l'aristocratie païenne, convertis avec enthousiasme à cette doctrine libératrice. Enfin, le fond de générosi-

té que recèle l'être humain va s'exploiter au profit des misères qui désolent même les plus brillantes sociétés. Le mystique chrétienne affecte, du reste, un penchant marqué pour tout ce qui est humble. Le corollaire de l'amour et de l'humilité théoriques qui assoient un règne nouveau dans l'âme se place dans cette prévenance pour les moindres. A l'exemple de son Chef, l'Eglise ne connaît qu'une grandeur, n'établit qu'une distinction de classe: celle qui résulte de la charité. L'estime fondée sur les grades honorifiques, sur la richesse matérielle peuvent n'être souvent qu'illusaires et cacher des avilies affreuses. Ce système de considération toute conventionnelle cède le pas à l'appréciation selon les barèmes éternels: valeur et énergie de la volonté, culture de la vertu, richesse de la vie divine. Or dans une large mesure, ces trésors sont plus souvent l'apanage des petites gens que des

...-la moins retenus par les entraves matérielles vivent plus près des cieux. Les ministres ecclésiastiques surtout au début sont des gens plus dotés des biens du cœur que de ceux de la fortune. Par la suite, pour conserver cet élan qu'imprime à l'action surnaturelle l'abstinence de l'esprit, l'Eglise prescrira la pauvreté à ceux de ses fils qui s'engagent à annoncer sa doctrine et à administrer ses sacrements.

== ==

Toujours dans cet esprit de relèvement et en particulier pour rapprocher les échelons de la vie sociale, l'humanisme mystique re-

met en honneur le travail des mains et d'une vile occupation que le paganisme méprisait, il constitue une gloire que ses adeptes se disputent à la suite du Fondateur. L'origine de cette exaltation du simple devoir quotidien remonte en effet à Jésus-Christ qui apporte au monde un exemple inconnu de labeur austère, profitable et formateur. Le mode avait prévalu de quitter toute occupation vulgaire dès que l'honneur et la fortune pouvaient défrayer le coût d'une famiente continuelle. La Cité antique offrait sous ce rapport le pire exemple de capitalistes jouisseurs coulant des jours trop calmes dans la moiteur des bains ou au sein des agapes prolongées abondamment servies de vins fins et de plats copieux... La paresse, le luxe dans le train de vie ruinaient le prestige des nobles.

Tout de soin apporté à la bonne chère, aux réceptions coûteuses ne pouvaient qu'exaspérer les multitudes de déshérités qui grouillaient sur les places publiques ou s'entassaient dans les mansardes. C'est de tout coeur que le petit salarié, le bourgeois moyen aspiraient à une élévation rapide qui leur permettrait enfin de satisfaire leurs ambitions de quiétude. Aussi bien, quel émoi causèrent les premiers exemples des patriens relevant les manches de leurs robes délicates et s'occupant au service des pauvres attablés dans leurs maisons. Quel étonnement succéda encore au premier quand l'on apprit qu'ici et là, des nobles revêtaient les livrées des pauvres, distribuaient leurs richesses aux nécessiteux ou encore engageaient leur capital dans une fondation secourable pour obéir au Maître qui avait dit: "Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir..."

Le ridicule qui s'attache parfois, le diable aidant, à ces initiations ou innovations trop brusques, ne put ici poursuivre son cours: l'exemple était trop probant et venait de trop haut.

L'histoire du Moyen-âge fournit la plus solide prédication à l'honneur du travail dans cet enthousiasme qu'allumaient les moines pour les œuvres civilisatrices. Les premiers, munis de la cognée, attelés à la charrue, armés de la truelle, ils reculaient la forêt, retournaient le sol et construisaient tous ces monuments que la solidité conserve à notre admiration. Le syndicalisme et l'égalité non utopique avaient existé bien avant la lettre, ces siècles en font foi. Tous unis dans un effort pieux, les catholiques de ces temps aux mœurs patriarcales ont élevé avec un savoir consommé et une religieuse délicatesse ou précision des chefs-d'œuvre de culture qui montrent quelle haute conception de l'aisance terrestre se forme une spiritualité pourtant orientée en principe vers le bonheur éternel. C'est que Dieu, à l'instant où l'on épouse ses intérêts se garde bien de confondre dans la misère et le désordre présents sous prétexte d'aspirations vers une éternité heureuse, vers une vie de l'au-delà. Il n'y a que l'aveuglement, l'ignorance et la calomnie à traiter le christianisme d'entrave au progrès.

"Le chrétien n'est jamais résigné. Sa conception de la cité vise de soi un aménagement de la vallée de larmes procurant un bonheur terrestre, relatif, mais réel, de la multitude assemblée; une structure bonne et vivable de l'existence du tout, un état de justice, d'amitié et de prospérité rendant possible à chaque personne l'accomplissement de sa destinée; il demande que la cité terrestre soit agencée de telle sorte qu'elle reconnais-

se effectivement à ses membres le droit à l'existence, au travail et à la croissance de leur vie de personne." (1)

Et si l'Eglise a pu résoudre, la seule dans l'Histoire, à résoudre le problème des classes, c'est que, la seule elle a pu délimiter d'une façon péremptoire les privilèges et les obligations respectifs des riches et des pauvres. Elle a montré d'abord que les différences qui existent nécessairement, résultantes qu'elles sont des variations d'intelligence, d'attitudes et du besoin où sont les hommes de se compléter les uns les autres, ne sauraient s'opposer à l'harmonie générale, pas plus que dans les corps les divers membres ne s'offusquent de leur destination. Si l'un peut mieux commander parce qu'il sait davantage la portée des exigences communes, l'autre, en retour, sait mieux exécuter parce que son esprit positif comprend la conduite à tenir en un cas spécifié. Les nécessités de chefs et de subalternes sortent de fait comme ceux-là. La grande solution que donne le mysticisme à ce problème des classes, ce n'est ni de les renverser ni de les remplacer par d'autres, ni de les vouer à l'exécration en les croyant issues de l'esprit de mensonge, c'est de les faire se compénétrer de façon à ce que les uns les autres elles s'appellent et s'estiment, que le riche sente sa prospérité s'appuyer sur le labour opiniâtre des humbles artisans, que ceux-ci, en retour, regardent leur supérieur comme un régulateur de la prospérité. Au surplus, la vraie noblesse se fixe après la perfection de l'âme. Or, à ce titre, le riche sait qu'il doit s'imposer autant d'efforts que son inférieur, s'il veut parvenir à la seule

(1) JACQUES MARIETTE. "L'Humanisme Intégral." P. 149

grandeur que Dieu connaisse, celle de la sainteté. Et pour les deux, la pensée des fins dernières reste un soutien, car la possession des biens terrestres, (et les pauvres n'y pensent pas assez) éprouve bien des aléas, conserve bien des risques, cause de multiples soucis. Si la privation de ces mêmes biens rend parfois les jours difficiles, elle libère davantage une âme qui a pour destinée la possession du seul vrai Bien. A tous, dès lors, l'Eglise enseigne l'esprit de détachement, c'est-à-dire une façon d'envisager les biens comme des moyens, jamais comme des buts. Le riche ne confinera pas son bonheur à ses écus, il saura s'en départir pour l'apaisement des misères nombreuses, l'avancement des bonnes causes. Il saura répéter avec Job, dans les misères possibles: "Dieu m'a tout donné, Dieu m'a tout ôté, que son saint nom soit béni!" (1)

Le pauvre, lui, ne montrera pas cette acrimonie rageuse dans la poursuite des biens transitoires, ne consumera pas ses jours dans une convoitise stérile pour des trésors qui ne sont pas siens, mais il développera son ingéniosité pour tirer parti de son avoir et surtout réglera ses moeurs, lesquelles, en maintes circonstances, constituent par leurs déportements, la vraie cause de malheurs trop tôt attribués aux exactions des riches. Car, on l'oublie assez facilement: s'il a existé des fortunes scandaleuses amassées sans effort, par les manigances de la rapine, il s'en est connu de très méritées, simple résultat d'un labour intense, toujours orienté par les normes de la justice. On pourrait en dire autant des vicissitudes im-

(1) JOB, I, 21

posées et de celles qu'amène fatalement la débauche.

== ==

Mais, souvent, celui que l'on considérait comme son ennemi, dans le régime ancien, n'était pas tant le riche lui-même que l'homme doué du commandement, de l'autorité. Et alors, ce fut le très délicat problème de l'obéissance. Notre-Seigneur, avec son axiome lapidaire: "Eddite quae sunt Caesaris, Caesari, et quae sunt Dei, Deo," a trouvé la solution du conflit. (1)

Car, là encore, il faut des potentats, puis des subalternes, pour assurer le bon fonctionnement de la société, pour coordonner les efforts vers le bien commun, éviter les pertes de temps ou le coulage d'énergies. Or, il est vrai qu'après les abus des anciens maîtres traitant leurs esclaves comme des animaux sur lesquels ils eussent le droit même de vie ou de mort, on avait à craindre une définitive mésinterprétation du commandement. De fait, quand se serait rétablie la situation sans l'intervention plus qu'opportune de Notre-Seigneur? Nous pourrions affirmer qu'il a doublement solutionné le conflit. Il a d'abord révélé aux détenteurs de l'autorité leur mandat relatif, en ce sens qu'ils ont une juridiction déléguée des cieux et que leurs inférieurs sont d'une nature égale à la leur: ils possèdent une âme. L'ancien chef semblait diriger des bêtes, le nouveau parle à des êtres raisonnables. Il doit agir avec circonspection et manier avec discernement un pouvoir non arbitraire, mais distribué pour le bien commun. Il doit prendre com-

(1) MATH. XXII, 21.

me barème de traiter son inférieur comme il désirerait en être traité, advenant un renversement de rôles. Il s'étudie à commander en toute sagesse, modération, douceur et prudence, il tente d'apparaître plus père que chef. D'un autre côté, le Souverain Formateur a révélé à l'inférieur son rôle éminemment honorable lorsque bien accompli. La grande masse des subalternes, il fait entendre que pour gagner quelque mérite en ce monde, il importe que Dieu se cache, ne parle pas lui-même ouvertement, mais se serve du truchement des humains. Il s'agit donc des chefs qui commandent en son nom. Responsabilité formidable que Dieu se plaît à placer sur les épaules de ses enfants où en même temps il laisse subsister les imperfections inhérentes à notre nature pour éprouver la vertu des subordonnés. Mais, voilà bien le point de noblesse qu'a toujours ignoré l'obéissance antique plus justement appelée servitude: elle n'a jamais vu qu'un humain et souvent un humain tyrannique dans le dépositaire de l'autorité. Or, obéir à un homme comme soi ou pire que soi, l'Eglise ne le nie pas, c'est humiliant et ridicule. Mais, servir Dieu entrevu dans la personne d'un chef humain, voilà qui grandit la nature, voilà une certitude de la Révélation positive. Les textes sacrés projettent sur cette question une lumière définitive et le "qui vous écoute, m'écoute," (1) n'est qu'un écho de l'affirmation déjà ancienne que Jéhovah exprimait à Moïse, pleurant sur les rébellions de son peuple: "Ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, c'est moi, afin que je règne plus sur eux..." (2)

(1) LUC. X, 16.

(2) I ROIS, VIII, 7.

Servir Dieu, c'est régner, (1) et c'est régner doublement quand à la gloire de cette servitude, se joint l'humilité qui reconnaît la main divine sous les dehors humains qu'elle sait emprunter.

"Bienheureux ceux qui n'ont pas vu mais qui ont cru!" (2)

Voilà donc dans ses grandes lignes la réforme basique que le mysticisme a opérée au sein d'une société qui ne s'était jamais repliée sur elle-même pour essayer de porter remède à ses faiblesses. Des préludes si bien orchestrés devaient préparer une grandiose symphonie finale. C'est ce que l'humanisme intégral a fait dans sa théorie parfaitement socialitaire de la mort. Il a admis les larmes de deuil et leur a donné, le premier, une portée utile, sincère et élevée. auparavant, on n'avait jamais compris les rudiments de ce mystère abhorré. La mort, c'était la borne fatale qui arrête tout au moment inopportun, c'était un appel irrévocable de divinités aveugles, posant un dernier geste contradictoire dans la trame de la vie. Les pleurs compassés, les rites vides et les craintes enfantines qui accompagnaient un décès révélaient à leur façon une philosophie très élémentaire de ce problème maintenant connu sous tous ses aspects grandioses.

Le chrétien aime les défunts pour eux-mêmes, en raison des souffrances que l'âme pourrait encore endurer dans le lieu de l'expiation. Quant aux appréhensions que causaient les prétendus retours des morts sous formes de fantômes, l'arves ou lémures, elles sont simplement réfugiées dans les derniers recoins d'esprits faibles ou

(1) POSTCOMMUNION de la Messe de la Paix.

(2) JEAN, XI, 28.

constituent le thème de maintes légendes et sont partout comme amusements anodins. Les morts ne nuisent pas ni ne hantent les demeures des humains, ils n'ont que faire des sinistres ridicules accomplies à leurs tombeaux. Le christianisme commence par introduire un élément de charité et de respect pour les cadavres, y compris ceux que l'égoïsme maltraitait ou laissait sans sépulture sur les places publiques: les cadavres des pestiférés. C'est déjà une verte réprimande à une école qui orientait tout vers le corps. Puis, la grande préoccupation de la mystique s'adresse à l'âme, laquelle reste en communion avec les êtres chers de ce monde. Être spirituel, on le soulagera par des offrandes spirituelles: prières et sacrifices remplis d'espérance vivifiante qui fait considérer les disparus comme des êtres privilégiés auxquels la bonté de Dieu a réservé un sort meilleur que la condition présente: leur vie est échangée, non pas enlevée, fait-elle chanter à ses ministres, devant les tombes qu'apportent les fidèles. De cette sorte, il reste consolant de penser que la communauté d'intérêts et de sentiments établie en ce monde entre existences chères ne se rompt pas malgré la disparition momentanée qu'occasionne la mort, mais persiste, plus efficace encore, dans la condition normale des âmes spirituelles: leur union à Dieu.

Que peut-on désirer de plus pour affermir la condition humaine? C'est parcourir un cycle parfait où pas une fissure ne dépasse la logique si consolante des aspirations les plus humaines.

CHAPITRE 6ème

SOURCES DE L'HUMANISME ET RÉEL

Plusieurs fois déjà, nous avons eu l'occasion de deviner à quelle source pure l'humanisme chrétien puise les principes qui renouvellent l'existence individuelle et sociale. Nous avons mentionné la Révélation à deux ou trois reprises: c'est tout à fait réel. Tant de données en opposition avec la prudence charnelle, tant d'aperçus nouveaux d'une solidité inébranlable ne sauraient venir d'une philosophie assise sur un paganisme quelqu'il soit, si éclairé le supposât-on. Là où s'abute la sagesse humaine, la sagesse divine, mystère pour nos faibles intelligences commence à entrer en ligne de compte. Cette sagesse s'est manifestée par la Révélation, parfois démembrée ainsi: la Tradition, lorsqu'elle se transmet oralement, les Saintes Ecritures, lorsqu'elle se consigne dans les livres. C'est à la source féconde des Saintes Lettres qu'il nous tarde de nous abreuver maintenant, pour étancher à longs traits une soif de principes permanents qui soutiennent tout l'humanisme éternel.

Dès l'ouverture du premier livre de la Genèse, l'on se sent déjà frappé du ton simple mais décisif que prend le commentateur des arrêts divins. L'on se sent tout de suite gagné à une sagesse si pratique, si compréhensive des besoins de l'âme humaine. L'Exode nous montre une réglementation admirable laissée à l'aise pour contenir dans l'ordre les mœurs trop rudes de cette époque. Déjà se dessine le châtement du meurtre, la sévérité réservée à celui qui frappe ou délaisse ses parents. Jéhovah, prescrit la réparation du dommage, la bonté pour les faibles, les étrangers, les veuves et les orphelins; il fustige les idolâtres et les blasphémateurs, il exècre les calomniateurs et les perfides. Il voit à la déesse parfaite des solennités. Et qui pourrait croire que l'auteur invente quand celui-ci lit les décrets divins plutôt qu'il ne les reproduit? C'est ainsi qu'entre les chapitres XX et XXIII de cet Exode, on oublie totalement le scripteur pour n'entendre que le divin législateur lui-même.

Bientôt, et nous sommes déjà à cent lieues des tâtonnements du paganisme, la législation se précise et l'on jouit vraiment à entendre les recommandations de l'Éternel relativement à l'entretien du Tabernacle, de son mobilier, au soin de l'autel des holocaustes, du parvis. La confection des ornements sacerdotaux, la consécration des prêtres, le rite des immolations, les lotions d'eau et de parfum reçoivent à leur tour leurs détails d'exécution.

Le peuple a bientôt grandi dans un fidèle accomplissement des

préceptes. Dieu fait consigner de nouvelles ordonnances dans le Lévitique. Il rappelle et précise les décrets ayant rapport aux holocaustes, aux offrandes pacifiques et aux oblations. La magnanimité qui caractérisera le novum testamentum perce déjà en éclairs annonciateurs: des saillies lumineuses jettent un consolant éclat dans ces ténèbres prémessianiques qui règnent partout hors la terre choisie. N'est-elle pas touchante, en effet, cette décision portée contre les violateurs de la propriété: "qu'ils restituent la valeur entière et un cinquième en plus!" (1)

Au livre des Nombres, l'on suspecte déjà les désirs de grandes âmes. Fidèles observatrices des commandements, assouvies des consolations divines, elles cherchent un moyen de se rendre insignes dans le service divin. Jéhovah agrée leur générosité. Il institue pour elles une classe distinctive, moyen terme entre le sacerdoce et la simple observance: le nazaréat, plan de vie religieuse figurative dont les règlements un peu plus sévères demandent l'abstention totale du vin, le port des cheveux longs et des offrandes spéciales comme celles qui terminent la durée des obligations: l'agneau d'un an en holocauste, la brebis d'un an pour le sacrifice, le bœuf pour l'offrande pacifique, la corbeille de pain azyme, les gâteaux de farine pétris à l'huile, les galettes arrosées d'huile et enfin les libations coutumières. (2)

Mais, la grande loi de la souffrance qui domine le monde depuis l'écarter du paradis terrestre se devait de recevoir une codification

(1) LEVIT. V, 24.

(2) NOMBRES. VI, 13-17.

majeure dès l'enfance de l'humanité. Dieu y pourvoit abondamment par tout le livre de Job. La raison des épreuves, leur nécessité même, la façon de les porter et le triomphe final qu'elles produisent constituent des chefs de grande importance qui apparaissent ici en toute lumière. Il faut voir comment l'Esprit-Saint inspire Eliu dans les chapitres XXXII à XXXVIII pour lui mettre dans la bouche des arguments d'une actualité consolante. Cet ami de Job lui rappelle et nous rappelle que Dieu ne doit rien à personne, et que bien plus, l'innocence ou absence de faute ne crée pas un droit strict à la rétribution; du reste, Dieu veut le bien des âmes et il peut l'opérer de toutes les façons qu'il connaît, même celles qui nous semblent contradictoires, comme la malédiction. Au surplus, malgré nos fautes innombrables et les épreuves dont nous nous plaignons, cette bonne Providence nous continue d'actes de bienfaits en multitudes et nous les oublions trop au moment où quelque contrariété nous survient.

Or, l'homme a la tête dure. Et le Livre Saint le montre, car, dès le chapitre suivant, on voit apparaître Jéhovah lui-même qui confondra les malices objections portées par le pauvre Job aux arguments si sensés d'Eliu. Suit une charge à fond de train contre le superbe qui prétend avoir droit aux magnanimités du ciel. Mais, pourquoi en serait-il ainsi? s'exclame le Tout-puissant. Quelle part l'homme a-t-il aux merveilles du monde physique, dans la création des mers, du firmement? Où a-t-il porté les limites de l'univers. (1)

(1) JOB, XXXVIII

que connaît-il du séjour des lumières et des ténèbres? Quelle part tient-il donc dans la réalisations des merveilles qu'offre le monde animal? Ces propos si sensés nous ravissent et ils le font dou-
blement par ce complément de poésie suave que n'approchèrent ja-
mais les propos mythologiques. Jugeons-en plutôt:

"Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre?
Qui en a fixé les dimensions, le sais-tu?
Qui a tendu sur elles le cordeau?
Sur quoi ses bases reposent-elles?
Ou qui en a posé la pierre angulaire quand les astres
Du matin chantaient en chœur
Et que tous les Fils de Dieu poussaient des cris d'allé-
gresse?" (1)

Et plus loin, d'autres envolées poétiques toutes vibrantes de jeu-
nesse:

"Est-ce toi qui serres les Pléiades
Ou pourrais-tu relâcher la chaîne d'Orion?
Qui conduit l'Ourse avec ses petits?
Connais-tu les lois du ciel?
Règles-tu ses influences sur la terre? (2)

Il faudrait citer ces éloges brillants d'images orientales que Jé-
hovah décerne à deux de ses créatures animales, chefs-d'œuvre de
sa puissance en ce domaine. Il achève le plaidoyer contre Job deve-
nu trop prétentieux par une description du béhémoth et du léviathan,
bêtes gigantesques, non sans élégance, à en juger par leur peinture,
attestation des pouvoirs divins. Cette tirade ne trouve d'équivalent
nulle part ailleurs tant par la logique du développement que par
la grâce ravissante de la forme. Que nous aimerions nous y attarder.

(1) JOB. XXXVIII, 4-7

(2) JOB. XXXVIII, 31-34

Nous avons précédemment parlé de l'inanité de la prière chez les païens. Rite extérieur, épouvantail d's fléaux, prétexte à la divinisation des turpitudes, elle n'était rien de moins qu'une insulte au Ciel. Ce sont les Psaumes qui apportent au monde l'exemple de la véritable prière: union de l'âme à Dieu, entretien familial bien que respectueux, doux épanchement que suscite le moindre incident. L'oraison nouvelle, c'est la louange, l'adoration en face des merveilles naturelles, l'action de grâces pour les bienfaits matériels jamais interrompus et les secours spirituels encore plus indispensables. C'est encore un cri de confiance jeté devant l'ennemi, un cri d'espoir malgré les offenses, une ardente aspiration de l'éternité, la sainte joie de la paix de l'âme, l'éloge du bonheur attaché à l'observance légale. Ici, le roi-prophète jubile d'un pardon obtenu, là, il se console devant la prospérité de l'impie se disant que tout s'écroule bientôt sous les pas de cet homme alors que la rétribution même tardive finit toujours par dédommager le juste. Ailleurs, on savoure le lyrisme sincère d'une âme extasiée devant les grandeurs de la création ou le nombre de bienfaits particuliers à l'homme. Les Psaumes, en l'a justement répété, c'est la prière de tous. Chaque situation, chaque larme, chaque sourire y trouve son reflet, s'y cristallise en une forme toujours actuelle.

Les Proverbes codifient à eux seuls les principes de la plus haute sagesse qui assure le bonheur. Le saint roi Salomon avait expérimenté la profonde assurance que laisse au cœur la soumission

aux ordonnances divines. Il connut même sa récompense en ce monde. Combien de monarques et de peuples, en effet, énumère-t-on dans l'Histoire, combien d'empires connurent une plus formidable prospérité que le royaume où l'or coulait littéralement avec la profusion des eaux torrentielles? Ce livre entier tient son idée principale dans le bonheur de la sagesse, qui est, au fond, la préférence constante accordée aux intérêts divins dans la vie. Cette sagesse est réellement l'arbre de vie dont les fruits nouveaux étaient à cette époque la douceur dans la conduite, la pureté des mœurs et aussi un grand détachement des richesses périssables au sein d'une abondance quasi pléthorique, venue de ce que le prince et le peuple "ayant recherché le bien ont trouvé la faveur de Jéhovah." (1)

L'Ecclesiaste marquera un autre sommet dans les considérations sur le sérieux de la vie. Salomon y reprend des termes qu'il a déjà énoncés au livre précédent, mais y mêle plus de logique et semble délaissier quelque peu le lyrisme. Les mélancolies païennes, dues à la recherche effrénée de plaisirs trop mesquins pour contenter les aspirations illimitées du cœur, s'évanouissent dès les premières lignes de cette psychologiques étude des instabilités présentes. L'auteur nous parle d'expérience: il a lui-même tout goûté: le licite et l'illite. Les plaisirs de la vie lui ont tous été échus en partage et quelque attitude qu'il ait prise envers eux, il constate présentement que tout n'est que vanité!

(1) PROVERBES, III, 18

"Je m'appliquai dans mon cœur à livrer ma chair au vin
 Tandis que mon cœur me conduisait avec sagesse
 Et à m'attacher à la folie
 Jusqu'à ce que je visse ce qu'il est bon pour les enfants
 des hommes
 De faire sous le soleil durant les jours de leur vie.
 J'exécutai de grands ouvrages,
 Je me bâtis des maisons
 Je me plantai des vignes
 Je me fis des jardins et des vergers
 Et y plantai des arbres à fruits de toutes espèces;
 Je me fis des réservoirs d'eau pour arroser des bosquets
 où croissaient des arbres.
 J'achetai des serviteurs et des servantes
 Et j'eus leurs enfants nés dans ma maison.
 J'eus aussi des troupeaux de bœufs et de brebis
 Plus que tous ceux qui furent avant moi dans Jérusalem.
 Je m'amassai aussi de l'argent et de l'or
 Et les richesses des rois et des provinces;
 Je me procurai des chanteurs et des chanteuses
 Et les délices des enfants des hommes,
 Des femmes en abondance.
 Je devins grand et je l'emportai
 Sur tous ceux qui étaient avant moi dans Jérusalem;
 Et même ma sagesse demeur avec moi.
 Tout ce que mes yeux désiraient
 Je ne les en ai pas privés;
 Je n'ai refusé à mon cœur aucune joie...
 Puis, j'ai considéré toutes les œuvres que mes mains
 avaient faites
 Et le labour que leur exécution m'avait coûté.
 Et voici: tout est vanité et poursuite du vent
 Et il n'y a aucun profit sous le soleil." (1)

Quel coup de balai administré aux conceptions usuelles de la vie!

Oh! sans doute, on avait ressenti ce néant du créé avant lui et en
 maintes occasions: personnes n'avaient osé l'évoquer et surtout donner
 le coup de barre vers l'éternel. On croyait souvent endormir la douleur
 par cette homéopathie qui consiste en de plus fréquentes et plus
 brutales doses de plaisirs capiteux. Ah! cette nostalgie de l'éternel,
 comme l'auteur l'interprète justement, aussi expressif que les

(1) ECCLES. II, 3-12.

Augustin, les Lamartine ou les Hugo, qui en sont, paraphrasent tous trois ce distique du grand roi :

"Dieu a fait toutes choses belles en son temps,
Il a mis aussi dans le coeur l'éternité." (1)

L'auteur constate que l'homme se donne beaucoup de peine pour livrer à d'autres le fruit de son labeur. Il est le jouet des événements sinon des chefs tyranniques. La vie est amère, on oppresse les faibles, on travaille sans but. (2) La société du riche ne le laisse pas dormir, le lustre de sa vie n'en cause pas le charme. Et comme l'avenir est encore incertain, il faut se tenir prêt. Le vrai bonheur est le partage des passionnés de Dieu : le succès lui-même ne les satisfait pas.

Quand tout s'est envolé, il faut revenir à Dieu. La face du monde change, les gloires se dispersent en fumée, le bien et le mal s'attachent à nous comme suite au tribunal où Dieu préside. En un mot, l'écrit entier repose sur la double pensée du jugement et de la plénitude du divin. Le livre s'était ouvert sur ce thème, il s'y referme également. En abordant le sujet, Salomon nous dit :

"Quel avantage revient-il à l'homme
De toute la peine qu'il se donne sous le soleil?" (3)

et il nous laisse par ce conseil à la fin :

"Crains Dieu et observe ses commandements
Car c'est là le tout de l'homme.
Car Dieu citera en jugement portant sur tout ce qui est
caché
Toute oeuvre, soit bonne, soit mauvaise." (4)

-
- (1) ECCLES. III, 11.
(2) Ibid. IV.
(3) Ibid. I, 1.
(4) Ibid. XII, 13-14.

Le livre de la Sagesse reprend le même thème et en accents non moins sérieux. L'auteur dépeint sur le vif le vieux fond sensuel et corrompu de la Gentilité. Il résume tous les abrutis de la Grèce et des Indes quand il leur prête ces paroles:

"Venez, jouissons des biens présents.
 Usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse
 Enivrons-nous de vins précieux et de parfums
 Et ne laissons point passer la fleur du printemps
 Car, c'est là notre part, c'est là notre destinée." (1)

Et ces jouisseurs se trompent, nous assure le livre inspiré. Ce sont des aveugles qui se méprennent sur la réalité des biens:

"Ils n'espèrent pas de rémunération pour la sainteté
 Et ils ne croient pas à la récompense des âmes pures.
 Car, Dieu créa l'homme pour l'immortalité." (2)

Le ton se hausse bientôt jusqu'aux considérations les plus admirables: sur les bienfaits d'une vie courte plutôt que bien remplie, car la prudence, ou autrement dit, la connaissance et l'amour de Dieu tiennent lieu pour l'homme de cheveux blancs. (3) Quelle antithèse avec la théorie païenne de la longévité toujours synonyme de bénédiction. La 5ème règle du Houng-fan, dans la pensée chinoise était des plus explicites à ce sujet.

Puis, pour recommander la vie sans souillure, l'écrivain inspiré en appelle à la consolation et à l'assurance irrésistible que donnera, au dernier jugement, le souvenir d'une fidélité intrinsèque :

"Le juste sera debout en grande assurance
 En face de ceux qui l'ont persécuté" (4)

-
- (1) S/ GESSÉ, II, 6-8.
 (2) Ibid. II, 22.
 (3) Ibid. IV, 8.
 (4) Ibid. V, 2-4.

tandis que les autres

"Seront agitées d'une horrible épouvante,
En proie à des remords stériles,
Honnies des créatures même dont ils auront abusé." (1)

En des termes non moins vigoureux, Salomon flétrit le culte des idoles, pratiques d'aveugles qui s'arrêtent à l'œuvre sans reconnaître le génial ouvrier.

"Si, charmés de leur beauté, ils ont pris ces créatures
pour des dieux,
Qu'ils sachent combien le Maître l'emporte sur elles." (2)

Cette idolâtrie prétend-elle se fonder, comme l'avaient prétendu certains philosophes antiques, sur une science éminente des forces naturelles? Nouveau motif à condamnation que cette connaissance même, or, ces génies superbes,

"S'ils ont acquis assez de science pour arriver à connaître
le monde,
Comment n'en ont-ils pas connu plus facilement le Maître?" (3)

Quant à l'adoration des statues des faux dieux, elle se trouve si stupide aux yeux de Salomon qu'elle ne mérite aucunement la contradiction d'arguments serrés, mais un persiflage sans merci. Reconnaissons-le devenir railleur. Il avoue qu'il ne peut arriver à comprendre qu'un cerveau intelligent

"ne rougisso pas de parler à ce qui n'a pas d'âme,
Demande la santé à ce qui est sans force,
La vie à ce qui est mort,
Le secours à ce qui ne peut rendre aucun service,
Un heureux voyage à ce qui ne peut se servir de ses pieds." (4)

Mais, voilà la logique qui réapparaît et porte un coup direct con-

(1) SAGESSE, V, E-4.
(2) Ibid., XIII, 3.
(3) Ibid., XIII, 9.
(4) Ibid., XIII, 18-19.

tre ce fétichisme ridicule. En effet, comment ces pratiques pourraient-elles mener au bien quand elles originent de passions aussi perverses les unes que les autres, au point de porter le culte des monies au dernier degré d'abrutissement? Il faut assister à cette genèse et à cette évolution du culte idolâtrique:

"L'idée de faire des idoles fut le principe de la fornication
Et leur invention a amené la perte de la vie.
Il n'y en avait pas à l'origine et il n'y en aura pas toujours.
C'est la vanité des hommes qui les a introduites dans le monde;
Ainsi, leur fin prochaine est-elle arrêtée dans la pensée divine.
Un père égaré par une douleur prématurée
A façonné l'image de son fils qui lui a été trop tôt enlevé;
Et cet enfant qui était mort, il s'est mis à l'honorer comme un dieu.
Et il a institué parmi les gens de sa maison
Des rites pieux et des cérémonies.
Ainsi, cette coutume impie s'affermie avec le temps,
Fut observée comme une loi
Et sur l'ordre des premiers, on adora les statues.
Quand on ne pouvait les honorer en face,
Parce qu'ils habitaient trop loin,
On se représentait leur lointaine figure
Et l'on façonnait une image visible du roi vénéré
Afin de rendre à l'absent des hommages
Aussi expressés que s'il eût été présent.
Et pour le succès de la superstition, ceux qui ne le connaissaient pas
Y furent amenés par l'ambition de l'artiste.
Celui-ci, en effet, désireux de plaire au maître puissant
Épuisa tout son art à embellir le portrait
Et la foule des hommes, séduite par l'élégance de l'œuvre
Regarda comme un dieu celui qui, naguère, était regardé
comme un homme.
Ce fut un piège pour les vivants que les hommes
Sous l'influence de la mauvaise fortune ou de la tyrannie
Eussent donné à la pierre ou au bois le nom incommunicable.
Bientôt, ce ne fut pas assez pour eux d'errer dans la notion
de Dieu,
Vivant dans un état de lutte violente par suite de leur
ignorance.
Ils appelaient du nom de paix de tels maux.

Célébrant des cérémonies homicide de leurs enfants
 Ou des mystères clandestins
 Et se livrant aux débauches affrénées de rites étrangers,
 Ils n'ont plus gardé le cœur ni dans leur vie, ni dans
 leurs mariages
 L'un tue l'autre par la trahison ou l'outrage par l'adultère,
 C'est partout un mélange de sang et de meurtre, de vol et
 de tromperie. (1)

Devant tant de malheurs issus de ces déviations, le cœur se gonfle de pitié pour ces pauvres ignorants et par un retour sur sa propre condition, il s'écrie: "Qu'heureuses sont les âmes qui n'honorent que vous, le vrai Dieu!" Les cinq derniers chapitres du volume servent à illustrer, par des exemples tirés de la vie d'Israël, la véracité de cette exclamation.

L'Ecclésiastique, œuvre de Jésus, fils de Sirach, ne va pas sans s'apparenter avec l'Ecclésiaste et la Sagesse dont il répercute les échos à une époque beaucoup plus postérieure. On y saisit souvent les mêmes expressions pour traduire les mêmes idées et quand on sait l'actualité et la nécessité de ses thèses fondamentales, on ne s'en offusque pas, au contraire, on se rejouit de voir intacte, aux abords de l'an 180, avant Notre-Seigneur, une doctrine si pure mise en lumière huit siècles auparavant. Plusieurs chapitres dressent l'éloge de la vraie sagesse dont quelques traits sont la crainte de Dieu, la constance dans les épreuves, la fidélité conjugale, l'obéissance aux supérieurs, l'estime de l'humilité et de la pauvreté, la prudence dans l'amitié et la réserve dans l'amour. L'homme se mesu-

(1) SAGESSE, XIX, 12-25.

re à sa qualité intrinsèque ou à sa vertu devant Dieu, peu importe son honorabilité en ce monde. Ce principe:

"La sagesse de l'homme humble relèvera sa tête
Et le fera associer au milieu des grands." (1)

la Vierge le rappellera pour toujours à l'humanité en quête d'estime fondée, quand, deux cents ans plus tard, elle s'écriera dans son cantique inspiré: "Il a renversé de leurs trônes les puissants et il a exalté les humbles." (2)

Au reste, déjà se dessine à l'horizon la venue prochaine du grand Réformateur qui va tout appuyer sur la charité. A l'avance, le Jésus de l'Écclésiastique scrute la pensée de son divin Homonyme quand il recommande:

"Pardonne au prochain son injustice et alors, à ta prière,
tes péchés te seront remis." (3)

Ne se croirait-on pas dans quelque plaine de la Palestine alors que les apôtres entendent pour la première fois les sublimes demandes du Pater? Enfin, ce dernier livre parmi les Sapientiaux ne manque pas de brosser quelques sévères fresques des peines présentes. Mais, il n'y a rien qui doive déprimer l'homme: tout concourt au bien de celui qui poursuit les intérêts de Dieu. Il faut justement tirer des malheurs passagers que nous traversons un sujet d'application à vivre saintement. La seule tristesse irréparable serait de mourir rebelle et si les jours d'une bonne vie sont trop peu nombreux, un beau nom, par contre, demeure à jamais! (4)

(1) ECCL. X, 31.

(3) ECCL. XXVII, 2.

(2) LUC. I, 52.

(4) ECCL. XLI, 5-13.

Après tant d'aperçus sur le jour nouveau qui point à l'horizon des livres inspirés, il reste encore l'agréable tâche de voir la pleine lumière de ces enseignements rayonner de personnages illustres dont les exploits ne le cèdent en rien à ceux qu'accomplissaient les héros d'un paganisme parfois relevé.

Car, ce qui console dans ces saintes lettres, c'est l'apparition de ces êtres toujours en assentiment avec leur code moral vivement dessiné, ou, assez humble pour avouer leur tort s'ils ont prévarié, comme cela est si naturel à l'homme. L'humanisme éternel, on le sait maintenant, c'est la vie dressée à la hauteur d'une pensée et d'une autre vie immanente, tandis que le paganisme, c'est la pensée rétrécie à la mesure quelconque d'une vie sans contrôle.

Or, on jouit particulièrement d'un contact avec les héros de la première heure, persécutés de la valeur morale, aux prises avec nos difficultés quotidiennes, en cela combien supérieurs à ces enfilades de dieux fétides éternellement étrangers à nos sentiments devant la douleur. Il fait bon de contempler un sortir heureux des mains du Créateur, rempli d'une ardeur sereine tant que brûle en lui la flamme de la fidélité. C'est ce en lui qui nous apprend le premier et sans bruit d'aucune parole que le "servir Dieu, régner est" est plus qu'une parole mais un fait. Jamais la souveraineté terrestre n'approcha de la sienne quand il voulut se contenter dans le devoir et jamais lignée de rois ne put s'imaginer telle qu'elle est, depuis que son cœur résolut de ne plus adhérer à la fin suprême.

Le texte de référence de l'humanisme mystique se bornât-il aux

deux premiers chapitres de la Genèse qu'il serait déjà surabondant! En effet, ce court récit nous fait voir, on ne peut plus clairement, l'image de deux êtres intelligents, vrais et seuls types de l'idéal humain, à part Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, où donc avaient-ils puisé leur sève éternisante? C'est clair, dans aucun système, dans aucune mythologie. Ils vivaient si intimement de Dieu à l'intérieur que toutes les facultés bénéficiaient du rafraîchissement de vitalité que la grâce occasionne. Dans la suite, après la chute fatale, le déchu ne recouvrera sa précellence originelle que dans la mesure où il recherchera Dieu, jadis premier élément de la plénitude humaine.

On admire encore la noble figure de Noé, le seul resté fidèle à l'humanisme éternel, alors que toutes les écoles d'erreur, comme preuve de leur irréfutable infériorité, vont s'engloutir sous ses yeux. Tout de même, il ne se confine pas dans les tours d'une sécurité égoïste, mais, avec cœur, il prêche un retour nécessaire au Dieu de vérité qui s'appête à frapper un coup maestro pour venger ses droits. Quand s'abattent les pluies vengeresses, il reçoit l'approbation divine de son idéologie dans une survivance miraculeuse, image fidèle de la pérennité des idéals religieux seuls capables de résister au désastre de la tourmente générale.

Plus loin se dresse la représentative figure du patriarche par excellence, la personnalité forte et achevée de cet Abraham, père d'une postérité sans nombre. (1) Ses qualités et sa noblesse d'âme lui ve-

(1) GÉNÈS. XVII, 15.

lent de recevoir en sa demeure les messagers célestes envers lesquels il vaque au devoir de l'hospitalité comme tout cœur possédé de Dieu sait pratiquer la vertu de charité et non simplement un altruisme de commande. Il faut voir le geste profondément humain de ce vieillard prosterné à la face de son seigneur, priant avec instance pour obtenir un pardon, sans doute bien immérité, mais toujours possible, en faveur des villes fourvoyées de Sodome et Gomorrhe. C'est l'intercession déintéressée, c'est l'acception complète de la cause d'autrui, telle que la conception moderne de ce beau dévouement l'exige, car, on ne croit pas à la largeur d'esprit d'un philosophe sans ressort pour les causes sociales. C'est le même sentiment du bien commun qui inspire l'alliance du patriarche et d'Abimélec, puis la répartition de son avoir immense entre ses douze fils.

Veut-on assister à une mise en pratique de cette prévenance délicate que seule une mystique puissante peut suggérer? On en référera à la réconciliation d'Esau et de Jacob, immortel exemple d'une générosité réciproque en quête de jeter le voile de l'oubli sur les divergences inévitables qui contristent la vie présente.

"Et Esau dit: "Que veux-tu faire avec tout ce camp que j'ai rencontré? Et Jacob dit: "C'est pour trouver grâce aux yeux de mon seigneur." Esau dit: "Je suis dans l'abondance, mon frère, garde ce qui est à toi." Et Jacob dit: "Non, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, accepte mon présent de ma main, car c'est pour cela que j'ai vu ta face comme on voit la face de Dieu et tu m'as recueilli favorablement. Accepte donc mon offrande..." Et il le presse si bien qu'Esau accepte. Esau dit: "Partons, mettons-nous en route, je marcherai devant toi." Jacob répondit: "Mon seigneur sait que les enfants sont délicats et que je suis chargé de bre-

bis et de vaches qui allaitent, si on les pressait, un seul jour, tout le troupeau périrait. Que mon seigneur prenne les devants sur son serviteur et moi, je suis - vrai doucement..." Esau dit: "Permetts du moins que je laisse auprès de toi une partie des gens qui sont avec moi." Jacob dit: "Pourquoi cela?" - "Ne je trouve grâce aux yeux de mon seigneur!" (1)

Quelle charité vraiment divine. Seule une pensée éternelle peut transformer ainsi les cœurs et donner de tels accents à une réconciliation.

Cet amour divin plane également sur toute l'histoire de ce type si attachant qu'est Joseph, fils de Jacob, humble dans la prospérité, résigné dans la douleur, prompt à l'oubli des griefs les plus fondés, constant dans sa croyance malgré toutes les vicissitudes. Cet homme affiche une maîtrise de soi peu commune en face de l'emprisonnement que lui causent les abominables calomnies d'une veuve. Cette maîtrise présidera bientôt à une administration de la chose publique demeurée proverbiale. Après plusieurs années de sage prévoyance à l'aide de laquelle les provisions se sont accumulées, des empires entiers pourront envisager sans horreur le spectre de la famine. Du coup, la réputation de cet homme sage s'exalte à la hauteur d'une reconnaissance unanime. Mais il était décréété que tout de génie marcherait de pair avec une délicatesse et une charité évangéliques. C'est pourquoi l'empire égyptien, le pays de Chanaan, la terre entière peuvent admirer une touchante promptitude à pardonner les mesquineries de frères qu'il pourrait piétiner aujourd'hui de sang-froid. Non! au-dessus des vengeances apparemment les plus

(1) GENÈSE, XXIII, 8-16.

justifiées se dessine souvent le halo des consolants pardons. La vue d'un père injustement ruiné, de frères plus légers que coupables, de multitudes réduites à la misère gagne toute la sympathie d'une tendresse invétérée. Lors, quels procédés aimables emploie le zèle pour secourir d'anciens persécuteurs. Le paganisme qui aurait suggéré le talion, le "dent pour dent", Joseph répond par des offrandes dignes d'un grand cœur.

"Joseph commanda qu'on remplit de blé leurs vaisseaux, qu'on remit l'argent de chacun dans son sac et qu'on leur donnât des provisions pour la route. Et il fut ainsi fait." (1)

Voilà la vengeance divine. Que nos temps aient besoin de ces convictions beaucoup plus que de belles phrases périodiques imitées de tel ou tel Démosthène!

Bien plus, la magnanimité de l'administrateur gagne le Pharaon qui prend bientôt plaisir à partager les libéralités de cet intéressant modèle. Il fournit au vieux Jacob le moyen de venir puiser plus régulièrement aux sources de la prospérité d'Égypte. Toutefois, tant de générosité semble illusion pour les onze frères choyés par celui qu'ils ont jadis mis à la torture. Ils craignent toujours quelque soubressaut de vengeance, surtout, lorsque seuls au monde après la mort de leur père, enseveli par Joseph dans la terre de Chanaan, ils regagnent tous le pays d'Égypte, terre d'adoption. "Désormais, disent-ils, notre frère pourra bien nous remettre le tort que nous lui avons fait et notre père ne sera plus là pour exciter sa pitié!" Or, ces pauvres enfants ignorent le premier mot de la charité qui est un oubli définitif des injures. Joseph rassure ses frères, leur

prédit un heureux retour au pays natal. C'est dans cet exercice d'une bonté sans exemple ailleurs que s'éteint le grand pourvoyeur entouré de l'estime et de la confiance de deux races nombreuses.

== ==

Parlerons-nous de Moïse comme exemplaire d'humanisme transcendant? La tâche n'est pas facile, tant s'élève haut dans l'histoire du monde la figure de ce législateur toujours actuel, auprès duquel les Lysurgue et les Pelon se perdent dans l'oubli. Moïse, mais c'est un type complet de personnalité ouverte: il écrit avec facilité, il n'est pas insensible au souffle poétique, comme l'atteste son "Cantique d'actions de grâces" entonné à la sortie d'Égypte. C'est le diplomate qui argumente librement avec son Dieu, obtient de lui tout ce que l'on peut désirer, parce qu'il sait "le prendre" comme l'on dit communément. Le chef intercède: voilà le désert qui se couvre de nourriture, qui change sa pierre en eau ou convertit sa rigueur brûlante en nuée protectrice.

Un tel homme du peuple était bien digne d'entendre le premier la promulgation de la loi naturelle au sommet du Sinaï. Cette loi, il va l'aimer maintenant, la commenter pour ses ouailles, la rappeler à l'attention des têtes légères, en montrer les côtés avantageux même du point de vue humain. Le peuple s'oublie-t-il au point d'adorer les veaux d'or? Moïse se garde bien de se décourager: il sera le pontife au sens exact du mot, et ce, jusqu'au bout! Sa vie devient un long plaidoyer.

"Ah! ce peuple, gémit-il, ce peuple a commis un grand péché! Ils se sont fait un dieu d'or. Pardonnez maintenant leur péché, sinon, effacez-moi de votre livre que vous avez écrit." (1)

Ce cri sincère, il le répète en substance toutes les fois que l'infidélité de son troupeau vient porter un coup sanglant à son cœur d'apôtre. Une injure à Jéhovah, c'est un soufflet pour lui-même. Si le disciple a épousé la cause du Maître, celui-ci, en retour, ne manque pas une occasion de montrer son amour pour un chef si zélé. Le souverain des cieux ne cache pas qu'une injure à l'adresse de son ministre le darde droit au cœur lui-même et quand Moïse se plaint des critiques du peuple, Jéhovah lui répond que la majesté divine elle-même souffre de cette injure. Pour montrer son union à Moïse, il permet qu'en cette circonstance fleurisse la verge d'aron, frère du législateur, grand-prêtre attitré. Ce signe manifeste clairement aux Juifs l'autorité céleste du mandat dévoué aux deux frères.

"Replace la verge d'aron devant le témoignage pour être conservée comme un signe pour les enfants de rébellion, afin que tu fasses cesser leurs murmures et qu'ils ne meurent point." (2)

L'interprète des exigences divines prit toujours son rôle au sérieux. La loi, il l'avait incarnée dans sa vie et en faisait réellement ses délices. Avec tous les détails qui en facilitent l'exécution, il la notait au fur et à mesure que Jéhovah la rendait publique: les Nombres, le Lévitique et l'Exode abondent en préceptes moraux et disciplinaires. Et l'on s'imaginer le grand chef, toujours

(1) EXODE, XVII, 32.

(2) NOMBRES, XVII, 25.

anxieux du bonheur des siens, qui s'impose le travail ardu de classer ses ordonnances et de les rendre parfaitement intelligibles pour tous les esprits. Ses nombreux discours forment la majeure partie du Deutéronome. Là encore, se révèle l'humaniste! Il possède un esprit méthodique qui saisit vite l'ensemble d'une question et l'organise sous des chefs principaux. Les allocutions se divisaient en deux phases: une partie purement historique, appel à l'imagination et à la mémoire, puis, une partie homélitique, destinée à éclairer l'intelligence sur l'opportunité des lois et à fixer les volontés dans leur observance. L'idée qui domine toujours dans ces instructions, c'est le souvenir des bontés de Jéhovah pour sa race de prédilection et l'assurance d'une prospérité inouïe pour les peuples fidèles. Avant de rendre à Dieu sa belle âme, il préfère encore quelques mots sur ce double thème:

"Heureux es-tu Israël! Qui est comme toi
Un peuple sauvé par Jahweh
Le bouclier de ton secours
Et l'épée de ta gloire?
Tes ennemis feindront devant toi
Et toi, tu marcheras sur les hauteurs." (1)

== ==

Le successeur d'un tel homme se devait de posséder des qualités analogues pour réussir dans cette entreprise de conduire tout le peuple choisi dans la terre promise et de l'y installer. Le second Moïse fut digne du premier. Entre cent traits de la vie de Josué, ne faut-il pas admirer ce désintéressement proverbial chez les grandes âmes qui préfèrent attendre les richesses de l'au-delà? En ef-

(1) DÉUTÉRONOME XXXIII, 29.

fet, quand vient le temps de présider au partage du royaume échu à la race d'Israël, Josué taille de larges morceaux qu'il assigne aux douze tribus et ne se réserve qu'un hameau, celui de Tammoth-Saré, recoin inconnu où il achèvera ses jours. Jusqu'au dernier moment, le souci du bonheur de son peuple occupe son cœur de père. Son ultime discours résume tout son enseignement et montre une fois de plus le sérieux avec lequel ces grandes âmes de l'antiquité comprenaient déjà les devoirs particuliers de la créature envers son auteur. Après avoir remercié à Israël la suite ininterrompue des secours providentiels, il manifeste une confiance engageante pour l'avenir et promet les plus souhaitables prospérités à la fidélité de son troupeau. Le saint homme peut rendre son âme en paix, car le peuple vient de lui jurer une constance indéfectible à servir Jéhovah.

==

La figure de David tranche aussi parmi la masses des nobles personnalités qu'a fournies la mystique ancionne. Le saint roi développe jeune une sensibilité d'artiste-musicien et de poète dans les contacts assidus avec la nature qui lui parle éloquentement si l'on en juge par les multiples descriptions qu'il en tracera dans les psaumes.

A cette délicatesse de sentiment s'ajoutera pourtant une bravoure de guerrier indomptable dans les saintes causes que l'Eternel va lui commettre. De l'union de ces deux tendances va résulter la magnanimité toujours en éveil pour les intérêts de la religion et d'autre part, une considération compréhensive des faiblesses qui l'entourent. C'est cette dualité que mettent en évidence les épisodes de la guerre contre Saül. On y voit briller l'amour de la justice et la compassion pour les malheureux. Le vieux roi devra se rendre par deux fois

à une grandeur morale qui lui veut de conserver l'existence, tant dans la caverne d'Engaddi que plus tard, sous sa propre tente. En cette dernière occasion, David tient seulement à montrer sa capacité d'en finir avec de sans cesse intrigués, mais il opte pour le pardon qu'il rend de bon cœur au coupable. ~~Il se~~ contente de priver son ennemi d'une cruche et d'une lance, comme attestation d'une supériorité qu'il atténue. Bien plus, avec la grandeur des âmes fermées à la rancune et mesquinerie envieuses, il s'afflige de la mort de Jahl, toujours infidèle aux promesses de paix et oublieux des protections toutes gratuites dont il se voyait l'objet. Avec la sincérité de son âme aimante, il compose le chant de l'ars à la mémoire de cet infortuné.(1)

Par illement, les délices royales ne lui tourneront pas la tête, si ce n'est un instant qu'il regrettera toute sa vie et dont il saura faire la plus belle amende honorable. Quand des âmes comme celle-là rompent avec l'iniquité, c'est au réel, à preuve, ce détail significatif qui met en évidence une contrition et un ferme propos dignes des grands pénitents de l'Histoire:

"Le roi David était vieux, avancé en âge; on le couvrait de vêtements sans qu'il put se réchauffer. Ses serviteurs lui dirent: "Que l'on cherche pour mon seigneur le roi une jeune fille vierge; qu'elle se tienne devant le roi et le soigne et qu'elle se couche dans ton sein et mon seigneur le roi se réchauffera." On chercha dans tout le territoire d'Israël une jeune fille qui fût belle et l'on trouva Abissag la Sunamite que l'on amena au roi. Cette jeune fille était fort belle; elle soigna le roi et le servit; mais il ne la connut point." (2)

(1) II, SAMUEL, I, 19-27.

(2) I, ROIS, I, 1-4.

Voilà l'humanisme chrétien: il peut avoir failli, mais il ne tentera pas d'ériger sa conduite perverse en règle morale. Cicéron en dit-il autant dans son De Senectute?

== ==

Quant à Salomon, digne fils de David, son histoire suit d'assez près les lignes de celle de son père. Salomon, c'est le sage entre les sages, qui, invité à choisir entre une multitude de biens opte pour une infusion de la divine sagesse, alléguant son impéritie pour conduire un peuple avec l'autorité douteuse que peut procurer la fortune matérielle. Salomon, c'est le Crésus extraordinaire, encore plus extraordinaire par son humilité qui le place volontiers sur le pallier des petites gens et l'incite à les admettre à sa table. C'est l'homme qui croit ne jamais trop consacrer pour le service divin et que la Providence se plaît à combler dans la mesure où il emploie les richesses de son royaume à chanter le Créateur. La munificence du culte s'interprète pour lui comme un juste retour des biens créés répartis avec tant de profusion dans les limites du globe et sur son empire en particulier. D'ailleurs, Salomon prouve en sa personne et en sa conduite qu'il faut semer pour récolter... Le ciel ne prit jamais tant de plaisir à déverser ses trésors sur cet enfant de prédilection qui savait en user si intelligemment.

Nos chefs-d'œuvre actuels pâlissent en comparaison de cette architecture grandiose du temple de Jérusalem, œuvre d'une pensée sublime ayant voulu réunir la quintessence des richesses soulevées sur le globe, pour en composer un hommage quasi vivant à la gloire du Créa-

teur. Quatre mille hommes travaillent au Liban pour en extraire le bois précieux, se remplaçant tous les mois au rythme de dix mille à la fois. Après quelques années de labour savamment organisé, on voit se dresser un monument sans égal ici-bas et dont seuls, peut-être, les temples de marbre pur qui jalonnent les routes de l'Inde peuvent donner une idée adéquate, parce qu'ils s'élèveront à la même époque. Les pierres, le cèdre, l'or, tout rutille pour la gloire du Dieu des Juifs qui tient cet hommage pour agréable.

La fête de la Dédicace donnera-t-elle l'occasion au roi de vanter ses talents d'architecte, d'ingénieur et de décorateur? Pas un mot à ce sujet. C'est pour Dieu qu'il a travaillé, c'est au peuple qu'il a consacré ses jours. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que la péroraison de ce splendide discours qui marque la fête:

"Et que votre cœur soit tout à Yahweh, notre Dieu pour marcher selon ses lois et pour observer ses commandements comme nous le faisons aujourd'hui. Que mes paroles de supplication soient proches de Yahweh, notre Dieu, nuit et jour... afin que tous les peuples de la terre sachent qu'il est Dieu et qu'il n'y en a point d'autre." (1)

Pour notre instruction, le ciel permit une faute énorme chez son serviteur. Mais, une âme si haute ne pouvait croupir dans la fange et préférer des plaisirs douteux à l'assurance de la sagesse. Sa réhabilitation nous valut les si riches enseignements des principaux livres moraux de l'époque et quand la mort vint terminer une carrière aussi bien remplie, elle ne pouvait que hâter une glorification définitive de ce lui qui, assablé d'honneurs et de richesses n'avait

(1) I ROIS, VIII, 60-61.

cherché que Dieu en tout.

== ==

Comme il nous faudrait arrêter quelque peu sur les attachantes personnalités d'Esdras et de Néhémie, les savants intercesseurs du peuple, également modestes et désintéressés, de Judith qui fut aussi chaste qu'avantageusement douée, cette gloire du peuple, éloquente comme les guerriers. C'est elle qui lui redonne l'espoir quand tout semble perdu, puis, joignant la force à la conviction du discours, elle triomphé seule d'un ennemi rusé. En sa victoire, elle demeure humble, dévouée aux intérêts du Dieu dont elle ne fit que rechercher la gloire. Elle achève son utile vie dans les colloques de la prière.

Quant aux Machabées, illustres exemples d'une conviction supérieure à tous les miroitements du luxe, ils prêchent mieux et plus éloquentement la vraie sagesse que toutes les élucubrations des philosophes réunies ensemble. Autant l'héroïsme dans la prudence éternelle s'élève au-dessus de l'égoïsme dans la prudence charnelle, autant leur attitude en face du devoir de la conscience éclairée par la Révélation surpasse les compromissions inavouables qui saturent le laisser-aller païen. Ce qui ajoute encore à cette gloire fulminante, c'est qu'elle s'ignore. Les admirables jeunes hommes ne sont pas mentionnés par leurs noms respectifs dans les livres Saints et il est facile de comprendre qu'ils ne s'en seraient guère souciés, eussent-ils pu prévenir cette lacune, car, les paroles du sixième sor-

tent d'un naturel trop humble pour que l'on se méprenne à ce sujet. Il s'en va donc au supplice cueillir la vraie palme de gloire, récompense d'une vie sans souillure. Pourtant, voyons quels sentiments il porte de son mérite personnel :

"Ne te fais pas illusion, clame-t-il au roi, c'est nous-mêmes qui nous sommes attirés ces maux par nos péchés contre Dieu; aussi, nous est-il arrivé d'étranges calamités." (1)

Quant à la mère, figure de la Vierge Marie immolant d'une façon mystique le Fils de ses affections, elle préside au sacrifice de ses sept enfants, non pas avec la hautaine rigueur de ce romain qui immola son fils rebelle au commandement, mais, dans toute l'humilité et la dépendance du serviteur rendant au maître un dépôt confié. C'est justement au nom de l'amour maternel qu'elle se réjouit de perdre ses chers enfants pour les retrouver dans un monde meilleur. Déjà, elle parle le langage de la Bonne Nouvelle, illuminée par l'Esprit de Vérité :

"C'est pourquoi le Créateur vous rendra dans sa miséricorde et l'esprit et la vie, parce que maintenant, vous vous méprisez vous-mêmes pour l'amour de sa loi."

au septième, son cher benjamin, au moment où il va trépasser :

"Ne crains pas ce bourreau, mais sois digne de tes frères et accepte la mort afin que tu sois retrouvé avec eux au temps de la miséricorde." (2)

Paroles et exemples touchants jusqu'aux larmes!

== ==

Enfin, nous terminons ce coup d'oeil trop rapide sur les reposantes figures d'un humanisme complet par un regard fugitif sur Job, le

(1) II, JACH/BIES, VII, 18.

(2) Ibid, VII, 23-29.

type d'une soumission largement récompensée que l'on taxerait volontiers de nos jours d'étroitesse d'esprit ou de stupidité animale. Pourtant, nous le savons bien, ce patriarche pourrait encore se citer en exemple d'intégrité dans les affaires, de sage administration, en ce qui regarde le patrimoine familial. Il est droit, il craint Dieu avant tout et s'engage même à la pénitence pour expier les prétendues fautes de ses fils. L'épreuve diabolique fond sur lui avec la fureur d'un vautour longtemps affamé par la vue de troupeaux appétissants. Job sent l'aiguillon, se cabre même, recourt à l'argumentation serrée, puis se soumet en face des desseins insondables de la sainte Providence.

"Nous recevons de Dieu le bien, et nous n'en recevrons pas le mal?" (1)

pense-t-il en appréciant son état de dépendance totale. Jéhovah l'aime encore, il veut l'éprouver surtout. Job le sait très bien et explique même que si la Justice voulait opérer plus sévèrement, sa place logique serait non un fumier humiliant mais un enfer terrible. Seule une humilité à toute épreuve manquait à ce juste, voilà pour lui l'occasion de l'acquérir. Dieu regardait complaisamment cette âme droite, au point de se permettre un soupçon de fierté et d'en faire part à Satan lui-même:

"Es-tu vu mon serviteur Job? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre." (2)

Après la confirmation de l'épreuve, quand Satan perd la partie, l'âme de Job apparaît si splendide aux yeux du Juge céleste que celui-ci se hâte de lui redonner une abondance inespérée, faible image des mérites qui s'accumulèrent là-haut durant la tourmente.

(1) et (2) JOB, II, 8-10

Mais arrêtons-nous ici, car nous avons frappé une veine riche... Cette appréciation de Dieu, en effet, qui tient en si haute estime la valeur morale de Job, doit nous porter à la réflexion. Ce n'est pas tous les jours que le Maître dresse le panégyrique de ses serviteurs. Et quand il a ce saint patriarche pour agréable, qu'il voit en lui une personnalité si intéressante, il recommande, mais par ricochet, la méthode génératrice de si consolants résultats. La conclusion s'impose une fois de plus, car, où Job s'était-il formé l'intelligence et le cœur? Il ignorait plus que certainement les chaires de rhétorique et de philosophie où s'entassaient à Athènes des foules de blasés. Cet homme modeste avait traité avec la Cause première... Dieu suffit à former des êtres qu'il connaît jusqu'au plus intime. Quelles louanges décerne-t-il à l'humanisme païen et dans les Saintes Lettres et dans sa prédication terrestre? Il n'en souffle pas un mot, tant le silence peut parfois signifier le mépris et le dégoût. C'est une consolante certitude que nous emportons au sortir du contact que nous avons trop peu prolongé avec ces plus grandes figures de l'Histoire. Nous disons bien de l'Histoire, sans ajouter le mot biblique, c. r. la seule histoire digne de ce nom, c'est celle-là. Les héros sans ressort, sans élévation que sont les Achille, les Priam, les Enée, les Patrocle, les Hector, les Hélène ont peut-être bouleversé la sensiblerie du vieux Boileau, (cf. Art poétique, ch.3) ils n'en fondent pas moins devant la véridique, l'authentique réalité des Moïse et des Abraham. Quand les premiers courbaient le front

vers la terre et arrosaient de leurs larmes désespérées des sillons trop tôt parcourus. Ce semble, les seconds levaient la tête vers le ciel et contemplaient la trajectoire lumineuse qui commence ici-bas et que tout cœur donné à Dieu achève dans un bonheur indicible au-delà de ces frontières gênantes. C'est là la différence de nos héros. Si les deux groupes pleurent et gémissent, le premier pleure de déception, le second d'espérance.

Quant à l'histoire biblique tout court comparée à l'histoire profane de l'époque, c'est pour nous l'avantage de la supériorité. La Bible a pour base la vérité que Dieu inspire, pour but: l'édification des peuples, pour résultat: l'avantage tant éternel que temporel. Ceux qui osent contester ces faits sont des aveugles qui ne voient pas le progrès des siècles comme conséquences tangibles de ces principes. Les historiens grecs ne se distinguent que par la hardiesse du mensonge et les Latins ne valent guère mieux. « Quoi aboutit cette histoire? Nous voudrions bien le savoir. Quant à la valeur proprement poétique de la Bible, le P. Condaminh, S.J. lui permet une confrontation avec les plus belles œuvres de Grèce ou de Rome. De son côté, Reuss ajoute:

« Le génie des autres nations, même les plus favorisées à cet égard, n'a rien produit qui puisse être comparé aux œuvres des prophètes hébreux, lors même que l'on ferait abstraction de leur tendance religieuse pour les apprécier uniquement à un point de vue esthétique. (1)

(1) REUSS. "Les prophètes." t. I, p. 6.

CHAPITRE 7ème

TRYPTIQUE EXEMPLAIRE DE L'HUMANISME ÉTERNEL

Maint détracteur de l'humanisme transcendant aurait tôt fait de réduire à néant une thèse consacrée à sa défense si une telle apologie s'appuyait uniquement sur les saintes Ecritures.

En effet, les plus ardens rationalistes, les positivistes, se croient forts de nier la Révélation, l'intervention de Dieu dans les Saintes Lettres, leur inspiration et portant, leur infailibilité, comme si la négation d'une chose équivalait toujours à une démonstration en règle... En tous cas, répètent-ils, s'il faut étayer l'humanisme sur des bouquins, à parité de cause, nous préférons nos Bibles aristotéliennes et cicéroniennes, infiniment mieux rédigées." Tout beau! Ils peuvent en parler de beau style: mal leur en prendrait probablement de prouver eux-mêmes, personnellement, cette pauvreté de style des livres inspirés. Au fait, ils s'en moquent et leur accusation n'est qu'un pis-aller. Ils n'ont jamais lu la Bible de Dieu et s'en gardent bien. Ceux-là, pour la plupart, sont des obstinés qui allongeraient volontiers leur Credo déjà passablement rétréci s'ils pouvaient rogner d'autant certaines parties du Décalogue qui les gê-

nent. Ils ne veulent pas admettre parce que ce serait blâmer des travers assez commodes pour la durée de la vie, quittes à se débrouiller comme ils le pourraient à l'heure de la mort.

D'autres professent une admiration bien pêle pour les héros bibliques, sans doute types éminents de l'humanisme, mais, ajoutent-ils, "trop peu coupables de leur état..." En effet, ils accusent ces patriarches d'avoir suivi le chemin que Dieu leur a tracé parce qu'ils ne pouvaient se comporter autrement. Dieu, en quelque sorte, les aurait guidés pas à pas, leur aurait servi d'ocillères pour que leur cœur ne se détourne pas un seul instant. Ces beaux modèles, n'ayant pas vu autre chose ressemblent à des enfants qui n'ont encore aucun mérite à leur candeur, tant que ne se présente pas l'épreuve. Or, continuant ces esprits forts, mis à l'école de l'humanisme grec, ces patriarches déchanteraient, seraient fort aise d'en prendre plus large, de voir la vie sous son côté rose, fondant leur existence sous le règne de la seule raison." L'argument contient du sérieux et mérite un peu d'étude. Et comme nos objectants ne condamnent pas tant la méthode que les hommes, restés droits, prétendent-ils, parce qu'incapables d'en disposer autrement, il faudrait donc, pour eux, ne pas développer outre mesure les considérants de la méthode chrétienne, mais leur prouver par un argument "ad hominem" que tout ne se réduit pas à une simple question d'opportunisme. Que nos adversaires veuillent bien se détromper! L'humanisme éternel a subi et subit encore la décisive épreuve du choix depuis que le christianisme tel qu'il a porté par Notre-Seigneur a outrepassé les étroites fron-

tières de la Palestine et est venu apporter sa bienfaisance au cœur même de Rome. Cette consécration du mysticisme s'est opérée en la personne des saints, des innombrables saints de toutes les époques, plus particulièrement parmi ceux des premiers siècles plus à même de choisir entre les deux écoles, ayant parfois adopté au cours de leur jeunesse les théories païennes dont ils se sont détournés par la suite avec un rare bonheur pour se livrer aux ascèses tonifiantes de l'humanisme divin révélé par Jésus-Christ.

Nos opposants ne peuvent infirmer la valeur d'une mystique librement acceptée, choisie par des pléiades d'hommes intelligents, absolument sains d'esprit et capables de juger les mérites respectifs de deux idéologies souvent en opposition ouverte. Il nous tarde donc de lier connaissance avec trois de ces esprits supérieurs, orientés vers la doctrine catholique par un choix des plus posés. Nous n'avons que l'embarras du choix. Nous croyons résoudre le problème en jetant un coup d'œil admiratif sur trois sommités apparues à des époques différentes: saint Paul, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin.

==

SAINT PAUL.

=====

Une des premières gloires de la doctrine intégrale religieuse, une de ses conquêtes magistrales, c'est en effet ce Saul, Juif de naissance, persécuteur des chrétiens, homme de savoir qui s'était assimilé tous les éléments du paganisme contemporain par le truchement de deux langues qu'il maniait également: le grec et

le latin.

Son éducation première s'était ébauchée par l'intermédiaire de la littérature hellénistique ou judéo-chrétienne, après Jésus, mais dite judéo-grecque, au temps de notre personnage. Ses parents avaient voulu lui donner une éducation libérale. Ils réussirent, car longtemps après, les lettres évangéliques de l'apôtre porteront le cachet de cette formation acquise à Jérusalem, sous Hillel et Rabban Gamaliel. De cette éducation rabbinique, Paul gardera une incomparable science des écritures, et, "cette manière subtile, raffinée, d'argumenter - bien différente du syllogisme grec - qui suit à travers les similitudes et les rapprochements le fil intuitif de l'un ou l'autre des multiples sens du texte sacré et qui use souvent de longues citations composites." (1)

Or, le Christ s'empare de ce vase d'élection et l'instruit à part quelques temps. Le Ciel révèle les mystères cachés dans le Christ Jésus. Le néophyte n'hésite pas un instant: tout lui devient quantité négligeable sauf la connaissance du Christ pour soi et les âmes. Le troisième jour qui suit sa conversion, il entre déjà en controverse avec les Hellénistes et les confond à un tel point que ceux-ci, à bout d'arguments, veulent le mettre à mort.(2) Les avanies le poursuivent de bonne heure: il subit une première lapidation dès la fin de sa mission à Lystris, en 48. Mais, voilà, l'intérêt du peuple qui a besoin, avant tout, de connaître Jésus crucifié, porte le missionnaire vaillant à décevoir et à se dépenser, eût-il en ai-

(1) JACQUES MÉRILLON. "La pensée de saint Paul." P. 29

(2) ACTES, IX, 24.

ment, se voir moins aimé.(1) Qu'importent les contradictions. Il n'a que faire du bien-être bourgeois. Maintenant, il est heureux de pâtir pour Celui dont il a persécuté les membres jusqu'à ces tout dernières tentes. Les obstacles l'enthousiasment plutôt qu'ils ne le découragent; "Mais, je ne tiens pas, dit-il, que la vie soit de quelque prix pour moi, pourvu seulement que j'accomplisse ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus: attester l'Evangile de la grâce de Dieu." Il est parti avec l'espoir en Dieu, cet espoir restera son mobile. Toutefois qu'il ne respire que pour l'Evangile et voudrait, d'un souffle puissant, annoncer le message à tous les peuples connus d'alors. Il se voit tout de même prêt à rendre le témoignage du sang si ce geste doit continuer la plus efficace des prédications. Peu importe le moyen dont le règne de Dieu s'affirme, pour lui, Paul, il sait que la prédication lui incombe et si la mort seule doit rendre plus éminente cette parole, il opte d'emblée pour la mort. Sa parole: "Malheur à moi si je n'évangélise pas !" témoigne de cette inviolable fidélité que tout chrétien doit apporter à son devoir d'état.

Au service d'une cause aussi divine que l'annonce de Jésus crucifié, Paul apporte toutes les ressources de son talent: parole convaincue, plume alerte et abondante, enthousiaste et pas lénée. Ses aperçus sur les mystères divins alternent avec des invitations fougueuses à servir Celui qui, seul, mérite une offrande entière. Si, à l'occasion, le prédicateur dresse son apologie, se sert hors de

(1) II CORINTHIENS. II, 15.

sursauts égoïstes qui pourraient le cramponner à l'existence qu'il juge un détriment; ce sera uniquement pour se garder la nécessaire confiance de ses disciples, de sorte que ceux-ci ne se voient tentés d'oublier les saintes libertés qu'il leur a apportées ou que ces néo-convertis n'interprètent à faux ces émancipations toutes surnaturelles et ne tentent de s'en prévaloir pour revenir à leurs anciennes erreurs et licences.

En vrai humaniste large d'esprit, saint Paul ignorait les mesquines jalousies. Se voit-il en face des accès de sagesse mondaine qui agitent les Corinthiens dont les uns se réclament d'elles, les autres de Paul? Après leur avoir rappelé que ce sont là des discussions oiseuses et stériles, leur avoir remémoré qu'ils tiennent avant tout issue de Dieu dont ils sont à la fois "le champ et l'édifice propres" (1) il leur montre son désintéressement qui a embrassé une cause divine et impérissable, détachement qui se réjouit de tout, même d'une humiliation personnelle, pourvu que le Christ soit annoncé. De tels aveux ne s'étaient encore entendus sur notre terre. L'humilité, le zèle, la patience dans les calamités, voilà une monnaie trop peu abondante, il lui semble, pour payer le tribut de son esclavage dans le Christ.

Sa mission doctrinale si véhémence n'est que le rayonnement prodigieux de cette fulguration de Damas qui venait de consacrer à tout jamais les destinées de cette âme trop grande pour illustrer l'erreur. Combien la science religieuse ici mise en lumière l'emporte

(1) I COR. III, 9.

hautement sur toutes les rhétoriques auxquelles il s'était prêté auparavant. Paul comprend que sa mission va à l'encontre des normes préconçues en cette matière :

"Nous renversons les artifices de raisonnement et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu et nous assujettissons toute pensée à l'obéissance du Christ." (2)

C'était bien là la folie de la croix, folie humaine qui reste souvent sagesse divine depuis que Dieu a dit par son prophète - et l'apôtre s'autorise de ce texte - "Je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai la science des savants." Reprenant les reproches qu'adressait Salomon aux philosophes de son époque, le véhément prédicateur fustige ces esprits prétendus lucides, les quels assez perspicaces pour connaître le seul vrai Dieu par la raison, osent cependant détourner les yeux de sa puissance et de son immensité. Il combat une fois pour toutes ce principe si funeste qui formait le guide directeur de trop de consciences chez les païens de son temps, savoir qu'il suffit de pratiquer les observances extérieures, partant, les plus faciles à l'humaine faiblesse, pour assurer son salut. La seule raison, après l'annonce d'une vérité supra-naturelle, ne pouvait plus parvenir à sa propre plénitude, à son œuvre prétendue parfaite; elle se condamnait par sa propre loi qui est en définitive celle de la conscience humaine.

Une fois pour toutes, également, la lettre aux Romains projette une lumière crue sur ce fond de misérables turpitudes parfois secoué

(2) II COR. 10,5.

par des orages impurs, fond imminent qui est le vieil homme, l'homme naturel auquel nous sommes tous plus ou moins assimilés, homme de boue qu'il faut contenir le plus possible. L'Apôtre brosse ici un tableau vivant des illogismes auxquels nous sommes en butte à cause de cette faiblesse charnelle qui humilie tant la nature laissée à elle-même. Cette fresque vigoureuse, elle se destine aux orgueilleux de tous les temps qui prétendent appuyer la morale sur de simples conventions sociales. Insensés, ils refusent Jésus-Christ et ne s'aperçoivent pas de ce que cette dénégation amoindrit leur propre nature dont ils vont tantôt profaner les nobles côtés sous le piétinement des instincts aveugles et sauvages.

Au contraire, toute vie nouvelle, d'après la conception paulinienne, implique un retour vers l'intérieur et le spirituel, le divin, caché en nous, la vie de l'âme n'étant plus centrée sur les rites sensibles comme dans l'ancien Testament, mais d'abord sur l'invisible par excellence: le mystère de Dieu vivant en nous, opérant en notre être comme en une humanité d'addition pour parachever le grand travail de la Rédemption une fois commencé dans la personne de Jésus-Christ, mais se perpétuant jusqu'à ce que le corps mystique du Christ ait atteint son stage définitif par les saints qui en constituent les éléments ininterrompus à travers les âges. Cette aspiration si chère à son cœur, il la traduit plus de cent quarante fois par l'expression significative: In Christo Jesu. Cette doctrine ne résume-t-elle pas tout, en effet, disions-nous plus haut? Elle insiste sur

l'unité spirituelle organique du corps que le sacrifice dédie à Dieu, que l'aliment eucharistique sustente et dont la charité fraternelle garantit l'union tangible. De même que toute la vie spirituelle, voire tout l'humanisme trouve son unification, son dynamisme dans cette synthèse, cette participation à la vitalité christique déversée par la grâce, de même la pensée de saint Paul vigoureuse et renouvelée se centre et se synthétise, se simplifie toujours en cette saisissante allégorie. C'est pourquoi aussi, la grande intuition qui embrasse l'étendue de toute sa prédication est d'abord

"le sens de l'universalité du royaume de Dieu et le sens de ce royaume établi par la foi, non par la loi, d'où, primauté de l'intérieur sur l'extérieur, de l'esprit sur la lettre, de la vie de la grâce sur toute observance externe. C'était le sens même de l'évangile... Désormais, la pureté du cœur importe plus que les purifications légales, la miséricorde plus que le sabbat." (1)

Une autre intuition qui transparaît des Epîtres est cette liberté des fils de Dieu, leur force renversante malgré leur extrême faiblesse. Ils sont des roseaux, certes, mais revenus possesseurs de la vitalité du Christ qui vit en eux, dilate à l'excès leurs capacités, compense adoucissement leurs ineptitudes à glorifier dignement le Créateur. Ils abondent en gémissements ineffables que le Christ Jésus se plaît à amplifier héroïquement pour la Trinité.

Un milieu de ces exposés qui pourraient à eux seuls pacifier les mondes raisonnables, le grand pâtre intercale tout de même de judicieux avertissements pour le bien de la cité temporelle. Il sait

(1) JACQUES MATHIEU "La pensée de saint Paul," Introd., p. XIV.

insister sur l'essentielle égalité devant Dieu de l'esclave et du maître, s'attaquant de front aux coutumes séculaires d'un barbare assujettissement. Si à Constantin se peut attribuer le gloire d'avoir aboli pour toujours ces castes outrageantes, il faut en attribuer le mérite, l'honneur premier à Paul qui avait préparé les esprits à cette émancipation nécessaire par des affirmations fort propres, telles :

"L'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur." (1)

"Maîtres, laissez-là les menaces, sachant qu'eux, (les esclaves) et vous, avez un même Seigneur dans les cieux et qu'avec lui, il n'y a point acception de personnes." (2)

Concourant aussi au bien temporel, ces attentions qu'il apporte au fait que tous doivent travailler, c'est-à-dire se rendre utiles à la communauté; ses exhortations qu'il dispense aux fidèles sur l'usage des richesses. Il dépeint par avance notre société et son affreux chaos quand il place l'amour de l'argent à la racine de tous les maux spirituels, sans doute, mais temporels, également. (3)

De ces quelques considérations, nous pouvons inférer que saint Paul est le prédicateur par excellence, le commentateur de la loi nouvelle. Il incarne l'homme nouveau en sa personne et Dieu sait si ses mots revêtaient une force toute particulière en son temps. Ses néophytes, il propose une élévation de vie qui contraste avec les abaissements du paganisme endémique: il veut la chasteté au sein de la débauche, la libéralité face à la cupidité, la miséricorde

(1) I COR. VII, 22.

(2) ÉPHÈS. VI, 9.

(3) I TIM. VI, 10.

comme contre-poids à la rudesse, la joie spirituelle entretenue par la pratique opposée à la bouffonnerie démonstrative des réunions païennes, enfin, une soif ardente de voir Dieu, comme il sied à des pèlerins cheminant vers le terme. Son idéal, celui où il conduit sûrement, ce n'est rien de moins qu'une consommation dans le Christ, dès le présent. L'homme alors, vit libre et fécond, il préambule au ciel qui ne différera d'une telle plénitude que par la vision nette et la possession stable.

== ==

SAINT AUGUSTIN.

=====

Au quatrième siècle, ou plus exactement, dans la dernière moitié du quatrième et au début de l'ère suivante resplendit au ciel d'Afrique une lumière intellectuelle dont les rayons perassent encore de nos jours. Pendant que Jérôme illustrait le Palestine de l'exemple de ses vertus et rendait d'immenses services à l'excès catholique, dans sa solitude de Bethléem, Aurelius Augustinus, jeune homme de la plus brillante intelligence se préparait à son insu à fournir une des carrières les plus brillantes, les plus fructueuses pour l'avènement de la morale évangélique sur sa terre natale.

Né d'une mère chrétienne et d'un père païen, Augustin connut de bonne heure la double influence de la grâce et du péché. Le père, ne rêvant que succès mondains pour cet esprit intelligent l'erte confia très tôt son fils aux docteurs alors célèbres. Le jeune homme montra

un goût très avancé pour les lettres et bientôt, le désir de nouvelles conquêtes persuada le père de destiner son fils aux chaires célestes de Madaure et de Carthage. De là, l'aspirant aux honneurs mit à la voile pour Rome, centre d'une culture dont il eut définitivement la fascination avec une impétuosité qui lui coûta le bonheur pour nombre d'années.

A cette époque, son idéal peut se concrétiser en ces mots: "Vir eloquentissimus et doctissimus esse." Il y tend par la grammaire, la rhétorique et l'assimilation de connaissances érudites. Cette studiosité ne comporte pour lui qu'un sens: une recherche constante de l'élément artistique, le plaisir esthétique tiré de l'étalage de notions excitant la "curiositas". Au fait, cette intelligence souple pénètre sans effort et comme d'instinct la science encyclopédique de son temps, elle se trouve à l'aise au milieu des abstractions les plus ardues, elle conçoit la vie comme un jeu. Augustin ne peut s'astreindre aux lenteurs des méthodes; il se bute aux difficultés et les pénètre d'un seul coup. (1)

D'une facilité prodigieuse pour les spéculations, ce grand esprit ne possède pas un moindre penchant pour les lettres. Virgile, surtout, est sa passion, il le lit et le relit à satiété, le lit par coeur. Jusqu'à la fin de sa vie, dans ses écrits même les plus sévères, il maintient des reminiscences visibles de ce poète aimé. Le jeune étudiant s'éprend de ferveur pour tous les poètes de l'époque.

S'il se plaisait au libertinage de Plaute et de Térence,
s'il lisait avec délices ses comédies où les pires fai-

(1) LOUIS BERTHOLD. "Saint Augustin." P. 49-55

blesses sont excusées et glorifiées, j'imagine qu'il se plaisait davantage aux élégiaques latins chez qui s'élevait sans pudeur la folie de l'amour alexandrin. Que chaantaient ces poètes jusqu'à satiété, sinon qu'on ne résistait point à Cupide, que la vie n'a d'autre but que l'amour? (1)

Aussi, à 18 ans, agustin n'était qu'un cœur gâté de littérature érotique et un esprit apte à courir toutes les aventures dans la ville la plus corruptrice et la plus enorgueillie des siècles païens, Carthage.

Il jouissait de charmes humains indéniables. Si, de son propre témoignage, la dialectique, la rhétorique, la poésie, la musique et les mathématiques lui étaient familières, d'autre part, au témoignage de ses maîtres et condisciples, il était un élève parfait que l'on applaudissait chaudement et que l'on se citait en exemple. La vanité littéraire et l'ambition de tribun naissent combattant en lui les illusions de l'amour coupable. Ces flammes de fine culture s'entretenaient par une assistance assidue au théâtre, des exercices de musique vocale ou instrumentale où se répétaient les lieder entendus aux Odéons.

Puis, soudainement, une tempête intérieure menace de tout annihiler ces aspirations d'émotif. agustin a lu l'Hortensius de Cicéron. Il se met à mépriser sa chère rhétorique, met en doute la valeur des glorioles qu'il lui procure au prix de la sagesse du comportement. Mais, cette sagesse, n'est-elle ou juste? Où en trouve-t-on le concept immanent? Un instant bouleversé et anxieux, l'impulsif se résout à quitter ses joies intellectuelles et ses déli-

(1) LOUIS BERTHOD "Saint agustin." . 7/

ces sensuelles pour des aspirations sans limite, n'est-ce pas laisser la proie pour l'ombre? Il croit rétablir son équilibre moral par la consultation des Saintes Ecritures auxquelles il n'entend rien de rien. Dès lors, il se r'vise, dissipe tout doute et se replonge en ses papyrus pour en faire une éloquence et une érudition qui lui valent déjà une gloire significative. Il a vingt et un ans: il lui semble avoir atteint la plénitude de la vie, tout fier d'avoir compris seul, sans l'aide d'aucun commentaire, les Catégories d'Aristote, oeuvre ardue du grand Stagirite, il lui apparaît également clair que son sens critique et artistique s'est affermi au point de permettre une première oeuvre écrite sur l'exaltation de la beauté.

Dieu l'attendait justement, parce que ce repu des sens reste tout de même un être déliant. D'abord, cet esthète se butte sans cesse aux iniquités foncières qui assolent le monde païen: l'écrasement de l'esclave et du vaincu, le mépris de la vie humaine si évident dans les spectacles de l'arène, les scènes d'abattoir qui illustrent les inutiles sacrifices offerts aux dieux le monde de l'Empire. Et puis, le doute éveillé par l'Hortensius devient lancinant. Lui, le maître observé et vénéré de tous, souffre intérieurement, et justement parce qu'il est orgueilleux: cette estime, il ne la mérite pas, coupable qu'il est d'une conduite qui l'égale aux soudards. Pour se relever, il parcourt fiévreusement les écrits païens qu'il n'a pas encore lus, espérant trouver les clartés dont son âme est avide. Il trou-

ve des aperçus nouveaux, jamais l'impulsion qui le projette hors de son triste état. Lui-même nous renseigne sur cette phase de sa vie:

"Une chose refroidissait mon ardeur, dit-il, c'est que le nom du Christ n'était pas dans les livres des philosophes et ce nom, par votre miséricorde, ô mon Dieu, ce nom de votre Fils, mon Sauveur, mon cœur l'avait sucé avec le lait maternel et le gardait profondément; aussi, toute doctrine où ce nom ne paraissait pas, quelque discrète, élégante et vraisemblable qu'elle fût, ne pouvait s'emparer de moi." (1)

Le coup de grâce qui allait tout emporter approchait. Cette science païenne détournée de son but, Augustin n'y tenait déjà plus: un incident suffit à l'en séparer complètement. Un jour qu'il cause avec son ami Alypius, survient Ponticianus, lequel, récent témoin des merveilles qui illustrent le désert, s'empresse de raconter à ses intimes les hauts faits des ermites, notamment de saint Antoine. Augustin a tout écouté en silence. Soudain, quittant son siège, il s'adresse à Alypius en un accent inaccoutumé. "Où en sommes-nous? Que venons-nous d'entendre? gémit-il. Les ignorants se lèvent et ravissent le ciel et nous, sans cœur, avec notre science, nous nous traînons dans le sang et la boue!" Déjà visiblement ému par cet entretien providentiel, il s'éloigne au fond de l'enclos pour donner libre cours à ses larmes. C'est là qu'il entend le décisif "Tolle et lege!"

Quand fut baptisé ce néophyte, dans la nuit du 24 au 25 avril 387, saint Ambroise pouvait se permettre de composer le Te Deum, car, avec l'entrée de cette superbe intelligence dans les rangs de

(1) SAINT AUGUSTIN. "Confessions" Chap. XVII.

la milice chrétienne, un coup mortel s'appesantissait sur le hideux squelette de l'erreur. L'idéal culturel du rhéteur se déliait des entraves traditionnelles. Il tendait dorénavant à une culture philosophique. Augustin s'adonne maintenant au *studium sapientiae* ou recherche de la sagesse. Il s'exerce à une activité d'ordre rationnel qui doit aboutir à la vérité suprême: Dieu. À la base de son système, il place bien les sept arts libéraux: grammaire, dialectique, rhétorique, arithmétique, musique, géométrie, astronomie, mais cette littérature et cette érudition ne prennent plus figure que de moyens. Le nouveau chrétien, retiré à Cassinolaum, près de Milan, mène une vie des plus simples. Il ne s'occupe que de deux élèves: le matin, l'on commente les *Églogues* de Virgile, le soir, l'on discute philosophie. Il emploie ses loisirs à reviser des traités didactiques commencés avant sa conversion, traités qui embrassent tous les arts libéraux. De tous ces livres, il n'achève que le premier, le traité sur la grammaire; les autres ne furent jamais définitivement révisés et sont aujourd'hui perdus. En revanche, nous possédons ses livres sur la musique qu'il acheva durant les moments libres de sa vie monacale à Thaguste. Ce sont des dialogues entre lui et son élève, le poète Licentius sur la métrique et la versification. Mais, nous savons par lui-même qu'il se proposait de pousser plus loin son œuvre et dans une seconde partie, d'écrire sur la mélodie proprement dite. Il n'en trouva jamais le temps. "Quand une fois, avoue-t-il, le fardeau des affaires ecclésiastiques me fut imposé, toutes ces douces choses me sont tombées des mains.

Saint Augustin passe donc par une période de transition et de transition nécessaire si l'on mesure la distance qui le sépare des idées catholiques. Il se repose de la prière et de la méditation par la poésie et la musique.

"Telle est la voie que j'ai suivie pour marcher avec les faibles, explique-t-il, n'étant pas très fort, moi-même plutôt que de me précipiter dans le vide, à savoir encore d'écouter." (1)

Comme ces saines précautions respirent bien le vrai humanisme basé de connaissance personnelle. Une autre préoccupation, du reste, perce à travers ces prudentes réserves. Le saint n'ignorait pas que son retour au catholicisme avait causé un vif émoi parmi ses amis païens qui ambitionnaient peut-être de le suivre, mais craignaient d'avoir à enfouir leur attrayant bagage littéraire sous les sombres arceaux d'un mysticisme intransigent. Le néophyte veut lui prouver à ces âmes droites que l'on peut suivre le Christ sans devenir un barbare et un illettré. Quant à ceux qui ne veulent aucunement prendre place auprès d'Augustin dans la milice chrétienne et même sacerdotale, ils doivent tout craindre: leur adversaire tient une position extrêmement forte. En effet,

"Aucun d'eux ne pouvait rivaliser avec lui pour l'étendue des connaissances ni pour la diversité heureuse ni pour la richesse des dons intellectuels. Tout l'héritage antique, il le tient entre ses mains. Il peut déclarer aux païens: "Ce que vous admirez chez vos auteurs et vos philosophes, je l'ai fait mien, le voilà! Reconnaissez sur mes lèvres l'accent de vos orateurs. Eh bien! tout cela que vous prizez si haut, moi, je le méprise. La science du monde n'est rien sans la sagesse du Christ." (2)

(1) SAINT AUGUSTIN. "Confessions." Chap. XVII.

(2) LOUIS BERTRAND. "Saint Augustin." P. 295.

En 391, la position du grand converti s'affirme davantage. Dieu ne souffrant point de retrait, sa réputation de savant établi, tout porte le ministre du Seigneur à subordonner ses recherches à la connaissance du Christ. La dignité sacerdotale se sont adjointes les grandeurs et les responsabilités épiscopales. Augustin est devenu pasteur et guide d'un troupeau difficile, il voit la vérité à dispenser dans les Écritures. Plus de jamais, les disciplines humaines se plient au service de cette interprétation, de cette étude des Livres Saints. La parole de Dieu, voilà le chemin des simples et ceux-ci forment la majorité à Hippon. Il faut les engager dans cette voie pour les maintenir dans l'intégrité d'une croyance que veut culbutter le manichéisme alors extrêmement agreste. Comme il faut aller au plus pressant, l'on voit le digne pasteur recommander avec force cette culture du cœur que donnent les Livres inspirés, mais sans négliger toutefois la formation intellectuelle nécessaire aux préposés de la cité. Mais il faut couper toute retraite au dilettantisme d'iceux: le saint évêque s'incurge contre ceux qui scrutent la Bible, non pour s'en nourrir, mais par goût naturel de l'éloquence et de la poésie. Cet augustinisme peut-être un peu sévère de nos jours, ne l'était sûrement pas à cette époque où la curiosité intellectuelle déployée pouvait compromettre des ardeurs toutes recuises pour la lutte anti-hérétique.

Ce sera le désir intense de toute sa vie de pouvoir travailler seul, en toute liberté et tranquillité, assidûment et fervemment

à une étude en profondeur des Saintes Ecritures. Il rêve d'un véritable monument d'exégèse serrée qui lui permette d'en montrer toute la grandeur. Il lui semble que ses écrits doctrinaux n'ont, à date, qu'interprété gauchement ces textes lumineux. Pourtant, l'on sait quel profit les chrétiens d'Afrique et même d'Italie pouvaient retirer de ses lettres, sermons, réfutations des manichéens, de ses homélies grandioses voire de ses confessions si simples. Il voudrait étudier la vérité pour elle-même sans se tracasser d'erreurs à confondre. Cette possibilité, il l'entrevoit à soixante-douze ans, il la saisit même. Illusion bien vite évanouie: à peine peut-il publier un traité de morale pratique en cette dernière phase de son existence trop remplie. Jusqu'au bout, dans une lucidité enthousiaste, il se voit contraint de ferrailer contre les hérésiarques de la Grèce et de la Trinité: Arius et Céleste.

C'est également au milieu de tracasseries nombreuses: règlement des conflits familiaux, catéchisation des néophytes, correspondance et entrevues avec les autorités au sujet de son diocèse matériellement et moralement ravagé par les Circoncissions, visite des pauvres, présidence aux cérémonies, prédication suivie, au sein d'une activité débordante, donc, qu'il trouve le temps d'écrire le "Civitas Dei",

"la plus formidable machine de guerre qu'on ait dressée contre le paganisme et aussi le plus complet arsenal de preuves et de réfutations où les scolastiques et les apologistes catholiques aient jamais puisé." (1)

(1) LOUIS BELTRAND "Saint Augustin." P. 409

Le héros a usé ses dernières forces dans le mêlée. Ce grand personnage, penseur et lettré était un humaniste hors-pair. Il voit au alier le sacrement de la pensée théologique et le rit du ministère auerés des humbles, ministère assujéti leant, écritaire, d'autant plus qu'à l'heure du trépas, ce saint ère de l'Eglise avait à prononcer un douloureux fiat en face des ennemis qui cornaient sa chère ville épiscopale d'Hippone et menaçaient de réduire à néant le labeur incessant traduit en trois siècles de progrès croissant, oeuvre de ses prédécesseurs et de lui-même. Mais la destinée humaine de cette cité devait connaître de sombres heures, peut-être, il en alait toutefois bien autre ment de la Cité de Dieu et des autres écrits du saint qui allaient porter leur bienfaisant message pendant un millénaire, plus particulièrement jusqu'à l'apparition de saint Thomas.

== ==

SAINT THOMAS D'ACQUIN.

=====

Quelle gloire inégallée que saint Thomas, prince de l'humanisme de tous les siècles, premier grand codificateur des normes qui régissent le déploiement idéal des facultés et lui-même exemplaire brillant de ces règles. Saint Thomas tient du prodige tant il reste sans exemple dans l'Histoire. Il semble plus ange qu'homme, pourtant, nul ne brèche plus que lui le respect du complexe psycho-corporel où nous a placé le Créateur. Ses écrits semblent plutôt descendus du ciel que moulés dans un cerveau humain, car, du simple point de vue naturel, la production relative de ce gé-

nie surpassée, par le fond, la forme et la portée, tant éternelle que temporelle tout ce à quoi les plus pures lumières des siècles précédents peuvent équivaloir. Lui seul, il a redressé toute la logique de la pensée.

Cette lumière commence à briller en faugur tions annonciatrices dès son aurore. A huit ans, le jeune d'Aquin se pose déjà la question: Qu'est-ce que Dieu? alors que le jeune homme ordinaire s'occupe plutôt du *qui* est Dieu? Il rumine sans cesse des idées sérieuses et, encore adolescent, on l'entend soudain s'écrier au cours d'un repas qu'il prend chez saint Louis: "Voilà un argument décisif contre les Manichéens." A dix ans, il avait maîtrisé les belles-lettres et s'exerçait à la dialectique. Treize ans, il possédait par cœur une grande partie du psautier, des évangiles, des épîtres de saint Paul. Son précepteur lui faisait tracer les écrits des pères, les morales de saint Grégoire, des lettres de saint Jérôme et des fragments de saint Augustin. Dans l'armarium de l'abbaye, il apprenait à connaître, à aimer les livres, les admirables manuscrits. Déjà, le grec, la physique, la morale, la métaphysique n'avaient pour lui aucun secret. Il était doué d'un tel génie et d'une telle perspicacité qu'il répétait les leçons avec plus de lucidité, de profondeur et d'élévation que les maîtres ne les avaient exposées. En tout ce qu'il touche dès cette époque, on distingue les trois grandes qualités qui marqueront plus tard son génie d'un cachet si particulier: abondance, profondeur et facilité.

Mais, son jugement est trop solide pour laisser le plus précieux

de ses affections aux fariboles païennes. Même la philosophie traditionnelle, supposée l'expression la moins banale de la pensée primitive le frappe peu, et, l'on sait à quelle réforme il va le soumettre bientôt. Dans l'attente que sonne pour lui l'heure marquée de Dieu pour dresser la charte de l'idéologie catholique, il amasse les matériaux nécessaires par de ferventes accointances avec les Livres saints. Il les apprend quasi par coeur durant cette captivité où le retient sa mère au château de Rocca-Secca. Il se soumet aussi à une gymnastique mentale sévère en étudiant à fond les sentences de Pierre Lombard.

Dans le dessein de Dieu, est en raisonnement, ou plutôt, cette réclusion fournit à Thomas, en plus des trésors intellectuels qu'il va bientôt verser, la consécration de la croix qui sublimise toutes les œuvres surnaturelles. Et la réforme coïncide avec l'entrée chez les Dominicains. L'éclat d'une science formidable mise à la résolution de thèses considérées jusqu'à là insolubles attire sur lui l'attention de l'Occident lettré. On le retire temporairement de l'Université afin de lui permettre de donner libre cours au torrent de sa pensée. Il compte à peine ses vingt-cinq ans et produit au monde le "Traité de l'être et de l'essence", les "Principes de la nature", ces subtiles considérations, qui, cette fois, réussissent à débarrasser la philosophie des langes superstitieuses et archaïques qui l'opprimaient jusque-là. Il montre non moins d'autorité dans ses commentaires sur l'Éthique d'Aristote et dans l'exposé des notions divines.

Sa philosophie est celle de l'optimisme. Elle nous donne l'impression

sion d'une vaste demeure aux fenêtres grandes ouvertes à la belle clarté du jour; comme l'on jouit de ce tour positif d'un esprit et d'un coeur où circulent librement l'air et la lumière, la tiédeur merveilleuse du sensible.

"C'est que le corps n'est plus cette chose morte que nous ont abandonnée Platon et Porphyre. Il a été pendu au gibet et il est sorti du tombeau. L'âme a perdu le droit de mépriser les membres qui ont été les instruments du surnaturel. Platon peut dédaigner le chair, mais Dieu s'est penché sur elle, est entré en elle, l'a sanctifiée et bénie, comme le sont les sens à l'heure du Baptême." (1)

Suis, remontant l'échelle, le grand Docteur défend la primauté de l'intelligence, tout en ne cessant de montrer la faiblesse de notre connaissance abstraite et discursive. Il laisse alors libre cours à l'âme pour s'éprendre de l'infini et d'une bonté insaisissables.

Tout au cours de ces enseignements philosophiques à Paris et à Naples, il compose des ouvrages polémiques contre les Fraticelles, les Averroïstes et ses volumes apologétiques contre les Mahométans et les schismatiques de tout acabit. La réunion de ces derniers écrits forme la "Somme théologique", point culminant de la pensée religieuse et de la pensée philosophique de tous les âges, compendium de tout ce que pouvait inspirer la Révélation à une raison dominée par la grâce. Cette grâce, il la met en lumière: c'est tout le Nouveau Testament.

"La loi nouvelle est premièrement et avant tout une loi non écrite - écrite par Dieu dans le coeur des appelés - et ce qui est principal en elle, ce en quoi consiste sa vertu, c'est la grâce du Saint-Esprit opérant dans les âmes par la foi et la charité." (2)

(1) G.K. CHESTERTON. "Saint Thomas d'Aquin." P. 127.

(2) SOMME THEOLOGIQUE. I - II : 196, 1.

Tout au long de l'oeuvre, cette théologie catholique, utilise t certains apports de l'antiquité, sauve le sens de l'humain qui est en même temps le sens chrétien. Ici, elle a porté une raison nouvelle de considérer les sens et les sensations du corps avec une révérence qui eût étonné Aristote. Partout où la chose se montre possible, saint Thomas accroît la doctrine traditionnelle par l'adoption de méthodes nouvelles.

Après la philosophie et la théologie, les ouvrages exégétiques apparaissent sous la forme de la "chaîne d'or" forgée à même le rutilant métal des saintes Ecritures qu'il n'a pas approfondies en vingt ans plus tôt. Les plus beaux textes de l'Ancien Testament et du Nouveau, en particulier des Epîtres de saint Paul, s'unissent en une mosaïque géniale que seul cet esprit puissant pouvait et que voir et des autres. L'ouvrage pourra servir à toutes fins, complet, profond et pourtant accessible comme l'Evangile qui nourrit la foi simple de l'artisan ou écarte sous son autorité les fallacieuses prétentions de l'erreur.

Mais, pour achever l'humaniste en saint Thomas, les dons du poète ne lui sont pas refusés. Comme pour se relever d'un vol aussi audacieux, le modeste Frère Prêcheur lince le corps de sa lyre poétique en l'honneur du très saint Sacrement. Il y a beaucoup d'écriture sainte, de théologie, mais combien de tendresse mystique dans l'office composé pour la fête de l'Eucharistie. Ce grand esprit se délivrerait en quelque sorte dans la poésie: on oublie trop qu'il se range parmi les somnambules en cet art. De son oeuvre lyrique, nous ne

connaissions que la partie livrée au grand jour. Or, cela seul ne peut suffire à le juger. Du reste, sa personnalité philosophique est si considérable qu'elle efface en quelque sorte toutes ses autres personnalités, pourtant non moins réelles: personnalités du théologien, du poète et du mystique. Objectivement, saint Thomas décrit un cycle complet: point de richesse chrétienne qu'il n'ait mise en relief: dogme, morale et culte ont été tour à tour l'objet de son attention. Subjectivement, le cycle est également complet, car, à l'élévation de l'intelligence qui consacre les poètes, sans oublier les penseurs, se sont unies la sainteté qui auréole le mystique et la science pratiquement infuse qui adorne le théologien.

Ajoutons à cela que tant de génie s'incarne en une personne qui est toute douceur et affabilité, sourire et joie, courtoisie du grand seigneur et distinction du chevalier italien, humilité sincère et détachement effectif, il reste que la cause catholique possède en ce grand Dominicain un type insurpassé. Son influence temporelle n'est certes pas à sous-estimer.

"ayant étudié la littérature anti-chrétienne avec une impartialité de méthode" peu après inconnue de son temps, il a fait effort pour s'assimiler l'aristotélisme musulman et a écrit sur l'éternel problème de la condition des Juifs un traité qui demeure un modèle de bon sens et d'humanité." (1)

En parole, au dire de ses contemporains et aussi de l'influence pour l'adoucissement du sort des pauvres, pour la diffusion de l'esprit de justice distributive. Il ne faut pas non plus ignorer qu'une bonne part du succès administratif de saint Louis tient ses origines des

(1) G.K. CHESTERTON. "Saint Thomas d'Aquin." p. 49

judicieux conseils que ce monarque puisait chez saint Thomas. Que de fois le souverain, perplexe en face de questions épineuses, exposait par écrit ses pressantes difficultés. Le billet, porté le soir au maître philosophe, retournait le lendemain matin au château royal, porteur d'une solution que l'ascète avait encore renforcée de son ardeur pour la prière. Car, il ne faut pas l'oublier, cette lumière médiévale n'a brillé si puissamment que parce qu'elle était d'abord une vive flamme. L'influence des volumes de saint Thomas se doit au fait qu'il était lui-même l'agencement des hautes théories qu'il détaillait; la valeur morale de ses thèses procède de ce qu'elles recevaient, au fur et à mesure de leur éclosion, un peu de cette sève surnaturelle que l'auteur savait puiser en des contacts permanents avec la Source de la Vérité. Le Soma est le fruit de l'ornaison, de la contemplation en même temps que de l'étude et de la spéculation et l'on peut se demander si son auteur

"eût préféré la foi à la raison, la Révélation à la spéculation, l'inspiration au raisonnement s'il n'eût été un mystique et un saint." (1)

C'est ce qui assure une jeunesse toujours nouvelle à une œuvre aussi vénérable par son ancienneté. Aujourd'hui, malgré le sacrilège autodéfi que fit Luther des œuvres du grand Docteur, et ce, en pleine place publique, il restera toujours vrai et acquies que cet ensemble de jugements modérés, de discriminations pondérées dans les conflits de loyauté ou le choix des maux, ces spéculations magnanimes sur l'art de gouverner et de rendre justice, ces sages distinctions

PETITOT, H. o.p. "Saint Thomas d'Aquin." P. 140.

entre l'us et l'abus de droit de propriété, ces règles et mandements aux lois cruelles de la guerre, cette consécration à nos misères morales, cette sollicitude pour notre faiblesse physique vivront comme une humaine portée traduite depuis longtemps dans les conditions universelles, héritage qui survit à tous les bouleversements sociaux, portée qui a soutenu une civilisation et dont Luther et ses suppôts ont joué tout en pratiquant une cynique dénégation... La philosophie du moyen terme, celle qui tient compte de notre faiblesse innée reste la seule viable parce que la seule apte à résoudre les conflits internes qui résultent tôt ou tard de notre modus vivendi. La gloire de saint Thomas et du catholicisme qui a consacré son talent est d'avoir pu concilier l'humanisme philosophique traditionnel avec la révélation chrétienne, et ce, sur le plan humain, c'est-à-dire, au profit de l'homme tout entier.

==

CHAPITRE SIXIÈME

ORIENTATION ACTUELLE DE L'HUMANISME

Pendant longtemps, avons-nous signifié au début de cette thèse, la formule de l'humanisme a semblé se restreindre à la fréquentation des auteurs gréco-latins jointe à la connaissance et à la pratique de la religion.

Cette formule saurait-elle convenir de nombreuses années encore? Oui et non! Oui, en ce qui regarde l'essence de cette technique qui opère sur l'éternel fond humain, non, en ce qui touche à son application, son étendue et son importance. À mesure que l'humanité croît en âge, son capital spirituel s'enrichit de tout ce que les penseurs produisent. Il faut prendre contact avec cette évolution de la pensée, en suivre la direction et l'essor actuels sans tourner diamétralement le dos à l'héritage du passé.

La formule actuelle de l'humanisme chrétien, celle qui veut vraiment réaliser le type idéal du citoyen céleste et terrestre diffère de la même formule au 17^e siècle. Pourquoi? Parce que depuis cette époque, la civilisation matérielle a progressé et si de fatales erreurs ont porté le genre humain à se déshumaniser par la mécanique, il est au pouvoir de tout chrétien de prendre ces mêmes recourts

matériels pour s'élever dans la perfection de sa nature. mesure que le monde révèle ses secrets, que l'échelle mystérieuse des richesses naturelles ajoute de nouveaux degrés, le sain humanisme veut y accéder pour surélever cette richesse au rang de créature honorable, pour lui faire remplir son devoir de servante de l'humanité. L'impiété court à tout ce qui peut rapetisser l'homme au niveau de la bête: c'est à la mystique chrétienne de prendre pied par pied les bastions de la science pour en arriver à les convertir en châteaux-forts mis au service du bien-être et du contentement moral de l'homme en marche vers sa destinée.

A notre sens, on ne peut aujourd'hui parler de perfectionnement idéal, ou moins théorique de l'homme, sans mêler dans de justes proportions cinq éléments devenus chacun des puissances incontestées. Dans la lutte pour l'hégémonie, on en est arrivé à prôner chacun d'eux comme la formule complète, achevée, substantielle, de l'humanisme. Ces éléments sont le CATHOLICISME, les HUMANITES ou littérature, les ARTS, les SCIENCES et le SPORT. En même temps que l'on voit ici de quoi satisfaire les différentes vies de l'être raisonnable, on pense tout de suite à une multitude d'idéologies qui s'entre-choquent aujourd'hui. Combien de spécialistes en chacune des quatre dernières matières voudraient accaparer les forces vives de l'humanité pour les jeter dans un de ces moules en particulier!

Eh bien! ne pourrait-on pas arriver à une solution adéquate par une attention, sinon répartie sur ces cinq éléments, du moins portée

sur le plus grand nombre possible d'entre eux? Qu'il faille en toute occurrence sauvegarder les droits du premier, c'est-à-dire, du catholicisme, cela va de soi. Cet élément est si essentiel qu'il prime tous les autres, même additionnés ensemble. Les chapitres précédents ont tenu à prouver la faillite lamentable des systèmes qui recourent à tout sauf à cet expédient. La mystique proprement dite constitue à elle seule un programme définitif pour achever l'homme. Elle pourrait travailler en solitude, étrangère aux formules juridiques, mais, elles, ont constamment besoin de son support pour ne pas dévier de leur trajectoire. Au contraire, la mystique ne peut aberrer: elle tire sa fixité et sa stabilité de Dieu même qui lui donne sa constance; son mérite et sa fécondité s'établissent par rapport à l'Objet directement visé, Dieu.

Toutefois, aujourd'hui, comme au long de l'histoire, la pensée spiritualiste se fait gloire d'infuser sa vie débordante à toute autre forme culturelle accessoire qui entend respecter les cadres de la loi divine. L'Eglise a développé, soutenu ou même relevé les mouvements de formation intellectuelle, ramparts de la civilisation. Elle a allumé le flambeau de la science pour conserver plus vive la chaleur de la foi, estimant que l'intelligence la plus subtile, soutenue par un jugement sain, se rend plus capable de jouir des beautés de la croyance.

Voilà pourquoi, il y a déjà plusieurs siècles, l'Eglise fonde ses écoles de haut savoir nommées universités, y établit ceux de

ses fils dont la science le disputait à la sainteté et maintint jusqu'à nos jours une glorieuse influence dont les sectes dissidentes ne peuvent s'empêcher de voir le rayonnement. Tout à côté, nous l'avons vu, s'éleva l'école primaire gratuite, souvent desservie par les pasteurs des hameaux sacrifiant leur fortune et leur temps. L'histoire des cours d'étude à nos divers stades académiques n'est plus à remémorer. La phase dont on a discuté le plus au siècle dernier: les études secondaires classiques reste quand même un sommet. D'ailleurs, il faut savoir que la querelle de s humanités ne porta jamais sur l'opportunité ou l'inopportunité de ces études en elles-mêmes, mais sur la convenance et la nécessité de les parfaire au moyen de textes catholiques.

Notre thèse se donnant pour but une étude des moyens propres à développer la personnalité individuelle ou si l'on veut, la recherche d'une méthode formatrice qui convienne à un autodidacte, il paraît nécessaire de préciser la nature des conclusions que nous allons tirer de ces quelques réflexions sur les humanités. Nous ne tenterons pas de rallumer la querelle éteinte du gaunisme, mais nous chercherons à savoir si la formule même des études gréco-latines faites soit au contact des païens, soit au contact des chrétiens, constitue encore aujourd'hui un si capital atout dans la formation. Évidemment, s'il fallait choisir en faveur de ces études, il faudrait immédiatement s'enrôler sous les drapeaux de Mgr. Gaume, et ceux dont les convictions chancellent sous la moisissure d'une routine

qui affecte un amour aveugle pour les beautés païennes, à ceux qui se demandent s'il faut abandonner les Églogues pour l'Hexaméron, il suffira probablement de présenter les volumes du grand prélat français qui identifia sa vie et son nom à la défense des humanités expurgées. Son "Ver rongeur de la société" et sa "Révolution", lus avec l'impartialité du chercheur en révèlent long sur l'étendue du mal que cause Lucifer par son amour de l'antiquité amoral et souvent immorale. La considération des dangers que ces écrits signifient, des faits qu'ils citent, des témoignages amicaux qu'ils accumulent, des suggestions qu'ils proposent ne laisse aucun doute sur l'opportunité de mettre Dieu dans l'esprit des lettres servies à la jeunesse étudiante.

Par ailleurs, au Canada, la question a été également traitée. Et Dieu sait avec quelle véhémence notre patelin s'est mis au courant d'une question déjà fort troublante en Europe et l'a poussée à une phase critique, voisine de l'altercation et de l'échauffourée. Complication en notre Canada français par les sempiternelles épistémologies de parti, la discussion des humanités a mis aux prises les abbés Chandonnet et Béquet, du Séminaire de Québec contre M. l'abbé Alexis Pelletier, de Québec, d'abord, puis de Montréal, enthousiaste administrateur de M^r. Gaume et polémiste savant. Raconter ici les multiples phases de ces luttes mémorables dépasse le cadre de cette thèse. Mieux vaut référer aux savantes recherches du Révérend Père Charland, O.P. et de M. Séraphin Larion, sur ce sujet. Ce dernier surtout, satisfiera amplement la curiosité des lecteurs avides de connaître la

genèse d'une réforme aujourd'hui reçue mais jadis tenue fort suspecte! (1)

Pour éviter toutes les raisons de délaisser cet aspect particulier des conclusions pour nous attacher à l'orientation spécifiquement morale d'un humanisme individuel, car en somme, les humanités ne sont qu'une phase de l'humanisme. Cet aiguillage spirituel de l'humanisme touche de près un grand nombre d'individus auxquels la modeste fortune, les nécessités de famille, les échecs scolaires peut-être prohibent parfois ce que l'on appelle le cours classique considéré souvent à tort comme le seul véhicule d'un humanisme sensé. Or, si l'on considère la proportion infinie des adolescents dont les parents possèdent des revenus assez rondelets pour affronter la dépense considérable de ces cours, si l'on considère aussi le fort pourcentage de ceux qui ne tirent pas un complet bénéfice de ces études, soit qu'ils discontinuent, soit qu'ils prennent en dégoût la formule même d'enseignement, on envisage bientôt une situation inquiétante: tant de belles intelligences moins servies par la fortune, tant de dispositions heureuses bientôt tournées vers les violons d'Ingres parce que le système imposé cause un solennel dédain, tant de forces vives vont-elles se perdre et demeurer à jamais productives?

(1) Le gaumisme au Canada trouve sa documentation en grande partie enclose dans les brochures de l'abbé Alexis Pelletier qui écrit parfois sous le pseudo de Georges Saint-Lin. Ces brochures sont conservées à la Bibliothèque nationale du Parlement, à Ottawa, volumes 336, 1154 et 1184 des Brochures Canadiennes. L'œuvre si captivante de M. Larion sur ce sujet s'intitule "La querelle des Humanistes canadiens du 19^e siècle." Éditions de l'Université d'Ottawa, 1948.

Quelle formation faudrait-il imposer à la masse des jeunes gens intelligents contraints de quitter assez tôt les bancs de l'école pour satisfaire aux exigences de la vie? Est-ce que tous ceux que les circonstances tiennent hors des contacts avec Juvénal et Surypide vont nécessairement rester bornés et surtout, va-t-on continuer à les croire tels, en dépit parfois des évidences les plus singulières? Car, enfin, ces jeunes hommes et ces jeunes filles que nous croquons parfois, lesquels dans leur conversation emploient peut-être une ou deux impropriétés, qui au surplus, ne possèdent pas tout à fait la théorie du redoublement au passé latin ou ignorent absolument la formule de la saccharose, ne laissent pas de montrer souvent une vivacité d'esprit et une vigueur de pensée supérieures à celles de certains bacheliers, victimes d'un cours que l'autorité paternelle leur a asséné. Evidemment, en ce cas, la méthode n'est pas en faute et ce n'est pas notre intention de dénigrer telle ou telle conception de l'enseignement secondaire, mais le cas de nos premiers jeunes gens pose tout de même un problème. Nul doute que nombre de personnes sans cours classique atteignent à une maturité égale ou supérieure à celle des bacheliers. Mais, qu'on nous comprenne bien: nous disons maturité, car, c'est le résultat final qui compte, non pas la somme actuelle des notions sur la physique, la chimie ou les mathématiques, ensemble destiné à tomber dans l'oubli si on ne l'entretient constamment. Donc, résultat mis en cause: la vigueur de pensée, la facilité de parole de certains jeunes gens, les uns fruits du cours

classique, les autres, disons-le donc, véritables autodidactes, est équivalentement la même. La question se pose de savoir où les gens laissés seuls ont puisé leur formation. Nous irons plus loin dans l'avancé de nos constatations *à priori*: nous affirmons que parfois, si notre autodidacte a tout soit peu ajouté à ses valeurs intellectuelles une culture artistique, il devance son confrère supposé sans dispositions pour les beaux-arts, ou ne se range pas derrière lui si ce même confrère cultive les muses. En effet, on ne saurait trop souligner le profit social et moral d'une large développement des goûts artistiques dans la masse de la nation.

Un autre fait reste indubitable: c'est que bon gré, mal gré, les adolescents se forment un idéal de culture au sortir de l'école. L'humanisme, avons-nous dit aux premières pages, étant une ORIENTATION DU TYPE IDEAL HUMAIN, il reste à savoir à quel hauteur les gens placent cet idéal et quels moyens ils emploient pour y parvenir. Les uns visent au perfectionnement physique par les sports, d'autres à la saoulerie sensible par le culte du vaillant effort, les affections émoussantes et les plaisirs pimentés, sans oublier les lectures et les spectacles impudents qui subassent le tout, d'autres visent à l'hégémonie pécuniaire par les calculs serrés d'une finance desséchante. Si nous écoutons parler tous ces gens mal orientés, nous constatons vite que leur épanouissement, si l'on peut appeler cela épanouissement, ne s'opère pas tout seul. Ils sont collés et chaque groupe joint l'étude théorique à la pratique; ainsi, les premiers nous ap-

prennent qu'ils dévorent les publications sportives et usent leurs forces à assister aux joutes ou à les disputer eux-mêmes; les seconds se gavent de littérature érotique, berguinaise à dix sous, très abondante sur le marché parce que très avantageuse pour les éditeurs, courent les représentations louches, adoptent les termes et les attitudes de leurs héros méprisables, quelque temps portés au haut du pavois; les troisièmes dévorent les conseils de la haute finance, suivent les cotes de la Bourse comme règles d'Evangile, se ruinent le cerveau en machinations bancaires. Chacun porte au plus intime de soi un idéal d'homme qu'il caresse... Nos premiers interlocuteurs se croiraient les types transcendants de l'humanité quand un journal à gros tirage étalerait leur torse bombé et leurs biceps de fer; nos deuxièmes quand un magazine reproduirait leur face insignifiante où erre le sourire du divorcé nouvellement promis à une huitième danseuse de grill. et, nos troisièmes, quand ils se verraient triomphants à la conduite d'une limousine dernier cri...

S'il en va ainsi de la culture de ces boursoufflés, hélas! de plus en plus nombreux en notre monde actuel, il en va tout autrement des jeunes gens auxquels nous référons plus haut; ceux dont les attitudes et la conversation révèlent une tendance au sérieux sans qu'ils aient fraternisé avec les disciplines secondaires au sens précis du mot.

Où donc ceux-là se sont-ils alors ornés? Eh bien! détrompons-nous! Ces personnes ont bel et bien suivi des cours secondaires, et

cette fois, au sens large du mot, et, ces cours d'étude comprennent trois items: PHISIQUE et CONTACT avec les beautés canoniques, MORALES et CONVERSATIONS AISEES, OBSERVATION et REFLEXION, peut-être culture des arts, et voilà un programme d'humanité abordé bien pour ceux qui doivent se former seuls. Qui oserait mettre en doute l'efficacité de cette méthode? elle possède pour elle deux facteurs de la plus haute importance: l'AMOUR DIVIN et l'AMOUR HUMAN. Le second item nous saisit on le bien-fondé quand nous jetons un regard sur certains intellectuels à rebours, parmi les adolescents surtout, qui ne commentent en rien aux efforts de leurs maîtres pour leur communiquer la science. Ces élèves sortis de leur probation plus abêtis qu'ils n'en étaient entrés, promèneront leur ignorance de blasés tout au long de leur vie et ne conserveront qu'un vernis de connaissances.

Ce tryptique forestier, auquel nous référons il y a un instant n'est-il pas celui qu'adopte la Providence quand elle préside à l'instruction des âmes pour les grandes causes? Les apôtres au Concile, Paul à Corinthe et au désert d'Arabie, Benoît à Subiaco, François à Saint-Basile et à Notre-Dame-des-anges, Ignace à Loyrette puisent leur science éminente dans la prière, la réflexion et le contact avec de célèbres écrits, plus particulièrement la sainte Ecriture. Les choses humaines elles-mêmes bénéficient de cette méthode: de Fonis, Ozanam, Lyauté, Lorenco, Dollfus étaient des hommes capables de se consacrer des heures durant pour mieux colliger les forces intérieu-

res par la réflexion. Ces héros n'auraient pas remué leur entourage avec le seul appoint traditionnel que livrait le collège: ils l'ont rendu productif parce qu'ils l'ont assimilé et complété par l'adhésion aux réalités surnaturelles.

Aussi bien, quand les faits se présentent à nous tous les jours, de jeunes ouvriers et ouvrières à l'intelligence ouverte, à la conversation bien campée, aux ambitions assainissantes et cependant jamais entrés en contact avec les principes d'un humanisme scolastique, nous leur prêtons une étude minutieuse. Or, ne tarde pas à se manifester la cause de cet état rassurant: ces âmes conservent une foi robuste et savourent les beautés de la religion. Si elles n'ont que cela, leur caractère en profite et les range parmi les types sociables. Si ces personnes ajoutent soit la réflexion, soit la lecture choisie, soit les deux, elles se heussent parmi les êtres d'un agréable commerce, assez modestes pour écouter sans forfanterie et assez renseignées pour entretenir plaisamment.

C'est en ce sens que le Père Charmot, s.j. propose un humanisme populaire. Car sa thèse affirme que le peuple a droit à l'humanisme, qu'il l'appelle de tous ses vœux et qu'il en est fort susceptible. Rien de plus fondé. Le cynique Voltaire ne réglait rien quand lui, le patriarche cossu de Ferney, voulait un peu de foin et l'éperon pour régler l'épineux problème des consolations auxquelles les moins fortunés ont droit. La boutade n'avait à rien, seul le prétendu culte démocratique du grand seigneur y perdait.

"L'humanisme doit descendre dans les masses. L'y appeler ce n'est pas l'appauvrir ni le déposséder, ni en déposséder les élites; celles-ci auront toujours pour mission d'en préserver la pureté et de l'enrichir. Mais, ces élites pèchent par orgueil quand elles s'en font une élégance et une distinction: elles n'ont pas un privilège à posséder la culture, mais le devoir de la conserver et de la répandre." (1)

Le message donc, à porter au peuple en ces temps où l'inégalité des classes l'ahurit de plus en plus, c'est l'assurance qu'avec l'évangile en main, il peut voir clair, juger plus sainement que tous les magnats de la fortune et les tribuns farsus de mots sonores promenant leurs déconfitures politiques de conférence en conférence, de Yalta à Québec... Dieu s'est bien moqué de la fortune quand il a distribué les lumières de l'intelligence et les pauvres l'ignorent trop. Habitué qu'il est à se voir repoussés parce que le bruit des gros sous étouffe toute voix raisonnable, ils finissent par croire que même les raisonnements justes doivent subir le blâme des richards.

Sans doute, les économistes pressés ne nous feraient pas ici de nous représenter que tous ces beaux discours ne multiplieront pas le pain sur la table de l'indigent: ce sont des actes qu'ils voudraient. Bien, entendons-nous à ce propos. La théorie qui veut relever l'humain à ses propres yeux s'inspire d'un optimisme de bon aloi et de l'évangile même. Quand le Christ a béatifié les pauvres d'esprit, il suppose ceux qui gardent la lucidité de leur intelligence, augmentent leur capital moral, la vie de grâce, tant que la gêne matérielle

(1) HENRI SIMON "Vie Intellectuelle", art. "École au service de l'homme", T. 23, P. 490.

ne l'a contrainst pas à tout abandonner. L'on peut ajouter au le dénuement va de pair, en bien des cas, avec le vice qui l'a engendré, on constitue le œuvre salaire, tandis que l'union à bien attire des bénédictions qui vérifient le "Utrum quaerite regnum dei", également vrai pour les peuples et les individus.

De toutes façons, le peuple gagnera finalement par une vie de foi qui illumine son intelligence, lui ouvre de consolantes perspectives et dans la totalité des cas, attire des bénédictions temporelles sur les conditions de vie.

== ==

Un jeune du peuple s'éduquera donc par une pratique sérieuse de sa religion. Son côté purement intellectuel se travaillera par les cours du soir, les cercles attirés, les revues illustrées et de bon calibre, cela va sans dire, les films documentaires. À tout prix, il faut combattre le mercantilisme exploitateur de la crédulité. C'est faux de prétendre que tous les gens de moyenne condition doivent encore se ruiner. Tous les jours, nous voyons des milliers d'ignorants, sans doute, constituer le clientèle coutumière des tripots, des buvettes et des salles de représentations grossières. Mais, ne l'oublions pas: beaucoup de gens réintègrent le foyer, leur journée accomplie, et se prêtent à des occupations plus intellectuelles qu'on se le croit.

preuve, ex M. Albert Lmon, plombier de la Nouvelle-Écosse, Maître-ès-rite, honoris causa, de l'Université Saint-François-Xavier d'Antigonish, en 1947. Les loisirs de cet homme, que d'aucun aurait dit

sans culture, s'étaient assignés pour fin, durant plus de cinquante années, la collection de souvenirs et de pièces relatives à l'histoire de Louisbourg, du Cap-Breton et de toute la Nouvelle-Écosse. Après plusieurs années de patientes recherches, ses efforts se concrétisaient en une foule de documents de première valeur. Cet acadien de vieille souche, en un dernier geste humaniste, fut heureux de léguer le tout au musée de Louisbourg au moment où l'Université portait hommage à son mérite.

==

Si nous ne pouvons tenir pour suspecte la formation du jeune qui s'éprend de sa religion, nous ne pouvons blâmer, non plus, les compléments de lecture ennoblissante, comme voie de culture, même dans la connaissance du grec et du latin. Car, ne l'oublions pas, si l'on a toujours tenu à ces langues comme fond d'une voie culturelle, c'est pour une double raison: LA MISE EN CONTACT AVEC UNE PENSÉE DE PREMIER ORDRE, et, en second lieu, UNE RECONSTRUCTION NECESSAIRE VERS LES SOURCES DE NOTRE PARLER. Voyons si l'on ne s'est pas fourvoyé avec ces deux tendances.

Evidemment, pour qui a tant soit peu fréquenté l'Écriture sainte, les textes des Saints Pères, l'Imitation de Jésus-Christ, le premier but des humanités gréco-latines, à savoir, une pensée transcendante à assimiler, laisse sceptique ou fait sourire. Parlons-en de la valeur formatrice des vieilles dissertations! Cette thèse avait pour objet de montrer précisément qu'en fait de lumières spirituelles et philosophiques, l'école catholique l'emporte mille

et une fois sur toutes les académies y compris l'Antiquité païenne.

Nous croyons avoir parlé assez clairement dès le premier chapitre et avoir expliqué aussi que toutes les cultures anciennes, orientales ou occidentales, laissent franchement à désirer. De peur que notre humble témoignage prête le flanc à des attaques nombreuses, nous voulons encore le renfermer dans l'enceinte de certains aveux significatifs sortis de grands esprits qui ne manquaient pas de mettre en doute publiquement la valeur formatrice de ce que les pédants appellent les "Sources premières."

Des témoignages extérieurs, recueillons d'abord celui de Notre-Seigneur qui n'a pas envoyé ses disciples à Athènes ou à Rome pour les former, mais leur a communiqué tout simplement son divin Esprit.

"Ego mitto vos paracletum, docentem omnem veritatem." (1) Si les mots veulent dire quelque chose, il faut prendre l'acception du déterminatif "omnem" en son sens plénier... Nous avons eu l'occasion de saisir les appréciations de saint Augustin sur le même sujet. Montons donc plus haut dans l'histoire et recueillons le triste témoignage d'Erasme, féru de grec et de latin antiques:

"Notre engouement pour l'antiquité païenne nous aveugle. Sous prétexte d'apprendre la belle littérature, nous cessons d'être chrétiens pour devenir païens." (2)

Vivés, l'écrit d'Erasme, abonde dans le même sens, et avec eux le Père Louis de Grenade, le Maréchal de Tavannes, Montaigne, le grand Budée, Whimpeling, DuFuy-Herbault, Bayle, Malebranche, Donoso Cortès, Napoléon 1^{er}, Victor Hugo, Rémusat, Renan, Cousin, Balzac et George Sand.

(1) JEAN. XVI, 7-13

(2) Ces noms et témoignages se retrouvent in extenso dans "La réforme chrétienne" de l'abbé Alexis Pelletier.

On avouera que cette ambiance ne se compose pas uniquement d'abbés mitrés ou d'ascètes roublards... Quand on entend surtout les cinq ou six derniers surtout, êtres bouleversés et inquiets, attribuer leur incurable mal à de trop fortes doses du poison ancien, on se ressaisit et décide de placer son étude dans le Christ qui valait bien toute la canaille de Rome. Mais, nous citerons surtout deux témoignages plus récents, à ce sujet, le premier, d'un incroyant notoire pourtant sincère et le second, d'une âme exquise qui longtemps rechercha la bonne voie. En premier lieu, écoutons Jules Lemaitre qui étale sa situation au grand jour:

"Il jugeait (Veuillot) qu'un peuple baptisé devrait restreindre leur part (aux auteurs païens) dans l'éducation de ses enfants et agrandir celle des auteurs chrétiens. Il oseit croire que la pratique de Lucrèce, d'Horace et d'Ovide n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus propre à former des âmes vraiment chrétiennes. Et en effet, si je consulte là-dessus ma propre expérience, je sens très bien que ce que les classiques ont laissé en moi, c'est-en somme- le goût d'un épicurisme voluptueux ou d'un stoïcisme également plein de superbe et des germes de vertus peut-être, mais de vertus où manque entièrement l'humilité." (1)

Et en deuxième lieu, écoutons Claudel qui donne un conseil à l'Académie française, lors de sa réception sous la Coupole, en 1946:

"Mettons dans les mains des enfants, à l'école et à la maison cette Bible qui est le livre par excellence et qui sera pour la jeunesse une nourriture beaucoup plus saine et enrichissante que les mythologies idiotes, les histoires falsifiées et les exemples impies de l'Antiquité païenne."

Voilà deux témoignages, l'un négatif, l'autre positif qui valent leur pesant d'or parce qu'ils émanent de sources laïques et parfaitement désintéressées. Ils en disent long sur les affirmations sans

(1) JULES LEMAITRE, "Les Contemporains", t.VI, p. 38.

contrôle des perroquets qui répètent depuis trois cents ans: "Allons apprendre à penser chez Aristote et chez Cicéron!" Ces messieurs sauront que s'il en était ainsi, les nobles Hindous: Ven, Sadheraj Samaj, Dayanad Saravasti, venus si près de la vérité, vers 1890, auraient dû embrasser avec effusion le christianisme quand on leur a présenté les lascives amours de Jupiter et de Junon en guise de formation morale. Or, ces hommes avaient déjà fait connaissance avec tout cet attroupement soldatesque et ne voulaient pas d'une morale qu'ils jugeaient inférieure à celle qu'ils avaient pratiquée à date. Ils s'adressèrent donc à une autre enseigne et notre religion perdit de nouveaux apôtres parce que la sottise incompetence de quelques hellènes obtus avait fait miroiter de faux diamants. Et du reste, saurait-on montrer trop de prudence quand Quintilien lui-même, censeur de Rome posait de nombreuses restrictions sur les livres de l'époque mis entre les mains des enfants?

Une fois de plus, proposons-nous de rechercher dans les livres inspirés la vérité qui délivre.

== ==

Le deuxième but des études gréco-latines, avons-nous énoncé plus haut, c'est UNE RECONVERSION INCOMMISSABLE VERS LES LOIS DE LA VÉRITÉ PARLER. Cela ne peut s'opérer, semble-t-il, que dans une connaissance approfondie du beau grec et du beau latin. Avouons tout de suite que cette étude doit valoir éminemment cher puisqu'on se la procure longtemps en exposant son âme. Mais passons! D'ailleurs, quand l'on s'a-

percut que trop souvent le premier but restait une impossibilité, on érigea ce second but ? la hauteur d'un humanisme à lui seul. C'est ce à quoi aboutit Charmot quand il explique :

"L'étude des langues grecque et latine ne serait pas stérile même si elle n'aboutissait pas à la connaissance totale des oeuvres. De toutes façons, elle est déjà un Humanisme par sa matière, par son objet, par sa méthode, par son but, par son résultat. On s'exerce en effet sur la pensée humaine, l'instrument qu'on manie est humain, à savoir la langue, le style; la fin que l'on poursuit et que l'on atteint est humaine: la formation de la raison, du jugement et de l'art de parler." (1)

A ce compte-là, ne pourrait-on pas en dire autant de toute étude linguistique en général? Supposons tout de même qu'il importe de connaître la genèse de nos mots actuels pour les employer avec précision, sinon avec sens. Jusque là, avouons même que nous sommes tous d'accord. MAIS, il ne faut tout de même pas, comme dit le proverbe, abattre une forêt pour fabriquer une boîte d'allumettes! Il ne faut pas non plus suer sang et eau sur des textes latins ou grecs, pour ne recueillir, après quatre ou cinq ans, que des bribes disjointes d'idiomes absolument revêches et une connaissance plus ou moins douteuse du français... Mettons les cartes sur la table: ravalons notre arrogance et avouons que notre prétendue connaissance du beau latin, comme sémantique de la langue, ne tourne plus qu'à L'IMBODITION GRAMMATICALE. On en est rendu à étudier les langues mortes scientifiquement. Il s'agit d'un déchiffrement logique de textes, non plus de la communion à une pensée vivante qui révèle Athènes ou

(1) CH. CHAMOT, "L'humanisme et l'humain." p. 276.

Rome. Dans un sens, c'est peut-être mieux, puisqu'on s'assimile moins de poison, mais il advient aussi que l'on ne s'assimile plus rien, que l'on donne dans le plus pur formalisme. En un mot, l'on perd le fond de l'étude et dans une large part, la forme e la-même. Nous en produisons des preuves.

En France, pays beaucoup plus trempé que le nôtre en fait de connaissance du latin, on déplorait, dès 1782, cette superficialité du savoir relativement aux langues anciennes. Le professeur Mercier n'y allait pas à petits coups:

"Il y a dix collèges en plein exercice à Paris, on y emploie sept ou huit ans pour apprendre la langue latine et, sur cent écoliers, quatre-vingt-dix-neuf sortent sans le savoir." (1)

Or, dans cette même terre française, la situation s'est-elle améliorée soixante ans plus tard? M. Lenormand va nous l'apprendre:

"Le dicton des écoles du Moyen-Age trouve à s'appliquer chez nous: "Graecum, non legitur!" C'est du grec, cela ne se lit pas! Quant au latin, s'il y a deux cents personnes à Paris et cinq cents dans toute la France qui en lisent pour leur plaisir, c'est beaucoup dire." (1)

Que penser de nous, du Canada français, si loin de cette terre de culture, cent ans et plus après ces brutales assertions qui ont au moins le mérite de la franchise? Nous avons souvent peine à distinguer le français excellent des croses simplement décentes, bon nombre de nos étudiants bataillent à grands renforts de cavalerie pour s'assimiler la langue saxonne qu'ils peuvent entendre couramment et même plus qu'ils ne le devraient.... qu'ils peuvent étudier de première source et améliorer par des guides compétents. Malgré ces avantages, leur connaissance d'une langue seconde ne se laisse sou-

(1) LEXIS "LÉTTIERE", "La méthode chrétienne". P. 22

vent qu'au niveau du bredouillage. après cela, qu'on nous parle de connaître le beau latin et de le goûter dans sa perfection classique! Cessons de répéter des propos enfantins.

Quatre siècles après la Renaissance, en dépit d'efforts peut-être louables, mais visiblement inutiles, nous piétinons sur place. Le latin, nous le savons pas. Qui peut interpréter aperte libro une page de Lucien ou de Cicéron? Et ce, au sortir du collège. Que dire après dix ans de non fréquentation? Oserait-on soutenir un bout de conversation en cette langue, car, enfin, savoir un dialecte, c'est le passer à l'actif. Mais non! c'est vraiment rogner de trop courtes ailes...., c'est vraiment trop demander, encore une fois, à des gens embarrassés devant l'anglais, l'espagnol ou l'allemand qu'ils peuvent assimiler à grandes doses parce que ces langues sont actuellement vivantes, peuvent subir des comparaisons et rencontrer des professeurs spécialistes. Va-t-on juger un texte de Quinte-Curce supérieur à une exhortation de saint Augustin, quand, en français même, on scruterait par le menu certains grimoires détonnants avant d'en déterminer la non-valeur?

Versons encore un témoignage au débat; prêtons la parole à .. l'abbé Alexis Pelletier, un ecclésiastique qui devrait, ce semble, se jeter à corps perdu dans la défense des éruditions antiques et de leur véhicule:

"L'étude d'une langue morte offre par elle-même d'assez grandes difficultés. Ces difficultés augmentent lorsque la langue à étudier est celle d'un peuple dont les idées, les sentiments, la religion, les institutions, les usages, la vie

publique et privée sont totalement différentes des nôtres.

L'enfant ne trouve ni dans son éducation première, ni dans la société au milieu de laquelle il vit aucune ou presque aucune idée correspondant à celle du monde dont il est condamné à étudier la langue; il doit deviner et le sens des mots et le sens des pensées. Dans ce monde tout nouveau pour lui, il ne sait comment s'orienter; le plus souvent, il marche à tâtons... et finit par prendre en dégoût une étude qui reste pour lui à l'état de labeur sans jamais passer à l'état de plaisir.

Les langues mortes offrent des difficultés plus grandes encore. Le génie de ces langues nous manque; nous ignorons, étant étrangers aux peuples qui les ont parlées, mille et mille choses qui donnent aux phrases un cachet, aux mots, des nuances et des significations particulières. Combien de transpositions, d'adjectifs ou d'adverbes que nous regardons comme des élégances, combien de tournures que nous employons à coup sûr et qui feraient éclater de rire les Grecs ou les Romains, comme nous faisons nous-même lorsque nous entendons les étrangers parler notre langue.

Aussi, Luret, latiniste célèbre pour ses études, écrits, discours et enseignements latins réimprimés périodiquement en Allemagne, se rit-il de toutes nos prétentions à vouloir arriver jamais à la perfection de l'ancien parler. Tous, tant que nous sommes, dit-il, vous comme moi, après vingt ans, trente ans, quarante ans, d'étude, nous arrivons à savoir le latin beaucoup moins que les cuisiniers de Rome." (1)

Voilà une grappe de vérités qui contient des raisins assez amers! Non, vraiment, s'il y a un sain amour du latin à prendre, c'est dans le contact avec les Pères de l'Eglise qui nous offrent une langue plus maniable parce qu'elle exprime des concepts plus connus. La façon de ces écrivains est toute concision, noblesse, clarté, elle exprime une société différente qui n'est plus animalisme, sensualisme, égoïsme, mais spiritualisme; pour cette raison, la forme de ces écrivains est toute douceur, onction, flexibilité, clarté plaisante et ordre contexturel. Ce latin, longtemps sujet à suspicion, reste cicé-

(1) ABBÉ ALEXIS PELLETIER, "La Méthode chrétienne." P. 24-25

ronien, mais à sa façon. En effet, d'après Budée, on est appelé cicéronien quand on connaît bien son sujet et le traite avec cœur. Or, ces deux qualités sont amplement le fait d'illustres convertis comme saint Jérôme ou saint Augustin et "ces pères ont parlé divinement une langue dont Tacite et Juvénal ne sont que les balbutiements humains." (1)

Une double solution se présente donc au problème de remonter aux sources de notre parler par la fréquentation du grec et surtout du latin.

PREMIER POINT, si les études passées n'ont réussi qu'à instruire nos étudiants des fonctions externes du langage sans autre apport culturel que des histoires saugrenues, des mythes frivoles, des récits exagérés ou faussés, des maximes faciles, - bien piètre moisson, il faut en convenir, - on serait allé plus vite tout en arrivant à des résultats non moins pratiques, et sans risques moraux, par la simple étude des racines grecques ou latines ainsi que des grammaires consacrées à ces sujets. Tant pis pour les scandalisés! Il faut parler franc. Niera-t-on que bien des intellectuels aient employé ces outils simplifiés pour parfaire leur étude étymologique du langage, tandis qu'ils ont puisé leurs idées sérieuses là où il y en a: chez les penseurs de tous les siècles. Et nous avons autrement confiance en ces derniers qu'en la troupe des blancs-becs qui ne se résignent à connaître l'origine du vocable "haedo" que s'ils dépècent une Eglogue complète. Que la patience les accompagne. Nous avons une

(1) ERNEST HELLG. "L'Homme." P. 333.

multitude de livres plus profonds à lire, productions venues de toutes les latitudes et de toutes les époques et beaucoup plus profitables que ces amours banales de petits bergers.

DEUXIEMEMENT, et l'on ne peut nous accuser de prôner des humanités à base de science ou de rien du tout, si vraiment, l'on veut s'adonner au grec ou au latin, que l'on établisse les écrits des Pères et la Sainte Ecriture comme matière première. Le côté moral et académique de l'étude y gagnera. Le côté moral, car, si les langues anciennes sont à l'origine de la nôtre, le christianisme est aussi à l'origine de notre civilisation, ce qui a réagi sur notre langue actuelle. En conséquence, il reste vrai de dire que

"Les âmes d'aujourd'hui sont trop vastes pour ce vieux paganisme et quand elles font mine de l'accueillir, elles n'ont plus cette candeur d'Homère, elles demeurent hantées par le souvenir d'un grand refus d'où provient leur nouvelle déchéance." (1)

Le côté scolaire y gagnera aussi en ce que nous trouverons dans cette littérature sérieuse une langue latine en rapport avec nos idées, nos sentiments, nos usages, nos institutions, nos lois, notre croyance.

"Cette langue n'est pas morte comme celle de Cicéron, mais vivante et parlée comme nos langues modernes dont elle est la mère, ce qui constitue un immense avantage en sa faveur." (2)

Cette langue est toute transformée, de même que certains temples d'idolâtres furent convertis en sanctuaires vénérables. Et quelle est donc cette métamorphose radicale?

"Elle consiste à imprimer à un grand nombre de mots de l'idiotisme païen un cachet de signification totalement différent de celui qu'ils avaient eu précédemment; à les placer dans un

(1) LUCIE FAURE-GOYAU. "Âmes païennes, âmes chrétiennes". Introd. P. XIII
 (2) ABBE ALEXIS PELLETIER. "La Réforme chrétienne." P. 93

autre ordre pour plus de clarté et de précision; à les marier ensemble d'une autre manière pour faire envisager les choses sous leur vrai jour et mettre en relief des idées nouvelles; à donner aux phrases un tour, une contexture plus logique, en les débarrassant de ces inversions forcées et de cette superfétation de formes qui n'avaient d'autre but que de charmer l'oreille par leur sonorité. Ils créèrent(les auteurs chrétiens) de plus, beaucoup de mots nouveaux qui n'ont pas moins de beauté que les anciens parce qu'ils expriment des idées chrétiennes... Ils n'ont pas négligé ni la propriété ni le choix des termes, encore moins l'élégance et le nombre. Mais cette propriété et ce nombre qu'ils ont recherché étaient appropriés à la langue latine chrétienne, dont le but principal est non de flatter les sens, mais d'exprimer clairement, fortement et noblement la vérité." (1)

Il suit donc de là qu'un esprit désireux de parfaire par lui-même sa formation latine ne saurait frapper à meilleure enseigne que chez les poètes chrétiens ayant vécu dans la primitive Eglise et au Moyen-âge. Cette poésie baptisée, chantre de l'enthousiasme et du sublime des choses, alors que la poésie païenne ne tournait qu'au sublime des formes, elle se retrouvera dans Lactance, dans de Saint-Victor, saint Ambroise, Sédulius, saint Paulin de Nole, saint Bernard, saint Thomas et saint Bonaventure. Quant à la prose féconde et remplie, elle s'offre dans une abondance qui permet un choix très étendu: les Homélies de saint Grégoire, les lettres de saint Jérôme, les épîtres de saint Cyprien à Donat, les sermons de saint Léon, les mystères de saint Fulgence, l' "Octave" de Minutius Félix, le "De Officio Dei" et le "De Mortibus persecutorum" de Lactance, les dissertations spirituelles de saint Bernard, de saint Thomas de Villeneuve, de saint Isidore de Séville, de Suarez, de saint Thomas d'Aquin, les docu -

(1) ABBÉ ALEXIS BELLETIER. "La Réforme chrétienne." P. 92

ments pontificaux de toutes les époques, voilà, ce nous semble, une bibliographie généreusement documentée. Que l'on ajoute la connaissance de l'Histoire par la fréquentation d'Orosius et de Pulpice Sévère et le cycle sera complet.

== ==

Apparemment, ces longues pages consacrées à l'étude du programme actuel des humanités et à leur aiguillage possible, peuvent sembler un hors-d'oeuvre. Il n'en est rien et c'est par cette seule considération qu'il nous était possible de concevoir une idée de la méthode culturelle employée jusqu'ici, de saisir la façon dont on prétend it parvenir à une pensée transcendante et à une maîtrise complète de la langue par un retour vers les sources.

Nous n'opposons aucune entrave à ces desseins qui devront perpétuellement planer au ciel d'une méthode humaniste. Nous avons tout simplement constaté des lacunes dues au snobisme et à la routine, un soulage de forces vives qu'il importe de ménager justement parce que les temps sont durs, les nécessités impérieuses, les convictions indispensables, la pensée personnelle un joyau à préserver dans la bourrasque de la réclame. Oui, la culture doit se donner, mais que son véhicule soit adéquat. C'est justement parce qu'elle s'avère indispensable en nos années de folies standardisées qu'il faut sortir de cadres hermétiques entr'ouverts aux seuls chéris de la fortune ou du génie. Nous aussi, nous voulons ce double bien précité, mais nous soutenons qu'il peut se trouver aujourd'hui hors du grec et du latin théoriquement sublimes peut-être, mais pratiquement longs, ennuyeux

et improfitables vu les circonstances de personnes, de méthodes et les antécédents familiaux des élèves, toutes choses avec lesquelles il faut compter. Nous ne plaçons pas les humanités dans les subtilités commerciales ou scientifiques. Nous croyons seulement qu'il faut étendre la conception du mot "humanités", car,

"...toute discipline scientifique et littéraire fait partie des humanités dans la mesure où elle informe l'esprit, où elle élargit et creuse la conscience. Bien plus, on doit admettre et vouloir que toute initiation de l'intelligence, si modeste soit-elle, comporte une initiation d'humanité. S'il est une spécialisation, une division du travail qui ne se puisse accepter, c'est celle qui confine la foule dans le labeur physique et réserve à une élite le droit de penser humainement." (1)

Il ne s'agit pas de ressusciter la bourde de petits parvenus ou aspirants parvenus qui ne cessent de recommander l'anglais ou la sténographie comme la panacée de tous maux nombreux chez nous. Il faudrait tout simplement encourager une vulgarisation de ces études discréditées aujourd'hui, parce que trop longtemps tenues en une hautaine réserve.

Il nous semble que ce serait gagner du temps ou sauver des valeurs morales que d'orienter, dès l'école primaire complémentaire, les élèves moyens vers un latin abrégé qui leur facilite le mécanisme du français et vers une étude poussée des auteurs chrétiens traduits en leur propre langue maternelle. Ce travail pourrait se continuer seul, au moins quant à sa seconde phase, et nombre de jeunes y prendraient goût. La lecture est en vogue, il serait facile d'éprendre le couple de cette formation plus dense présentée sous un jour nouveau.

(1) HENRI SIMON. "L'Ecole au service de l'homme." Dans Vie Intellectuelle, tome 23, p. 495.

La question est allée beaucoup plus loin, jadis, et un peu partout s'est formée l'opinion d'un cours sans grec ni latin, lequel, par conséquent, ne comprenait que des notions scientifiques et littéraires plus profondes que celles des jeunes dont nous subissons la formation autodidacte. Assurément, les ripostes avaient surgi de toutes parts. On ne protestait plus au nom de la valeur intrinsèque des idéologies anciennes exprimées par ces idiomes, c'était inutile après les démonstrations qui avaient réduit à quia ces prétentions, ces capacités plus conventionnelles que réelles. Mais, on représentait que les thèmes et les versions constituaient une gymnastique intellectuelle de première valeur qui assouplissait le jugement. A ce compte, fut-il répondu, et non sans raison, les langues vivantes modernes produisent le même effet, même si la phraséologie contemporaine est plus analytique et antipériodique, ce que toutefois Mme de Staël dénie pour l'allemand et ce sans parler de l'élément pratique qu'une telle méthode concède. Il fut mené en France une sérieuse enquête sur les humanités.(1) enquête où l'une des questions s'envenimait de ce qui manque à un esprit cultivé par toutes les disciplines modernes sans l'étude du grec et du latin. De divers côtés, l'on classait de tels esprits parmi les "inférieurs, incapables de remonter aux sources et par conséquent aux principes d'explication." Charnot qui révèle cette enquête ne tranche pas la question par un argument personnel sur ces affirmations, (2) et c'est peut-être intentionnellement.

(1) La revue des Jésuites "Collège et Famille" en conduit aussi une sérieuse pour le Canada.

(2) FRANÇOIS CHARNOT, "L'Humanisme et l'humain," p. 266 et suiv.

Ces dires sont en effet contestables et contestés; ils renferment plus souvent plus de patine que de matière.

Nous savons que les principes d'explication reposent en Dieu et en sa révélation positive, comme source immédiate, et, les références à cette source peuvent s'opérer de multiples façons. Passe pour les spécialistes des sciences ou de la philosophie! qu'ils se familiarisent avec tout ce qui concerne leur recherches. Mais la grande majorité des étudiants a plus besoin de maturité que de capacités introspectives pour ces arguties.

Ils peuvent en parler d'aise de retour aux sources ceux qui confinent leurs recherches aux classiques païens, puis, complètent leur cycle dévotieux par de fervents contacts avec leurs très fidèles imitateurs en notre littérature. N'est-ce pas sous prétexte de puiser aux sources que certaine école culturelle française a blâfé d'un trait de plume toute l'époque des saints-Pères, le Moyen-âge, si riche de pensée, pour ne brûler son encens qu'à elle-même? Après cela, on a trop longtemps cru que les classiques passés, tout était passé... N'allons pas de mander à M. Fernand Rinfret ou à Mgr. Camille Roy quels auteurs tenaient le haut du pavé dans certaines institutions secondaires, chez nous, au début du siècle présent. Ils vont nous répondre que l'on se faisait une gloire de tout ignorer hors les classiques du XVIII^e siècle.

Ici, nous voulons parler impartialement et nous ne prétendons pas dissimuler des sajoleries pour telle ou telle école. "Classiques, romantiques, des bêtises que tout cela!" a dit un lettré sur son lit de

mort. Il faut prendre le bien là où il se trouve, en conséquence, nous voulons pour le disciple formé seul, une latitude généreuse pour fréquenter toutes les chapelles littéraires et y admirer ce qu'elles renferment de vénérable.

Charles Wagner reprochait à la vieillesse intéressée, - et ce reproche peut s'adapter à toute tendance hégémonique sous le rapport des vieilles méthodes formatrices, - de considérer les jeunes coeurs, les têtes bouclées, les jeunes poitrines remplies d'enthousiasme, comme une proie dont on doit se saisir, une pâte qu'il faut pétrir pour qu'elle serve à ses intérêts. Longtemps, on a cru que toutes les intelligences devaient se couler au même moule. Aujourd'hui, l'on se désabuse, car il est trop évident que cette méthode même de procéder infirme le niveau général des humanités et contribue à former à rebours bon nombre de collégiens dont l'esprit positif s'harmonie peu avec la littérature. En maintes occasions, de ce dégoût localisé à une répulsion inexplicable pour toutes les études spéculatives et les personnes qui les dissensent, il n'y a qu'un pas. En bien des cas, la façon de renforcer les études gréco-latines, c'est bien de les circonscire. N'est-ce pas là l'idée qu'émettait tout dernièrement M. le Chanoine Groulx?

"Les collèges, dit-il, réformeront en se persuadant qu'en notre monde agité et fiévreux, une place fort honnête restera aux vieilles humanités non pas diminuées mais renforcées. Sans doute, n'y faudra-t-il pas pousser trop de jeunes gens. Peut-être autrefois, le tort fut-il d'y admettre trop d'impréparés et trop d'inaptes." (1)

(1) M. le CHANOINE GROULX. Extrait d'une conférence prononcée à Ste-Thérèse, le 2 mai 1948 et reproduite dans Le Devoir, le 22 mai suivant.

Nous avons entrevu quelques pages plus haut que ce relèvement s'imposait et il faut dire que la France y a vu effacement. Ces mêmes révolutions reçoivent un accueil de plus en plus favorable chez nous, depuis que les ans ont émoussé certaines convictions trop tranchantes. Il y a quelques années, un groupe de personnes éminentes, notamment, Mgr. Parant, M. Charles de Koninck, Doyen de la Faculté de philosophie de l'Université Laval de Québec, le révérend Père Lévesque, o.p. Doyen de la Faculté des Sciences Sociales en la même institution, M. Roméo Blanchet, président du Comité Permanent de la Survivance Française et plusieurs autres sommités signèrent un projet de réforme de l'enseignement secondaire où ils ajoutaient un cours scientifique, s'apprenant le latin seulement. Or, le mémoire explicatif contient des aveux très pesants dans la bouche de ces connaisseurs et particulièrement précieux pour l'appui des idées précédemment émises:

"Non seulement, écrivent-ils, les auteurs de ce projet refusent d'identifier la formation générale de l'intelligence avec la seule connaissance de la littérature profane, mais, ils se permettent de douter de la vérité de la conception de l'idéal classique, à savoir l'émancipation de l'esprit humain par la littérature érigée en sagesse."

Voilà des témoignages qui bousculent de vénérables coutumes! Si donc, les maisons de haut savoir s'apprêtent à favoriser les sections de baccalauréat scientifique, il reste très plausible d'apprécier le jeune homme qui va se former seul sans puiser à ces sources spécialisées d'autrefois, mais à celles que nous indiquons un peu plus haut.

(1) Cité dans Le Devoir du 25 octobre 1947.

Que l'on apprécie donc la rectitude de caractère et l'orientation sérieuse que gagnera une âme en contact avec les Livres Saints et les pratiques de la religion, toutes choses qui

"...suffisent à montrer quelle philosophie, quelle poésie, quelle humanité, quel sens profond de la fraternité s'épanouissent tout naturellement autour des choses saintes de la vie chrétienne, depuis les sonneries de cloches qui ont tant de sympathie morale avec nos cœurs, jusqu'à ces admirables prières pour les Morts, cris de douleurs et cris d'espérance qui donnent tant de majesté à notre départ pour la patrie. Noël, l'Épiphanie, la Semaine Sainte, Pâques, le mois de Marie, le Baptême, la première communion, le repos dominical, le mariage, toutes ces fêtes font de la vie laborieuse un magnifique poème aux chants les plus variés." (1)

L'Eglise a son mot à dire dans la croissance morale des âmes qu'elle engendre à la vie par le Baptême.

Que l'on reconnaisse aussi des aptitudes à former le sens esthétique dans les fruits qui sortent de cette propagande magnifique en faveur du bon livre. L'on se plaint que l'argent et les loisirs se perdent au profit de magazines éhontés, de romans turlupinés ou encore d'agissements terre à terre. C'est la bibliothèque paroissiale ou communale qu'il nous faut, la bibliothèque ambulante pour les centres ruraux, tel que cela se pratique si bien aux Etats-Unis et en Colombie-Canadienne. Et, le seul problème qui persiste en ce cas, c'est la recherche d'un connaisseur qui sélectionne judicieusement les ouvrages de ces petites cités intellectuelles. Il ne s'agit pas de flatter les goûts de la populace: ce serait gaspiller un argent trop rare chez nous et d'ailleurs, la forte organisation des revues pimentées s'at-

(1) CH. BROT. "L'Humanisme et l'humain." P. 167.

Sur ce même sujet, la 4^{ème} partie du "Génie du christianisme" est des plus expressives.

tirera toujours assez de sommes fort rondelettes. Mais, il faut viser à l'obtention de ces multitudes de livres accessibles au grand public, histoire nuancée, science simplifiée et non de la réclame pour des inventions quelconques, fictions décentes qui habituent petit à petit au vocabulaire plus soigné et appellent insensiblement les productions laborieuses. Ces idées générales, vers lesquelles il faut acheminer le lecteur, on ne les croira plus servies uniquement par certains digests mal traduits, monopoles de langues standardisées et sensationnelles, elles se présenteront par le journal sérieux, la brochure attrayante et les revues de bon ton. On a beaucoup tenté en ce sens depuis dix ans et c'est tout à fait heureux. Certains périodiques donnent juste la note, le goût de cette culture généralisée et attrayante que l'on a si longtemps désirée. Puissent-ils continuer longtemps ce beau travail'

==

La question des humanités scientifiques plus haut soulevée nous amène tout nécessairement à parler d'un troisième élément d'humanisme: l'étude des sciences théoriques et des sciences appliquées.

Deux faits doivent nous inciter à créer une place plus large aux sciences dans la formule du développement intégral: d'abord la fausseté de cette proposition qui rend responsable des malheurs actuels une technique raffinée et une connaissance approfondie des forces naturelles telles que nous les possédons aujourd'hui. Sans doute, il est vrai qu'un cerveau desséché par les calculs infinitésimaux, un cerveau

qui ne voit en l'homme qu'un amas d'atomes, en l'univers qu'une contingence algébrique insoluble, en la destinée une équation indéchiffrable, un tel cerveau constitue une puissance redoutable. Mais, il ne faut pas oublier que parallèlement aux scientifiques échevelés évoluent les penseurs unilignes sans correspondance avec la réalité, ces philosophes ratiocinant pour des mondes chimériques et qui cuisinent aussi facilement les révolutions dans l'étuve de leur cerveau surchauffé que les experts fiévreux préparent la destruction du globe dans l'intimité de leurs laboratoires. Des deux côtés, les dangers bordent le chemin. Si les chimistes et les techniciens produisent un engin destructeur, il ne faut pas les en blâmer à ce moment-là: ils nous offrent alors une résultante; la matière ainsi domptée et lancée dans les sentiers du mal est pourtant neutre en elle-même, elle aurait fort bien pu servir au bien-être des individus qu'elle va accabler. Elle est une résultante, disons-nous: une pensée l'a informée et cette pensée était mauvaise. Eusse la même matière passé entre des mains au service d'une idéologie chrétienne, elle se fût muée en substance collaboratrice du bonheur terrestre.

Un second fait oblige à respecter la science: la part indéniable qu'elle a apporté dans la réalisation du type idéal humain. En effet, les révolutions techniques des dernières années, ne fût-ce que par les loisirs plus nombreux apportés à des pléiades de gens, auront concouru à rehausser l'être humain dans sa propre estime. Repassons les dernières inventions qui enchangent l'humanité: ne constatons-nous pas que la majorité d'entre elles, en plus de rendre moins impérieuse la

lutte pour la vie, pour les nécessités courantes multiplie les moyens de propager le commerce entre races et cultures, d'exprimer le commun dénominateur des multiples castes de l'humanité. Le lettré d'aujourd'hui, le plus délicat styliste, le plus agréable hellène, le plus spéculatif des philosophes même ne peut boudier la science qui l'a servi dans les bouquins proprement harlinés dont il se sort, dans les sources de lumière artificielle qui prolongent son travail ou dans les sources de chaleur qui conservent l'atmosphère égale en son cabinet de travail. Ne serait-ce que par reconnaissance, il faudrait consacrer de nombreuses années à l'étude de toutes ces sciences-outils qui ont singulièrement enjolivé les conditions de l'existence. Bien curieux serait le quidam prêt à s'entendre que nous devrions rétrograder vers l'âge du silex sous couleur de redonner à la pensée spirituelle plus de prestige. C'est relativement facile à énoncer lorsqu'on ne manque de rien. La ruine menaçante assombrit l'horizon, nous voulons bien le croire. La tourmente vient de ce que notre pensée est demeurée enfantine au milieu de richesses nouvelles: nous avons pris les MYTHES pour la FIN, la morale est descendue au naturalisme à mesure que la matière semblait accéder au spiritualisme. La science ne reste donc pas à redouter pourvu que les deux éléments plus haut mis en lumière, RELIGION et HUMANITES, soient fortement assis au plus intime des âmes. Cette double condition assurée, l'on peut aller de l'avant sans crainte de déroger: le progrès scientifique s'additionnera à la richesse culturelle pour lui donner plus

de lustre. On en saisit donc la portée formatrice des recherches ou études scientifiques. Bien qu'en elles-mêmes, elles semblent à l'antipode du domaine spéculatif, elles constituent une école de discipline rigoureuse par la réflexion. Elles rompent aux habitudes de patience, de précision, d'attention. Si les lettres élargissent l'esprit, les sciences lui donnent plus de profondeur. En second lieu, ces mêmes études se rapportent à l'homme en ce qu'elles le servent littéralement, le rendent conscient de son milieu, des facteurs qui ont modifié son genre de vie. La recherche des techniques, c'est l'homme scrutant la créature, c'est un premier mouvement qui en appelle un second: surélever cette créature en la faisant servir aux plus nobles fins et intérêts de l'homme, et ainsi, permettre de remplir la fin pour laquelle Dieu l'a créé. Ce second acte présuppose la culture. A ce moment le cycle est complet. Parce que cette condition se réalise assez difficilement chez un même individu en raison de la brièveté de la vie humaine, il faut souhaiter maintenir dans le monde un harmonieux équilibre de savants et de penseurs. Il faut les premiers pour assainir notre condition animo-corporelle dans le macrocosme mis à notre disposition, mais d'autre part, il faut les seconds pour rappeler qu'à l'âme immortelle échoit une destinée qui transcende les biens limités de ce séjour.

== ==

Comme quatrième élément du programme humaniste actuel, nous avons mentionné la pratique des beaux-arts, ou tout au moins leur

étude théorique.

Si nous regardons, en effet, le résultat de la culture des muses, il semble bien que nous touchions ici un des appoints les plus précieux et les plus efficaces pour le raffinement de l'homme. C'est au contact de la poésie artistique que s'opère la formation de la sensibilité et du goût, de tout ce mystérieux complexe qui achève l'homme social, tout ce sans quoi l'intelligence et la volonté opèrent puissamment peut-être, mais sans charme ni souplesse. L'art, on l'a défini de multiples façons: on l'a assimilé à une contemplation désintéressée du réel, à une mise en valeur des richesses de la nature que les soucis de la vie empêchent les profanes de goûter. Plus exactement, ne serait-ce pas le vrai dans le beau: une noble idée enchaînée dans une forme qui lui correspond et dès lors ne pouvant que ravir tout notre être? Il est le trait d'union entre le réalisme terre à terre et le mysticisme toujours insatisfait de ce qu'il trouve en ce monde; il cherche à atteindre les limites du beau qui se prolongent au-delà du monde physique, voyant en la divinité un idéal de l'humanité. L'artiste s'incorpore nos désirs, nos pensées, les désirs et les pensées et les soucis de toute une race, il nous éblouit, nous charme parce que tout ce avec quoi il entre en contact, il l'idéalise en un plaisant éclectisme. Il serait fort long de considérer comment ce mystère se produit au sein de chaque art; nous nous contenterons de voir comment les aspirations, les vies particulières de l'homme se reflètent en cet art déterminé que nous connaissons nous-même davantage: la musique.

La musique est beaucoup plus qu'une agréable disposition des sens ainsi qu'on l'a souvent définie. À elle seule, elle constitue une véritable langue éminemment expressive et capable de véhiculer des idées et des sentiments, voire des sensations. Pour ce faire, elle possède sa littérature propre: toutes les œuvres des maîtres, et une grammaire formelle: la théorie musicale, les règles relatives à l'harmonie.

Lors donc que l'on envisage l'art musical sous cet angle beaucoup plus élargi et mieux fondé que le précédent, l'on se prépare à l'apprécier comme école de formation et non plus comme passe-temps secondaire sans aptitudes culturelles. Si nous posons une distinction capitale, à savoir, tout ce que nous appelons musique n'en est pas nécessairement, le plus répandu parmi le peuple est souvent l'antipode même de l'art mélodique, nous avons le chemin libre pour établir nos arguments.

Non, toute musique n'est pas digne de ce nom. On doit croire avec Dom Mercur, o.s.b. que les trois vies animales, intellectuelle et surnaturelle possèdent en l'homme leur voie d'expression par la musique. La vie surnaturelle, la plus excellente de toutes se traduit souvent par ces cantiques enthousiastes, non pas nécessairement mélodiques ou même produits au grand jour, que les saints ou même les âmes ferventes entonnent dans l'intimité de leur cœur. Le Magnificat de la Vierge, le cantique du Soleil de saint François d'Assise, les strophes brûlantes de la Petite Fleur de Lisieux se rattachent à ce genre. Pour le commun des âmes qui ne reçoivent guère d'inspirations su-

bite du ciel, le chant grégorien se pose en instrument tout désigné pour rendre le calme, la paix, la noblesse de la joie que procure le commerce habituel avec les Hôtes divins de l'âme.

Sur un plan inférieur se place la musique intellectuelle: rationnelle ou sentimentale, celle qui origine de l'intelligence ou du cœur des artistes et s'adresse aux mêmes puissances chez les auditeurs. Les moyens d'expression matérielle diffèrent, en ce qui a trait à cette mélodie, selon les tempéraments des peuples et leur degré de culture. Les Occidentaux ont depuis longtemps atteint les sommets en ce genre d'expression netée. Purement intellectuelle, voire mathématique avec Bach et l'école palestrinienne, cette musique se dégage en un faisceau lumineux d'une incomparable magie avec Beethoven, Wagner et Tchaikowsky, puis se subtilise encore tout en créant plus de place à l'expansion lyrique avec Mozart, Gounod, Brahms, Schumann, le premier des impressionnistes et tous les grands maîtres de l'opéra. Bientôt la féerie devient éblouissante sous les élégants symboles de l'impressionnisme pur si illustré par l'école debussyenne. Précédés et techniques révolutionnaires depuis le maître de Saxe jusqu'à ces derniers tenants de l'émancipation, sans doute, mais aussi, exploitation complète des ressources spirituelles traduisant les commotions de l'être raisonnable en lutte ouverte avec les déboires de la destinée.

Sur le plan inférieur, au niveau même de l'animalité qui traduit sa peine ou son contentement non par des pensées ou des sentiments, mais par des cris ou des hurlements, des contorsions et gestes bar-

ques se placent les musiques de bas étage si accréditées dans les milieux ignorants: jazz, boogie-woogie, crooning et toutes les gaucheries qui les imitent. Cette cacophonie semble bien imiter et extérioriser le désordre mental, le déséquilibre sensuel qui la produit. En lutte ouverte avec tous les rythmes établis, ses dernier-nés du débordement personnalitaire doivent se juger à leur office propre: on le sait par l'évidence, ils forment le gros lot d'une pègre louche, amie des assembeirs et accompagnent une danse où tout effet d'élégance artistique se voit remplacé par des rythmes, des évolutions bizarres, indécentes et provocateurs.

Cette dernière musique, expressions des réflexes animaux de l'homme ne tient en rien de la vraie mélodie, concourt plutôt à sa perte et ruine l'influence de notre civilisation auprès des voisins; sinagrées et vociférations de brutes, elle nuit énormément à l'avance du beau que d'aucuns, n'ayant jamais entendu autre chose, osent placer en ses ignominies. Mais, en ce qui a trait aux deux expressions spirituelles et intellectuelles plus haut mentionnées, il faut convenir qu'en elles résident de très nobles possibilités de perfectionnement individuel. Ces deux genres de polyphonie forment la sensibilité et non le sensualisme, lequel, précisément, réside en un manque de discipline chez cette faculté éminemment délicate. C'est ici que la musique dépasse toutes les possibilités de la poésie qui ébauche souvent ce travail d'une façon magistrale mais ne saurait le pousser à bout.

"Or, quiconque sent plus vivement comprend plus profondément; l'homme formé par l'art musical est ainsi préparé à tout le reste de l'éducation." (1)

(1) EUGÈNE LAPIERRE. "Pourquoi la musique?" P. 22

Toutefois, développer et affiner la sensibilité reste encore peu en comparaison du renfort exactement intellectuel qu'apporte l'art des sons. L'on reconnaît la nécessité d'étudier une pièce musicale avant de la pouvoir interpréter dans toutes ses nuances et significations. Qu'il s'agisse de placer dans son propre mode une page grégorienne, de saisir l'assemblage rigoureux d'une fugue, d'un contre-point, de mettre en évidence le concertant d'un thème romantique, il s'agit ni plus ni moins d'une étude, d'une analyse littéraire véritable au cours de laquelle l'on tire l'idée générale, les groupements principaux et les détails secondaires, sans oublier les transitions qui assurent le legato du fini. Souvent même, la théorie musicale devient de la mathématique pure et simple, à partir de l'évaluation qui étage les tonalités jusqu'au déchiffrement des combinaisons harmoniques et contre-punctiques.

Au surplus, que l'on se persuade bien que nombre d'artistes, depuis les exécutants impeccables jusqu'aux amateurs sérieux possèdent une culture littéraire inférieure à celle qu'on leur prêterait volontiers. Où donc ont-ils acquis cet enrichissement et cet élargissement de l'intelligence, ce goût du fini, ce poli des manières et de tout le comportement qui les recommandent à l'attention et à l'estime? De leur culture proprement musicale qui a remué en profondeur toutes leurs facultés. Que dire évidemment du vrai littérateur qui dédoublerait sa personnalité par le talent musical? Qu'on nous laisse à rêver un Lamartine possesseur des incantations de Schumann, d'un Heger rempli de la fougue lyrique de Chopin, d'un Vigny rythmant ses fatalistes productions après l'interprétation d'une symphonie à la Beethoven!

Quelles richesses la littérature et la musique eussent accumulées à la fois!

Sans remonter aussi haut, l'on sait quel attrait exercent les mélodies bien simples sur l'imagination fertile des enfants. L'on remarque bientôt plus de fine perspicacité, de propensions au beau en général, de distinction et d'originalité chez les petits qui entendent de la saine musique à la maison ou à l'école ou s'essaient à la pratique, soit vocale, soit instrumentale.

Sans aucun doute, les théories humanistes de demain accueilleront encore plus cette grande civilisatrice qu'est la saine musique, trop longtemps considérée comme le dépôt de quelques initiés, mais heureusement répandue aujourd'hui depuis ce significatif retour des classes moyennes elles-mêmes au disque de première qualité ou à des essais loyaux pour interpréter personnellement les œuvres des grands maîtres.

==

Comme cinquième article d'un programme actuel d'humanisme, nous avons mentionné le sport. Serait-ce donc que l'influence de l'athlétisme aurait pris des proportions telles qu'il ne se puisse plus rêver programme éducatif sans lui tailler une place de choix? Loin de nous cette idée. Le sport que nous préconisons ne doit pas tant s'envisager sous l'aspect "lutte" comme l'entend l'illettré que sous l'angle "détente" comme il convient à des intellectuels.

Il est fort mal famé, aujourd'hui, le sport, et pour cause...

Il prend un peu figure du chien dans le jeu de quilles. L'américanisme a complètement bouleversé les valeurs en ce point comme s'il eût voulu prendre la contre-parti du manichéisme ancien. D'un moyen formateur, le sport est passé à un but des plus visés. Dans toutes ses activités on ne jure plus que par les "records". Les sportifs les plus ambitieux quittent toute occupation régulière, sacrifient parfois leur avenir pour quelques années de célébrité durant leur jeunesse. A ce compte, ils ruinent leur santé parce qu'ils surmènent leur organisme, ou du moins, ils se condamnent à une vieillesse prématurée. Du point de vue moral, ce système n'est pas moins funeste: le culte du héros, de l'étoile vise uniquement au triomphe de la gloire. C'est la déviation du sens des valeurs et du simple bon sens: combien de champions l'emportent par les gages et les honneurs sur des hommes autrement sérieux et indispensables, plus requis qu'eux dans la bonne marche de l'Etat. C'est là de la part des exécutants et des spectateurs l'oubli d'un principe foncier, savoir que toute civilisation et ses moyens doit former des HOMMES d'abord et non des hercules. D'ailleurs, à ce point d'inflation, la pratique du jeu s'apparente à tous les autres objets du mercantilisme cupide: seule une poignée de spéculateurs sans vergogne exploite l'habileté de quelques uns et la naïveté de la foule qui ne retire aucun avantage, même physique, de ces joutes où elle se masse. Car, ce n'est pas en regardant les savantes manœuvres des champions que l'on se fortifie le corps, c'est dans une pratique régulière et modérée.

Après ces déviations orientées, il n'est pas surprenant que la cul-

ture physique en général paraissent objet de suspicion... Le propre de l'humaniste étant de savoir opérer le partage des choses par son esprit critique, il faut convenir que, maintenu en de sages limites, l'exercice corporel ne saurait être que profitable. N'oublions pas que la sainte Eglise a combattu et condamné le manichéisme dont nous parlions il y a un moment. Or, parmi les erreurs de cette école, l'on se souvient que se signalaient un trop grand mépris et une défiance stoïques du corps. Plus tard, le classicisme français, trop souvent inspiré par le jansénisme lui aussi condamné par l'Eglise, a manifesté de fortes tendances à mépriser la "guenille" qui forme pourtant la base vitale de notre complexe.

Il faut développer le corps pour le rendre docile à l'âme; la finalité dernière de toute pratique, tant hygiénique que sportive, pouvant s'énoncer ainsi: vigueur physique orientée vers la vigueur de l'âme en marche vers sa fin surnaturelle. A ce compte-là, nul blâme à verser contre les méthodes qui prescrivent le jeu et surtout le jeu organisé, plus réglementé, le sport. En plus de cet avantage primordial, tout joueur modéré acquiert une légitime beauté corporelle, de l'énergie, de l'endurance, de l'obéissance aux lois, toutes choses transposables sur le plan supérieur de la grâce. De plus, il retire des avantages sociaux appréciables: possibilité d'étendre ses relations, maîtrise de son caractère, sacrifice de ses goûts personnels pour le bien commun, esprit de coopération, chances multiples d'apostolat, enfin, jouissance intime de se garder en forme pour mieux servir les bonnes causes et son pays en particulier.

Il importe donc de quitter tout air rébarbatif vis-à-vis de la culture physique organisée. La condamner en bloc et à priori ne serait meilleur que l'excès décrit plus haut. Entre ces deux extrêmes, il y a certainement place pour une formule raisonnable, celle qui, selon saint Thomas, tient compte de nos deux vies, vie du corps et vie de l'âme si interdépendantes dans la condition présente.

== ==

CONCLUSION

Des voyageurs racontent que certains débardeurs de Liverpool chargent et déchargent les vaisseaux en récitant d'affilée de longues tirades de Shakespeare. D'autre part, des missionnaires nous certifient que certains camionneurs d'Haiti égayent leur monotone route en chantant par coeur des séquelles d'Introit ou d'Offertoires grégoriens qu'ils ont appris à la petite desserte. Double fait bien significatif! Il montre l'heureuse emprise qu'exerce sur les âmes la beauté de la littérature et de la religion. Le peuple ne peut toujours expliquer la raison de ses préférences et de son culte pour les richesses poétiques et religieuses; il les sent d'instinct, les subit avec un rare bonheur. Heureuse ambiance créée assez tôt autour de lui! Nous le savons, notre littérature française ne peut se vanter de compénétrer les masses. Longtemps, elle prit figure de grande dame confinée dans les salons, amie des savants et des aristocrates. Les bourgeois ignoraient le fait même du classicisme et les auteurs de ce mouvement, sauf peut-être Molière qui s'amusait à leurs dépens. Il a fallu attendre Hugo pour voir arriver le peuple dans la littérature. Du reste, c'est plutôt avec les romantiques que la poésie et même la prose vont descendre de leur piédestal et vont se mettre à circuler parmi les classes

retournières.

On en peut dire du beaucoup plus élogieux de la religion! Elle a toujours charmé le peuple, depuis la vieille mère de François Villon qui dans les vitraux de l'église communale apprenait son catéchisme:

" quelques lettres ne las;
au moutier, vois, dont suis paroissienne
Paradis peints où sont harpes et luths,
Et un enfer où damnés sont boullus: " (1)

Jusqu'au vieux Canadien qui chantonne "C'est le mois de Marie" en alignant ses faux. C'est la puissance évocatrice des rites divins: ils annoncent la vérité pour tous, savants et ignorants, ils dispensent la consolation aux maux de l'exil par un charme souverain qui persiste jusqu'au tombeau. "Benedicserie!" recifère la libre pensée! Tu es simplement stupide!" - "Rassasiement, répond la foi, tu me consoles!" Et cette dernière trouve le mot juste, car, à l'homme qui n'est pas simplement une froide intelligence, mais aussi un coeur sensible, il faut une assurance, une certitude qui le rassure dans le désenchantement de son pèlerinage terrestre. Si ce n'est en Dieu qu'on puise cette certitude, on a plus ou moins recours à la méthode sceptique de résoudre le problème:

"Le meilleur pour tous et pour toutes serait de n'être pas nés. Après ce bien, le premier de ceux qui peuvent se réaliser, mais qui, en ordre, n'est pourtant que le second, c'est de passer le plus rapidement de vie à trépas!" (2)

Mais, cette pensée même que l'on puise plus d'une fois chez les Anciens ne finit-elle pas par généraliser? J'aime mieux les rassurantes et élevantes benedicseries de mon Eglise que ces pessimistes ratiocin-

(1) FRANÇOIS VILLON, "Ballade pour prier Notre-Dame." 21-26

(2) PLUTARQUE, "Consolations à Apollonius." Ch. XXVII.

nations du haut savoir. Ma religion me prêche une organisation complète de la vie en ce monde pour parvenir heureusement à l'autre vie, la meilleure, celle-là. Les propositions de Plutarque n'avancent à rien: la première, celle qui déplore ma naissance confine au blasphème; quant à la seconde, elle trouve un écho nécessaire dans le suicide.

Oh! une fois de plus, saisissons la haute prédication civilisatrice, tant pour les peuples que pour les individus, de tout cet appareil surnaturel que met à notre disposition l'humanisme mystique: Ecritures et Révélation, Doctrines et Exemples, Protagonistes et Exemplaires, tout dans cette école nouvelle devient du positif, du constructif. N'hésitons pas: ouvrons les saintes Lettres ou à leur défaut, les saints Evangiles, nous y pulvérons la vraie joie de vivre; seul le paganisme était travaillé de sourdes angoisses qui désenchantaient toutes ses perspectives.

Dès le premier chapitre, nous avons vu qu'aujourd'hui, l'humanisme élargit considérablement sa formule: réaliser le type idéal humain demande plus que des rencontres prolongées avec les modèles premiers du genre humain. Ce qui suffisait au 17^e siècle ne suffit plus aujourd'hui, qu'on se le tienne pour dit. Les esprits ont trop évolué parce que le progrès s'est affirmé prodigieusement. Or, ce progrès ressortit surtout à la science et un être vivant au milieu de cette richesse ne saurait en ignorer les principes sous-jacents sans quelque embarras. L'homme contemporain ne s'explique pas sans la science. Mais, d'un autre côté, tout ne réside pas en elle.

Melchior de Vogüé l'a si bien démontré dans son immortel dialogue entre la Tour de Paris, l'Eiffel, et les Beffrois de Notre-Dame. Nous ne pouvons que goûter cette page écrite un soir qu'il s'était attardé au sommet de la tour :

"Tout à coup, deux faisceaux de lumière électrique partirent des flancs de ce colosse de fer et s'arrêtèrent sur les tours de Notre-Dame qu'ils baignèrent de leur clarté. La Tour n'est pas muette. Le vent qui frémit dans ses cordes de métal lui donne une voix. Elle dit: "Vieilles tours abandonnées, on ne vous écoute plus. Ne voyez-vous pas que le monde a changé de pôle et qu'il tourne maintenant sur mon axe de fer? Je représente la force universelle disciplinée par le calcul. La pensée humaine court le long de mes membres. J'ai le front ceint d'éclairs dérobés aux sources de la lumière. Vous étiez l'ignorance, je suis la science. Vous teniez l'homme esclave, je le fais libre. Je sais le secret des prodiges qui terrifient vos fidèles. Mon pouvoir est illimité, il referra l'univers et trouvera ici-bas votre paradis enfantin. Je n'ai plus besoin de votre Dieu inventé pour expliquer une créature dont je connais les lois. Ces lois me suffisent, elles suffisent aux esprits que j'ai conquis sur vous et qui ne rétrograderont pas."

Fille du savoir, répondent les tours de Notre-Dame, courbe ton orgueil. Ta science est belle, nécessaire et invincible, mais c'est peu d'éclairer les esprits si l'on ne guérit pas l'éternelle plaie du cœur. Tu es fière de ton savoir, tu sais peu de choses puisque tu ne sais pas prier. Tu peux étonner les hommes, ils iront s'égayer chez toi, ils viendront pleurer chez nous. Fantaisie d'un jour, tu n'es pas viable car tu n'as point d'âme... Tu ne règneras vraiment sur le monde que le jour... où dans l'accord de la science et de la foi, tu rendras aux malheureux ce qu'il trouvait chez nous: une immense compassion et un espoir divin." (1)

Donc, à côté des relativités et des hypothèses de la science, en regard de ses mutations et de ses fugitivités, il faut une pensée permanente, sûre et définitive. Or, nous en sommes convaincus, les cultures grecque, latine, hindoue, chinoise, arabe, scandinave en re-

(1) MELCHIOR DE VOGÜÉ. "Remarques sur l'Exposition du Centenaire". 1899.

tiennent toutes quelque peu, mais restent courtes par maints endroits. Seule la mystique peut combler les lacunes que des génies variés ne pouvaient découvrir par les seules lumières de leurs philosophies naturelles. Il faut à l'homme un ensemble de ressources qui le rattachent à la terre, centre de ses activités, il lui faut encore une pensée surélevée, de quoi remplir son cœur qui connaît par intuition une vie supérieure qui l'anime ici-bas et restera son seul principe au-delà du tombeau. Or, un tel équilibre se maintient si l'âme se tourne vers des théories vraiment adéquates. Il lui faut plus qu'une philosophie, qu'une abstraction de toutes les extériorisations qui l'entourent: l'âme n'est pas un acte de la raison posé par une métaphysique de la matière, elle est un Être et une vie par elle-même. Puisent en Dieu son principe, il lui faut des contacts avec cet Être et, dans la condition présente, c'est par la prière qu'elle remonte à sa source et c'est par la Révélation que cette Source se déverse.

Il faut donc louer et encourager toute étude personnelle qui pose Dieu comme point initial et final. Celui-là embrasse beaucoup qui synthétise toute la logique découlant de cet Esprit premier. Celui-là agrandit sa capacité de goûter et de comprendre le mécanisme de ce monde qui met une Providence là où le paganisme place la fatalité, qui sourit à l'espérance là où le paganisme grimace au désespoir, incapable de régler victorieusement le problème permanent des déboires humains.

BIBLIOGRAPHIE

- BARBEY D'AUREVILLE. "De l'Histoire." Paris. Albin. Lemerre 1906
- BARNETT. "Hindu Gods and Heroes." Murray in London 1922
- BAUDRILLART, ANDRE "Moeurs païennes, mœurs chrétiennes." Spes, Paris. 1920
- BELLES-ORT, ANDRÉ "Virgile, son oeuvre, son temps." Perrin, Paris. 1920
- BERTRAND, LOUIS "Saint Augustin." Fayard, Paris. 1913
- CARREL, ALBAIS "La prière." Plon, Paris. 1914
- CHARLOT, FRANÇOIS, s.j. "L'Humanisme et l'humain." Spes, Paris. 1934
- CHESTERTON, G.K. "Saint Thomas d'Aquin." Plon, Paris. 1935
- CRAMPON, abbé "La Sainte Bible." Desclée, Paris. 1913
- DEMAN, TH. o.p. "Humanisme et christianisme." Vie intellectuelle. Paris. 1932
- FAURE-GUYAU, LUCIE. "Âmes païennes, âmes chrétiennes." Perrin, Paris. 1914
- FLAMMARION, (Editions) Les classiques anciens d'Homère à Juvénal. Paris. 1922
- FUSTEL DE COULANGES. "La cité antique." Hachette, Paris. 1923
- GILLET, o.p. "Religion et Humanisme." Revue des Jeunes, Paris. 1934
- GRANET, MAURICE "La civilisation chinoise." Renaissance du Livre Paris. 1929
- HELLO, ERNEST "L'Homme." Perrin, Paris. 1913
- KONINCK, CHARLES DE "De la primauté du bien commun." Fides, Montréal. 1943
- LAVAL, LAURENT, o.f.m. "SAPIENCE ET HUMANISME INTEGRAL" Carnets viatoriens, 66^e année, no. 2 Avril 1941

BIBLIOGRAPHIE (suite)

- LEOPOLD DE CHERMASON, o.f.m. Cap. "Saint François d'Assise."
Librairie St-François, 4 rue Cassette, Paris. 1912
- MAISTRIACK, ROBERT "Humanisme chrétien." Editions de la Cité
chrétienne, Bruxelles 1939
- MARION, SERAPHIN "La Querelle des Humanistes du 13^e siècle."
Editions de l'université
d'Ottawa. 1948
- MARITAIN, JACQUES. "La pensée de saint Paul." Editions de la
Maison Française, New-York. 1940
- " " "L'Humanisme intégral." Editions Montaigne
13 Quai de Montf, Paris.
- MESNARD, PIERRE "Humanisme chrétien."
Dans Vie Intellectuelle, t. 64, no 1, 25 mai 1939
- MIGNON, MAURICE "Etude de littérature italienne."
Hachette, Paris. 1912
- MUIR, WILLIAM and MURRAY, MITCHELL "Two Old Faiths."
New-York, Chautauqua Press. 1891
- PELLETIER, ABBE ALEXIS "Mgr. Gaume, sa thèse, ses défenseurs."
Lacoste, St-Hyacinthe. 1865
- " " "La réforme chrétienne des humanités
classiques."
Le Franc-Parleur, Montréal. 1875
- PETITOT, H. o.p. "Saint Thomas d'Aquin." Editions de la Revue
des Jeunes, Paris. 1923
- SERTILLANGES, L. o.p. "Civilisation, culture, humanisme et
catholicisme."
Vie intellectuelle, t. 23-24. Sept-oct. 1933
- SIMON, HENRI "L'école au service de l'homme."
Vie intellectuelle, t. 39, no 3 1935
- STAEL, MM. DE "De l'Allemagne." Flammarion, Paris. 1922
- ST-ARME, GEORGES "La méthode chrétienne, ses avantages,
sa nécessité."
Desbarats, Ottawa. 1866
- " " "Lettre à Mgr. Baillargeon sur la question
des classiques."
Desbarats, Ottawa. 1867

BIBLIOGRAPHIE (suite)

- SAINT-AIME, GEORGES "Réponses aux dernières attaques dirigées
par M. l'abbé Chandonnet contre les par-
tisans de la méthode chrétienne."
Desbarats, Ottawa, 1868
- WILHELM, RICHARD, "Histoire de la civilisation chinoise."
Payot, Paris, 1931